



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







B 86C / 27

THÉÂTRE LYRIQUE:

AVEC

UNE PRÉFACE, OU L'ON TRAITE
du Poëme de l'Opéra.

*Et la Réponse à une Epître satyrique
contre ce Spectacle.*

Par Monsieur L E B R . . .



BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A. PARIS,

Chez P I E R R E R I B O U , Quay des Au-
gustins , à la descente du Pont-Neuf,
à l'image saint Louïs.

M. DCC. XII.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.



P R E F A C E.

LA plupart des jeunes Auteurs qui ont fait quelque ouvrage assez heureux pour être applaudi, prennent volontiers l'effor vers le Théâtre, sans envisager la difficulté d'y réussir, sans examiner s'ils ont les talens qu'il faut pour entrer dans la carrière, & sans réfléchir que le succès de ces entreprises dépend quelquefois autant du caprice, que du bon goût du Public, & du bonheur, que de la bonté d'une Piece qu'on lui donne. Ebloüis par les charmes d'un travail agréable, qui semble les flater d'une gloire infailible, ils se promettent de l'acquérir sans peine. Comme souvent leur amour propre est le seul oracle qu'ils consultent, souvent aussi sont-ils trompez dans leur espérance. Peut-être suis-je tombé moy-même dans l'inconvénient que je reproche aux autres : si cela est arrivé, je crois que l'exemple auroit été un penchant qui m'entraînoit malgré moy, & que ce penchant peut me servir d'excuse. D'ailleurs, une défiance bien fondée, qui m'a toujours empêché de livrer mes Pieces au Théâtre, corrige la témérité que

j'ai eüe de les entreprendre. On sera surpris que les ayant refusées au Théâtre, je les donne au Public, & qu'en pere dénaturé, ou sévère, j'aye privé ces enfans de ma plume, des beautez que la Musique auroit pû leur prêter. Je vais me justifier sur les soupçons que ce procédé, bizarre en apparence, pourroit suggérer à de certains esprits, toujours prêts à faire le procès aux Auteurs, & à les condamner sur de faux préjugés, que la justice & la vérité doivent combattre.

Plusieurs raisons m'engagent à mettre ce Livre au jour. Il y en a que je puis dire, il y en a que je dois taire, & auxquelles le Lecteur pénétrant & judicieux pourra suppléer. Les époques de mes Pièces, que j'ai composées étant fort jeune, sont assez connues de plusieurs personnes distinguées par leur mérite : mais comme le témoignage qu'ils rendent, ne suffit pas pour convaincre les incrédules que je les avois faites avant que des Auteurs de mauvaise foy, qui m'avoient dérobé quelques-unes de mes idées, eussent travaillé sur les mêmes sujets que je leur avois communiqués, j'ai crû devoir prévenir par l'impression, de pareilles injustices qu'on pourroit encore me faire dans la suite.

Les Poètes d'aujourd'hui s'affranchissent des formalitez que demandoit autrefois l'adoption, Ils s'approprient les pensées d'au-

P R E F A C E.

Êtrui sans scrupule, & sans le consentement de ceux que la gloire, & la justice intéressent dans cette affaire. Mais comme un père naturel conserve toujour's ses droits sur ses enfans, ils ne trouveront pas mauvais qu'on se plaigne d'eux à eux-mêmes, & qu'on réclame un bien dont ils dépouillent ceux à qui il appartient légitimement.

Je sçai que j'aurois pû me mettre à l'abri de leurs usurpations, en donnant mes Pieces au Theatre : mais une crainte, peut-être un peu trop délicate, s'y est opposée. Quelquefois la musique releve la beauté des paroles, quelquefois aussi elle en diminue les agrémens, quand elle s'écarte de son modele, pour ne suivre que ses saillies. Ce n'est point qu'il n'y ait de nos jours de dignes successeurs de Lulli ; ces sons divins dont il enchantait si agréablement nos oreilles, n'ont point été enfermez avec lui dans son tombeau. Thebes & la Thrace n'ont pas vû seules des Amphions & des Orphées : nous en voyons encore, & la France dispute à l'Italie l'honneur d'avoir produit les plus grands Maîtres en cet art merveilleux. Malgré leur habileté, l'amour paternel, presque toujour's aveugle pour ses enfans, craint qu'on n'altère quelque chose dans leurs traits : il aime mieux qu'un Peintre en fasse un portrait fidele, qu'un tableau trop recherché. Souvent un Musi-

rien, quoy qu'habile, se laisse emporter par la fougue de son enthousiasme, & peine plutôt son idée, que celle du Poète. Il secouë le joug d'une sujction qui lui paroît trop servile; & négligeant de conformer le caractère de sa Musique à celui de la Poësie qu'il met en œuvre, il trouble l'intelligence & l'harmonie qui doit les unir.

La Musique est l'ame de la Poësie Lyrique. Si ce corps n'est animé d'un feu sage, réglé, naturel, & convenable aux parties qui le composent, il n'aura que des mouvemens convulsifs, ou que ceux d'un automate détraqué. Je n'ignore point qu'il est difficile de plier son imagination, pour entrer dans l'esprit d'un autre: c'est pourtant un nécessaire effort que doit s'imposer un Musicien qui veut plaire aux connoisseurs dont le goût, l'expérience, & le discernement mettent le prix aux bons ouvrages, & ne souffrent rien de mediocre. Si le talent de la Poësie, & celui de la Musique se trouvoient réunis dans la même personne, cette difficulté seroit applanie, & l'on pourroit esperer de voir des Opéra parfaits. Les Etats seroient bien gouvernez, disoit un ancien, si les Rois étoient Philosophes, ou si les Philosophes étoient Rois: les Opéra seroient bien exécutez, dit un moderne, si les Poètes étoient Musiciens, ou si les Musiciens étoient Poètes.

P R E F A C E.

Avant qu'une Piece parviene à paroître sur le Théâtre, il y a des démarches, & des corvées, qu'il ne convient pas à tout le monde d'essuyer. Y paroît-elle, aussitôt la jalousie en fureur s'arme, & forme une brigue redoutable pour la détruire. En vain pendant quelque temps elle se soutient, & se défend par ses beautez; la cabale redoublant ses efforts, triomphe impunément: le nombre des factieux, plus grand que celui de ses partisans, l'emporte, & bientôt écrase un Auteur sous la chute de sa Piece. Il entre tant de parties dans le spectacle de l'Opéra, & tant de ressorts différens font remuer cette vaste machine, qu'il est presque impossible qu'il ne manque par quelque endroit. C'en est assez pour faire tomber une Piece; on en rejette la faute ordinairement sur le Poëte: c'est lui qui doit tout faire, & tout conduire, & on ne le laisse faire, ni conduire rien, pas même ses vers, dont il n'est pas toujours le maître. Un Musicien, qui n'a pas le sens commun, un Directeur de Spectacles aussi bizarre qu'ignorant, exigeront quelquefois de lui qu'il réforme, ou qu'il supprime un endroit, parce qu'il ne sera pas à leur fantaisie, & cet endroit fera le plus beau de l'ouvrage: un Poëte qui a du bon sens, & qui est incapable d'une complaisance basse & aveugle, s'impa-

tiéte, se révolte, se rebute, & abandonné le Musicien, le Spectacle, & le Directeur. Voila comme on perd de bons Auteurs, & de belles productions, faute de sçavoir ménager les uns, & connoître les autres.

On fait aujourd'hui trop peu d'accueil, & l'on rend trop peu d'honneur à ceux qui composent pour le Théâtre. La demande d'y voir paroître leurs ouvrages, a laissé avilir leur dignité, en laissant usurper sur eux une domination injuste, honteuse, & tyrannique, & en les abaissant jusqu'à profaner leurs vers en mendiant des applaudissemens & des suffrages, à se soumettre à la critique d'un ignorant, & à ramper devant un Acteur. Que sont devenus ces temps où la Grece couronnoit les Sophocles & les Euripides des mêmes lauriers dont elle ornoit le front de ses Héros, & où Rome deceruoit en plein Théâtre les honneurs d'une espece de triomphe à un affranchi que Scipion & Lælius honoroient de leur bienveillance, & à un étranger que Néron, quoique jaloux, combloit de bienfaits ? Quel ingrat métier à présent, quelle frivole occupation, que de travailler pour le Théâtre ! que les peines qu'il donne courent risque d'être perduës, ou mal recompensées ! L'incommodité d'une saison, la mauvaise humeur d'une Actrice, la maladie d'un Acteur, l'envie, la

P R E F A C E.

prévention, ou quelque'autre inconvénient pareil, suffit pour faire tomber une Piece. Est-il de la prudence de commettre si témérairement sa réputation, & de donner au Public des ouvrages, dont le merite ne puisse pas répondre du succès, & dont le succès ne dépende pas uniquement de leur Auteur?

Voilà quelques-unes des raisons, qui m'ont déterminé au parti que j'ai pris. Je souhaite que le Public en soit aussi content, que des amis éclairés & sincères en ont été satisfaits. Je passe au Théâtre Lyrique, dont on n'a point encore parlé, ni écrit jusqu'à présent, & dont en peu de mots Je vais tâcher de développer les mystères.

Le Prologue se faisoit anciennement pour instruire les spectateurs du sujet de la Piece qu'on devoit représenter, ou pour obtenir du peuple une attention favorable. C'étoit aussi quelquefois des morceaux détachés qui n'avoient aucun rapport à la Piece. On les faisoit de la sorte, pour laisser aux spectateurs le plaisir entier de la surprise, qu'un Prologue où le sujet étoit expliqué, affoiblissoit. Les modernes, qui ont senti la nécessité que le sujet de leurs Pieces s'expliquât seulement par la suite de l'action, ont mis sur le Théâtre de l'Opéra des Prologues presque étrangers à leurs sujets. Je ne les blâme point en cela; je crois que le Prologue n'est fait que pour les

spectateurs qui n'ont point lû l'affiche du spectacle, & que l'un ne doit rien annoncer de plus que l'autre. On peut y placer adroitement les loüanges d'un Prince, sous des fictions ingénieuses qu'on imagine: mais ces loüanges doivent être amenées naturellement d'elles mêmes, comme en le comparant au Héros qui va briller sur la Scene, en relevant un événement du tems qui lui est glorieux, ou en le loüant sans qu'il paroisse qu'on ait envie de le loüer. L'éloge demande beaucoup de délicatesse, & de circonspection; il faut ménager la modestie du Héros, le discernement de l'auditeur, & la réputation du Panegyriste. Le Trajan de nos jours n'a pas trouvé beaucoup de Plines dignes de lui.

Les anciens, chez qui l'Opéra étoit inconnu, peuvent avoir donné lieu à l'invention de ce spectacle. Les Athéniens pratiquèrent la cérémonie de chanter en dansant sur un théâtre des hymnes à l'honneur de Bacchus. Le Poëte Thespis quelque tems après introduisit le chœur sur la Scene. Diogene Laërce, & Athénée nous apprennent que dans les commencemens, ce chœur qui étoit une assemblée de Danseurs & de Musiciens, jouïoit toute la Tragédie: mais que dans la suite il n'en fit plus qu'une partie, lorsque du tems de Sophocle elle changea de face. Alors le chœur chantoit & dansoit dans les intervalles des Actes, &

P R E F A C E.

rarement dans le corps de la Tragédie. Après vinrent les Pantomimes , qui par des gestes ingénieux , & des mouvemens figurez , représentoient toutes sortes de sujets. Plutarque s'étend fort sur l'adresse de ces Danseurs. On tâche aujourd'hui de rappeler cette merveilleuse méthode des Grecs & des Romains , chez qui on admiroit l'artifice de ces Pièces muettes , où les gestes exprimoient presque aussi bien que les paroles. Je ne sçai si on pourra les égaler : mais comme tout se perfectionne avec le tems , & que depuis un siècle nos spectacles ne cèdent point à ceux de la Grece & de Rome , il y a lieu d'esperer que nous en verrons bientôt rétablir un qui manquoit à la France.

Le Chant & la Danse étoient donc en usage sur les Théâtres anciens. Nous les employons sur les nôtres , mais d'une manière fort différente , & bien plus agréable. Le Poëme de l'Opéra est un Poëme dramatique , dont le merveilleux fait plus le caractère , que le vrai & le vraisemblable. Il faut qu'il soit composé de vers libres , qui se chantent avec grace & facilité. Chacun de ses Actes doit fournir un divertissement mêlé de chants & de danses. Les Vénitiens sont les premiers qui ont mis en vogue ce spectacle ; nous avons enchéri sur les agrémens dont ils l'avoient orné : s'ils l'emportent sur nous par les petites chansons , les décorations , &

les machines, nous l'emportons sur eux par les récits, les chœurs, & les ballets.

Ce Poëme, à proprement parler, est un monstre en fait de Poësie. Il n'a ni la contrainte de la Tragédie, ni la liberté de l'Épopée. On ne court pas risque de pécher contre les regles, puis qu'il n'en a point, & que la moindre sujétion est incompatible avec ce merveilleux qui en fait le principal caractère. Il n'est bon qu'autant qu'il produit de quoy contenter & surprendre les yeux & les oreilles, qu'il doit tenir presque toujours dans l'enchantement. C'est cette même exemption de regles & de loix, qui fait l'embarras de ceux qui composent de ces Poëmes, & qui ne tenant qu'une route incertaine, s'égarerent souvent dans les espaces de leur imagination. C'est ce qui est cause que tant d'Auteurs ont crû y exceller, que si peu y ont réussi, & que les plus grands Maîtres y ont échoüé. Nous sommes à plaindre qu'Aristote ne nous ait pas frayé un chemin, où nous puissions marcher en sûreté : de pareils guides sont utiles, & nécessaires dans des sentiers obscurs, & dans des pays étrangers, où quelquefois en tâtant le terrain, on se brise contre l'écueil qu'on vouloit éviter.

La Tragédie a pour son objet la terreur & la compassion ; la Comedie a pour le sien l'instruction, & la réforme des mœurs :

P R E F A C E.

mais on ne sçauroit dire précisément quel est celui de l'Opéra, qui n'a gueres été jusqu'à présent, que l'amusement d'un spectateur oisif, & amateur de la Musique.

Ce Poëme est susceptible de toutes sortes de sujets : il embrasse également l'Héroïque, le Pastoral, & le Comique. Les Dieux, & les Magiciens y remplissent bien la Scene, & s'il n'y entre de la divinité, ou de la magie, le Théâtre est en danger de souffrir un vuide fort ennuyeux. Le changement, & la variété y plaisent infiniment, quoique la vraisemblance en soit choquée. On aime à voir le parcourir en un moment des pays fort éloignés les uns des autres : on s'y transporte avec elle, & l'imagination voyage par un enchantement qui épargne bien des frais, & des peines. On est charmé de voir Alcide en si peu de tems poursuivre le ravisseur d'Alceste, assiéger & prendre une ville, & descendre aux enfers, pour délivrer la Princesse de Thessalie. De crainte que la vûe d'un bocage ne vous lasse, on vous fait passer dans un Palais magnifique ; de ce Palais on vous mene sur le rivage de la mer ; de ce rivage vous êtes conduit dans un Temple superbe. On promene ainsi de toutes parts le spectateur, dont les sens sont séduits par une illusion qui leur impose, afin que cette diversion d'objets fatigue moins son atten-

tion ; effet prodigieux, & surprenant ! un tour de baguette, un coup de sifflet, produisent en un instant tous ces miracles.

Il entre dans la constitution de la Fable de l'Opéra un nœud, dont le dénouement ne demande pas autant d'art, que celui d'une Tragédie régulière. La machine y peut intervenir, & la puissance d'une Divinité, ou d'un Magicien, supérieure à celle d'un autre, suffit pour le dénouer, comme nous le voyons dans Phaëton, & dans Amadis. Les péripéties, les reconnoissances, & les situations intéressantes, font un grand effet dans le Poëme Lyrique : mais les passions qu'elles y produisent, souvent sont avortées, à cause des bornes étroites où l'Auteur est renfermé. Une précision dont la justesse & la vivacité font le caractère, doit suppléer à ce défaut d'étendue, & je crois qu'il ne faut pas moins d'art pour resserrer, que pour étendre une passion sans l'affoiblir.

Les épisodes ne sont point bannis du Poëme Lyrique, quoique le peu d'espace qu'il contient semble devoir les en exclure. Une Pièce quelquefois n'est pas peu embellie par leur secours, & ils y jettent des intérêts qui la rendent bien plus touchante. Il faut pourtant faire en sorte qu'un personnage épisodique n'ait point trop de part à l'action, & que les principaux y contribuent toujours le plus. Alphée & Aréthuse occu-

pent trop le Théâtre dans Proserpine ; Junon agit trop pour tourmenter Io , & Jupiter trop peu pour la défendre. Angélique est trop souvent sur la Scène avec Médor ; Roland n'y paroît point assez , & la fureur de ce Héros devroit être employée à quelque chose de plus grand , qu'à déraciner des arbres , à renverser des vases , & à tirer son épée contre des figures inanimées , à qui il a tort de s'en prendre du malheureux amour qui lui fait tourner la cervelle.

Que la difficulté de faire parler un Dieu amoureux n'empêche point un Auteur de l'introduire sur la Scène : mais que Jupiter en pleurs , avec une soumission basse , & indigne de lui , ne conjure point Junon d'épargner la Nymphé qu'il adore ; que cette Déesse ne lui fasse pas des reproches & des railleries sur ses foiblesses ; & que Pluton , en Dieu bien sensé , n'enleve point brutalement Proserpine , sans lui avoir fait l'aveu de ses feux , & sans sçavoir ce qu'elle pense de l'amour qu'il a pour elle. Les amours des Dieux sont les véritables sources où l'on peut puiser les sujets des grands spectacles de l'Opéra. Il faut les conduire avec art , & que leurs actions , & leur langage ne dérogent en rien à la grandeur de leur caractère , & de leur divinité :

Il est à propos d'éviter le plus que l'on peut , de mettre sur le Théâtre un Dieu favorisé d'une mortelle qu'il aime , comme

P R E F A C E.

dans Isis, parce qu'il n'est point surprenant qu'il soit préféré à son rival, & qu'on ne s'intéresse gueres pour un amant dont le bonheur égale le pouvoir. Dans mon Opéra de Sémélé j'ai fait Jupiter aimé : mais l'intérêt reste toujours, à cause de l'incertitude continuelle où est la Princesse si c'est un Dieu qui l'aime, & parce qu'elle n'en est éclaircie qu'à la fin de la Piece, où elle périt, victime de son ambition, & de sa curiosité.

Les divertissemens doivent être variez, & tirez du sujet. Il ne faut point qu'ils interrompent trop long-tems, & qu'ils fassent languir la continuité de l'action. Souvent un spectateur, dont un trop long divertissement suspend & distrait l'attention, ne sçait plus où il en est quand il est fini ; & contraint de rappeler ses idées précédentes, il perd celles que lui donneroit ce qui se passe sur le Théâtre, & le plaisir de suivre une Piece. Ceux qui ne sont ni vifs, ni galans, ni enjouez, doivent être encore plus courts que les autres, comme les cérémonies funebres, les sommeils, & les prières qu'on adresse à quelque Divinité.

Récit à la Tragedie c'est tout ce qui n'est point action ; récit à l'Opéra, c'est tout ce qui n'est point chanson. Quelques ignorans capricieux ; de qui malheureusement dépend la destinée des Pieces qu'on fait pour le Théâtre de l'Opéra, voudroient qu'on

en bannît les récits : quelle extravagance ! Comment sans récits exposer, & conduire un sujet ? C'est vouloir bâtir un édifice sans fondemens. Ils objectent que les récits sont ordinairement ennuyeux, & que presque tous les Musiciens y échoient : belles objections ! Les Lullis franchissent aisément ces obstacles. Qu'un bon Poète choisisse de beaux sujets ; qu'il y fasse entrer des récits interessans ; qu'un habile, & fécond Musicien les anime, les soutienne, & ne néglige rien pour les orner des beautés de son art, ces endroits que les gens de bon goût jugent nécessaires, cesseront de paroître inutiles & desagréables aux plus ignorans.

Les trois unitez qui sont les regles les plus essentielles du Poème Dramatique, ne peuvent gueres être observées dans celui-ci. Les unitez de tems & de lieu ne se trouvent point dans *Iphis*, dans *Alceste*, ni dans beaucoup d'autres Pièces, dont une plus grande régularité auroit moins embelli le spectacle. L'unité d'action est celle dont on s'est le moins écarté ; des épisodes pourtant un peu trop chargés l'ont quelquefois altérée. On ne peut condamner personne là-dessus, jusqu'à ce qu'on ait établi des regles certaines, & des loix inviolables, qui ne feroient peut-être que refroidir ce spectacle, loin de lui donner de nouveaux charmes. Il faut regarder le Poème de l'Opéra, comme ces per-

sonnes qui frappent agréablement la vûe, quoiqu'il n'y ait rien de régulier dans leurs traits ; ou comme ces bâtimens qui ne laissent pas de plaire, quoique l'architecture n'y soit pas observée fort exactement. Souvent des parties qu'un beau desordre assortit bizarrement, composent un tout, qui ne plaît pas moins, que si une étude plus soigneuse les avoit arrangées. La contrainte où asservissent des regles qu'on ne sçauroit enfreindre sans scrupule, fait tomber souvent dans la sécheresse, & dans l'insipidité. La perfection n'est pas toujours ce qui plaît davantage. On n'a point encore vû de Pieces de Théâtre entierement parfaites. Si l'on approfondissoit celles qui le paroissent le plus, on y trouveroit peut-être bien des défauts. Je ne sçai s'il est à souhaiter qu'on donne au Poëme Lyrique une autre forme, pour qu'il produise un meilleur effet, & s'il deviendroit plus agréable, en devenant plus régulier. Laissons à décider là-dessus à qui l'osera, & aux téméraires à prescrire des regles qu'ils auroient peine à suivre eux-mêmes. Je finis en disant, qu'il n'y a point de spectacle plus magnifique, & plus amusant que celui de l'Opera, quand il est bien exécuté dans toutes ses parties, dont la représentation n'est pas une des moindres; que le succès d'un Poëme Lyrique est fort incertain, & qu'il faut être bien présomptueux pour s'en flater, & bien fortuné pour y parvenir.



R E P O N S E

A

UNE EPISTRE SATYRIQUE CONTRE L'OPERA.



Ous n'êtes pàs au fait de l'Opéra, **MONSIEUR**, on le voit bien. Il n'étoit pas nécessaire que vous prissiez le soin de prévenir là-dessus vos lecteurs. L'Opéra est un spectacle, & par conséquent il est fait pour les yeux autant que pour les oreilles, & on n'en peut bien juger, qu'on n'en ait vû l'exécution. La lecture seule ne sçauroit fournir une juste idée de l'effet qu'il produit. Votre satire porte à faux en beaucoup d'endroits, & vous avancez plusieurs propositions sans preuves. Le respect que l'on doit à la mémoire de M. Quinaut, m'engage à prendre sa défense, & à détruire une prévention aussi contraire à la vérité, que préjudiciable à sa gloire. Permettez-moy, **MONSIEUR**, de vous dire qu'on pourroit vous accuser d'ingratitude, quand vous

20 Réponse à une Epître satyr.

heurtez le goût du Public, qui a tant applaudi à vos ouvrages, & quand vous vous révoltez contre un spectacle qu'il approuve. Son discernement, qui a donné tant d'approbations à ce qu'il a vû de vous, se seroit-il démenti dans celle qu'il donne à l'Opéra ? Craignez-vous qu'il ne se trompe, que quand il se déclare en faveur de ce qui n'est pas de vôtre goût ?

Oui, MONSIEUR, l'Opéra peut emprunter le nom de Tragédie, que vous lui disputez. Vous sçavez mieux que moy, que la Tragédie est un Poëme Dramatique, qui représente une action considérable de quelque grand personnage, & qui doit inspirer la terreur & la pitié. Quelles Pieces inspirent plus vivement ces deux passions, que Phaëton, Atis, Thésée, Bellerophon ? L'Opéra est une Tragédie irréguliere à la vérité, mais dont l'irrégularité merveilleuse ne la rend pas moins belle, & moins touchante. Quand vous taxez de mollesse les Vers de ce Poëme, ne confondez-vous point avec elle une cadence tendre & harmonieuse, qui fait une des principales beautés de la Poësie ?

Pourquoy rappeler les anciens ? il ne s'agit point d'eux. Ne sçaurions-nous faire un pas sans ces guides, & devenir originaux à nôtre tour ? Ne pouvons-nous produire, inventer de nôtre génie, & donner

à la postérité des modèles, comme nous en avons reçu des anciens ? C'est trop nous défier de nous-mêmes, & nous assujétir à eux. Qu'une noble audace nous affranchisse de l'esclavage, & de la tyrannie, & nous fasse enfin secouer le joug d'une imitation trop servile, & d'une déférence trop scrupuleuse.

Je conviens avec vous que *le vrai* n'est pas toujours observé fort exactement dans l'Opéra : mais vous devez aussi convenir avec moy, qu'un merveilleux qui tient du vraisemblable par les causes qui le produisent, n'est point à blâmer dans un spectacle qui amuse, & délasse l'esprit. Où le trouvez-vous ce vrai ? est-ce chez les anciens ? Homère, & Virgile s'en sont souvent écartez, & n'en sont peut-être par là que plus charmans, & plus admirables. J'entens par ce vrai, celui des actions, & non pas celui des pensées, dont le faux est partout condamnable, & se remarque ailleurs, aussi bien que dans les Opéra. Pour *le bon sens*, que vous avez pu ne pas trouver dans quelques-uns, c'est un défaut qu'il faut attribuer au Poëte en particulier, & non pas au Poëme en général. Parce qu'il y a des Satyres, & des Elégies qui manquent de bon sens, il ne s'ensuit pas pour cela que toutes les Satyres, & toutes les Elégies en soient dépourvûes. Un bon Loz

22 *Réponse à une Epître satyr.*

gicien doit-il tirer de pareilles conséquences ? Supposons donc que quelques Poëmes Lyriques pechent contre le bon sens, faut-il conclure de là qu'ils se ressemblent tous & devez-vous prendre le défaut de quelques-uns pour la regle de tous les autres ?

Vôtre zele est louïable, M O N S I E U R, Vous craignez que le *doux poison* de l'amour ne s'infinuë dans les cœurs. Je ne veux point rassurer les foibles sur les prudentes alarmes que vous leur inspirez. Il est vrai qu'on n'est que trop susceptible de cet agréable, & malheureux penchant ; mais de grâces, ne grossissez point des objets qui n'ont pas frappé votre vûë, & ne nous effrayez point sur des périls que vous ne connoissez pas, & qui sont moins grands que vous ne vous l'imaginez. Le remede se trouve souvent avec le mal contagieux que vous voulez qu'on évite. Si la vûë d'Angélique, belle & tendre, eût blessé votre cœur, celle de Roland desespéré, honteux, vous eût guéri. Si Armide amoureuse attendroit votre ame, Renaud couragoux vous apprend comment on surmonte une tendresse, indigne d'un Héros. qui doit triompher de lui-même. Le Théâtre n'est point une école, où l'on n'apprenne que le vice : la vertu y est souvent mise dans tout son éclat. Nos spectacles épurez, & affranchis des obscenitez qui l'infestoient autrefois, & le

rendoient si dangereux, ne représentent plus rien qui doive tant allarmer la pudeur : au contraire ils nous tracent des leçons utiles, nous offrent des plaisirs innocens, & nous proposent de beaux sentimens à suivre, & de grands modeles à imiter. Pénélope nous apprend à respecter les Dieux ; Phaëton nous enseigne à modérer nôtre ambition ; Alcoste est un exemple des devoirs de l'amour conjugal. On peut s'instruire en se divertissant : ce doit être l'effet des Pièces de Théâtre, le but de ceux qui en composent, & l'intention des spectateurs. Ne nous faisons point inutilement des monstres & des chimères à combattre. L'atteinte que vous croyez si redoutable, est facile à parer, & l'impression que l'Opéra fait sur nos sens, s'affoiblit par la diversion qu'il y jette. La Danse, & la Musique ne sont point si profanes & si licencieuses que vous le dites. Vous n'ignorez pas que David dansa devant l'Arche, & que les concerts de ses divins cantiques s'élevoient jusqu'aux Cieux, aussi agréables à Dieu, que l'encens, & les holocaustes qu'il lui offroit sur les autels.

Par où prétendez-vous que tous les Opéra sont froids sur le papier, & ennuyeux à lire ? Le sont-ils plus qu'une Ode, une Satyre, une Elégie ? L'action qui constitue le dramatique, peut-elle en

24 Réponse à une Epître satyr.

rallentir le feu ? La Musique prête-t-elle de la vivacité à l'action ? Si le Poëme est mauvais, elle ne le rendra ni meilleur, ni plus animé : s'il est bon, pourquoy voulez-vous le dégrader, & lui otter ce qu'il a, & ce qu'il doit avoir par lui-même ? Rendez plus de justice au mérite, & à la vérité, M O N S I E U R, & parlez de bonne foy. Avez-vous lû Atis, & Thésée, & les avez-vous lûs avec ennui ? Vous avez trop de goût, pour n'y avoir pas eu de plaisir, & pour que la lecture vous en ait été insipide. Supposons qu'il n'y ait jamais eu de Lulli, & que ces deux Pièces n'ayent jamais été mises en musique ; dira-t-on pour cela qu'elles sont froides, & ennuyeuses ? Tout ce qui est bon, & beau par soy-même, l'est toujours, & un bel Opéra sans musique, ne plaît pas moins, qu'une belle personne sans fard.

Trouvez bon que je retorque contre vous l'adieu d'Armide & de Renaud, & la Scene d'Atis, & de Sangaride, que vous choisissiez pour prouver votre proposition. Vous blâmez les répétitions qui sont dans l'adieu de Renaud & d'Armide : où peut-on trouver plus de feu ? L'un est un amant qui s'arrache à l'amour, pour se rendre à la gloire ; l'autre est une amante desespérée qui perd tout ce qu'elle aime : est-il possible de les peindre avec
des

des traits plus naturels, & d'exprimer plus vivement les transports de deux amans malheureux, & pleins de leur passion? l'art ne s'y trouve-t-il pas d'accord avec la nature? le contraste de leur caractère n'a-t-il pas les beautés différentes qu'il doit avoir? les répétitions que vous y condamnez ne sont-elles pas de deux amans attendris, pénétrez de ce qu'ils sentent, & qui ne sentent que le chagrin de se séparer? Peut-on lire cet adieu sans en être touché, & peut-on n'en être pas touché, sans avoir le goût bien extraordinaire, & bien bizarre? Est-il rien de moins *badin* que les sentimens de Renaud, & les emportemens d'Armide? L'esprit peut-il mieux expliquer les mouvemens qui agitent le cœur dans ces momens rigoureux? Didon dans Virgile vous fait verser des pleurs; Armide dans Quinaut m'arrache des larmes & des soupirs; je m'intéresse pour elle, & je plains également le perfide Renaud, & l'infortunée Armide. J'ose même avancer que le Héros de Quinaut est plus grand en cette occasion, que celui de Virgile. L'un obéit aux Dieux, l'autre obéit à la gloire; celui-là fuit en secret la Reine de Cartage, comme un timide qui se défie de sa foiblesse; celui-ci abandonne la Princesse de Damas, malgré les charmes, & les plaisirs qu'il trouve auprès d'elle; le Troyen n'étoit pas

fort sensible , le François est plus amoureux , & supporte avec fermeté la violence qu'il se fait dans un adieu si douloureux ; le sacrifice du pieux Enée est moins grand & moins héroïque , que celui du courageux Renaud.

Pour la Scene d'Aris & de Sangaride , je crois qu'il est inutile d'entreprendre sa défense. C'est un chef-d'œuvre qui a toujours été admiré de tous les connoisseurs , & qui ne cede en rien à ce que les anciens ont fait de plus beau dans le genre lyrique. Vous appelez *badine* la fin de cette Scene ; vous ne la caractérisez pas bien , ou l'art & l'adresse de l'auteur vous ont échappé. Ce sont deux amans malheureux , quoy qu'aimez , qui ont raison de feindre , & de changer de langage , de crainte que leur secret ne se découvre. Je ne dirai rien davantage là-dessus , si ce n'est qu'il y a un peu de témérité à vouloir attaquer des endroits dont les beautés sont presque inimitables. Je ne rougis point de me déclarer ici l'apologiste de M. Quinaut. Vous lui cherchez querelle , M O N S I E U R , & sans doute vous lui en voulez d'ailleurs. La justice que j'aime à rendre au mérite m'engage à prendre le parti de ce grand homme , qui a excellé dans son genre d'écrire , & qu'on aura peine à remplacer. Quoy qu'un illustre Poëte de nos jours ait osé

parler contre lui, ses coups n'ont porté aucune atteinte à sa réputation, & dans une sage palinodie il a reconnu authentiquement l'injustice qu'il lui avoit faite. A son exemple réparez vôtre honneur en réparant le sien.

La *Machine* n'est point interdite sur la Scène de l'Opéra; au contraire elle y produit souvent des beautés. La Fable de l'Opéra, & celle de la Tragédie d'Aristote, sont d'un goût différent, quoy qu'elles ayent quelque chose de commun entr'elles: ainsi il ne faut point les comparer. Les principes sur lesquels vous raisonnez ne sont pas incontestables: vous vous êtes mis dans l'esprit qu'elles devoient se ressembler entièrement, & vous vous trompez en cela. L'Opéra est un spectacle nouvellement inventé, qui a en particulier ses loix & ses beautés. Ce qui seroit irrégulier ailleurs par le fond, y devient régulier par la forme. *Sangaride est dans Atis* ce qu'elle doit être, comme *Junie l'est dans Britannicus*; & soutenir le contraire, c'est prétendre qu'une belle brune n'est point agréable, parce qu'elle n'a pas les cheveux blonds.

Non, MONSIEUR, ce n'est point uniquement le Chant & la Danse qu'on cherche à l'Opéra. On y cherche un sujet conduit selon le goût qui y est établi: on y

28 *Réponse à une Epître satyr.*

cherche des vers, des sentimens, des mœurs, des caractères, des situations, des intérêts, des pensées, de l'action, du spectacle, & du merveilleux; & quand tout cela s'y rencontre, comme il doit s'y rencontrer, vous êtes de trop bonne foy pour disconvenir qu'il doive, & puisse plaire sur le papier. Cela est si vrai, que quand les paroles ne sont pas accompagnées de tout ce que je viens de dire, la Piece tombe infailliblement, quelque excellente qu'en soit la musique. Nous en avons plus d'un exemple, & je pourrois vous en citer plus d'une preuve. Il n'y a que quelques gens éperduëment épris de la musique, qui l'isolent de tout le reste, & qui n'y cherchent qu'elle: mais ce ne doit point être une regle générale pour tous les autres spectateurs, qui veulent quelque chose de plus, c'est à dire de l'esprit, du jugement, du bon, & du solide.

Vôtre délicatesse est choquée de ce qu'on chante une histoire tragique. Ignorez-vous, MONSIEUR, que le chant est une espece de déclamation qui sert à donner le ton aux Acteurs, & à les faire reciter comme ils doivent ce qu'ils disent? Lors qu'un célèbre satyrique a dit de l'Opéra que tout s'y disoit tendrement, jusqu'à *je vous hais*, il n'a prétendu, ou n'a dû prétendre par là que blâmer de mauvais Musiciens, qui exprimoient peu fidelement les paroles qu'ils

mettoient en chant : mais ce trait de critique ne regarde nullement les Poètes, qui disent dans un Opéra, *je vous bais*, comme Corneille l'auroit pû dire dans les vers les plus forts, & les plus énergiques. Atis expire-t-il, c'est sur un ton qui exprime ce qu'il dit, & ce qu'il sent, & qui le fait sentir aux spectateurs. Roland déploie-t-il ses transports furieux, c'est d'une manière qui convient à l'action, & qui ne diminuë rien de sa force. Pour *la Danse*, que vous y trouvez hors d'œuvre, je vous dirai, puisque ce n'est point sur le rapport de vos yeux que vous en jugez, que les danses n'y sont que des représentations épisodiques des actions qui se passent sur la Scene. Si c'est des combattans qui y paroissent, ce n'est plus une danse postiche, c'est l'action & les mouvemens des guerriers que les Danseurs imitent, & ainsi du reste.

La Musique, dites-vous, convient aux bergers, & aux Eglogues; il est vrai : mais les sujets simples d'eux-mêmes ne fournissent point assez au spectacle de l'Opéra, qui doit presque par-tout tenir du merveilleux. Pourquoi voulez vous que le Héros ne puisse y parler en chantant sur le ton héroïque, comme le berger sur le ton pastoral ? Il faut supposer que le langage en musique est le langage naturel de l'Opéra : cette supposition ne me paroît ni absurde,

ni hors de la vraisemblance , puis qu'on sçait qu'à la Chine , & en d'autres pays les peuples chantent en parlant. *Il n'est point d'Opéra sans sorciers* , ajoutez-vous. Moy qui ne crois pas beaucoup à ces derniers , je soutiens qu'il y a plus d'Opéra sans sorciers , que de sorciers sans Opéra. Je ne parle point des *loups garous* , & des *monstres* que vous voulez qu'on y introduise , à la place des Graces & des Amours , qui en ont pris possession. Je doute que personne soit de vôtre opinion là-dessus , & qu'on se declare en faveur des uns , au préjudice des autres , qui me semblent mériter la préférence.

Parce qu'on chante à l'Opéra , vous voudriez qu'on chantât par-tout. Ce n'est point une nécessité : l'Opéra n'est fait que pour le plaisir , l'usage y autorise la Musique , & l'interdit où vous voulez l'admettre. Un Prédicateur ne s'en est jamais servi dans ses Sermons , ni un Avocat dans ses Plaidoyers. Les Musiciens ne pourroient y suffire , & ceux qui reciteroient de si longs monologues , s'épuiseroient bientôt. Il est vrai qu'ils pourroient par là réveiller l'attention des auditeurs , ou des Juges : mais l'éloquence n'a pas besoin de ce secours ; d'ailleurs la Musique ne se marie pas bien avec la prose. Voila en partie , MONSIEUR , en quoy *cloche* vôtre comparaison , puisque

vous demandez qu'on vous le fasse voir.

Pouvez-vous croire, & dire qu'on ne puisse chanter sans rire & badiner ? Junon jalouse badine-t-elle, quand elle évoque les Euménides pour tourmenter Io ? Roland furieux badine-t-il, quand il immole tout à sa rage, & à son desespoir ? Est-ce pour badiner, & pour rire, qu'Amisodar sert la vengeance de Sténobée ? Les Cantiques sacrez dont nos Temples retentissent, sont-ils un badinage ? Quand le Prophete Jérémie, par l'organe d'une Chrétienne Vestale, déplore les malheurs de Jérusalem, vous inspire-t-il l'envie de rire & de badiner ? Non, MONSIEUR, la Musique doit se conformer aux paroles qu'elle accompagne. Elle est badine & tendre dans les Fêtes de l'Amour, & dans le Temple de la Paix ; elle est grave & sérieuse dans le trépas d'Alceste, & dans la jalousie de Médée : elle change de ton selon le tems, les lieux, & les sujets où elle est employée.

Vous qui connoissez mieux que personne la force & l'énergie des termes, pouvez-vous traiter de *lubriques* les chansons, & d'*effrontées* les danses de l'Opéra ? Que pourroit croire sur votre rapport, une personne qui n'auroit pas vû ce spectacle ? Vous en faites un théâtre d'horreur, d'impudence, & de prostitution. Nous sommes dans un siècle, & dans un pays, où la dé-

licatesse & les bonnes mœurs ont banni ces licences, & ces obscénitez monstrueuses qui regnoient chez les Payens. Le sage Magistrat qui veille aux Jeux publics, est plus sévère, & plus éclairé que les Tribuns & les Ediles de Rome, & Caton * sans rougir pourroit voir jusqu'à la fin nos spectacles. Les mots de lubriques & d'effrontées, dont vous vous servez pour caractériser nos Chançons & nos Danses, blessent également la pudeur & la vérité. Si vous les aviez entendues & vûes, vous en parleriez autrement. Les chançons que vous nommez lubriques, sont remplies de sentimens tendres, mais honnêtes & légitimes, & qui servent même à détourner les jeunes gens de chanter des paroles dissoluës, ou impies. Les sujets des danses que vous appelez effrontées, sont ordinairement des sacrifices, des actions de grâces, des triomphes, &

* *Caton, surnommé le Censeur, s'étant trouvé un jour au spectacle, & voyant que le peuple ne se retiroit point, quoy qu'il fût fini, en demanda la raison. On lui dit que par respect pour lui on n'osoit faire ce qui se pratiquoit ordinairement, qui étoit d'exposer aux yeux du peuple une Actrice nue sur le Théâtre après la Pièce. Caton sortit; & ne voulant point condamner ouvertement une coûtume licencieuse autorisée depuis long temps, il fit voir de moins par sa retraite, qu'il ne l'approuvoit pas, & laissa aux spectateurs, avec le plaisir qu'ils attendoient impatiemment, un bel exemple de sagesse & de modestie.*

d'autres cérémonies pareilles, où l'effronterie seroit mal, & nos Dames deserteroient le spectacle, si la bienséance y étoit altérée, & si leur modestie y recevoit quelque atteinte.

Il ne s'agit que de l'Opéra dans cette Réponse; ainsi je n'entreprendrai point la justification de Racine & de Moliere, qui n'en ont pas besoin. Je viens seulement à l'endroit où vous condamnez l'amour dans une intrigue de Tragédie. Je ne doute point qu'on n'en puisse noier une sans lui: mais si vous en ôtez les interêts du cœur, elle aura peine à se soutenir, & l'esprit se lassera bientôt de la suivre. L'utile & l'agréable doivent s'y trouver ensemble: l'amour ne contribüe pas peu à ce dernier; c'est un foible qui nous porte souvent aux plus grandes entreprises, & qui n'est pas incompatible avec la vertu. Non, MONSIEUR, le Théâtre ne sert point à nourrir de coupables feux. Dans quelles Pieces en trouvez-vous de ce caractère, qui loin d'être récompensez, ne soient point punis? Si je vois Phedre brûler d'un feu criminel pour le vertueux Hippolite, je la vois punie justement, & le contraste de l'amour légitime d'Archie, ne sert qu'à me donner plus d'horreur pour l'inceste. Néron m'inspire de l'indignation, & me devient odieux, quand il empoisonne Britannicus pour posséder Ju-

34 *Réponse à une Epître satyr.*

nie. Je frémis quand Cleopatre fait assassiner son fils Séleucus. Tous ces crimes ne font que redoubler l'aversion naturelle qu'on a pour eux, ou qu'en détournér les cœurs qui sont assez malheureux pour y avoir quelque penchant.

Le goût du Public n'a jamais été si délicat, & si raffiné qu'il l'est à présent. Les applaudissemens qu'il a donnez à vos ouvrages, en sont de bonnes preuves. Traitez-le mieux que vous ne faites, & ne dites point qu'il quitte le solide pour la bagatelle. Le siècle est devenu si éclairé, si rigide, & si malin, qu'un Auteur n'ose plus broncher impunément. Tel étoit autrefois au nombre des grands, & des beaux génies, qui ne seroit aujourd'hui qu'au rang des médiocres, & des subalternes. La gloire ne s'acquiert pas à si peu de frais, & la réputation coûte à présent beaucoup plus que dans le siècle passé.

Je conclus différemment de vous. Laissons l'Opéra tel qu'il est : plus de régularité le rendroit peut-être moins agréable, & le feroit sortir de son caractère. Il est dans son genre ce qu'il doit être, & ne peut paroître difforme, qu'aux yeux qui veulent qu'on le fasse sur un modèle qui n'est pas le sien, & qu'à ceux qui ne le regardent point dans son véritable point de vûë. Il n'est pas facile d'effacer les impressions qu'un hom-

contre l'Opéra.

me comme vous donne au Public. J'espère
pourtant le désabufer, & vous aussi : je
me flatte que dans la suite vous lirez avec
plus d'attention & de plaisir, les Pièces dont
vous méprisez la Fable, & dont vous crai-
gnez la représentation, & que vous récon-
ciliez l'Opéra avec le bon goût & les bon-
nes mœurs. Je finis en louant le zèle que
vous faites éclater, qui convient à un hom-
me de votre profession. Les traits ingénieux
& satyriques qui brillent dans votre Epître,
ne méritent pas moins d'éloge. J'y ai ad-
miré plus d'une fois la grace & l'enjouë-
ment dont vous assaisonnez vos pensées : &
après avoir pris la liberté d'y répondre, je
vous demande celle de me dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-
obéissant Serviteur,

L E B R.



OPERA CONTENUS
dans ce volume.

ZOROASTRE.

ARION.

MELUSINE.

SEMELE.

HIPOCRATE AMOUREUX.

FREDERIC.

EUROPE.

ZOROASTRE;

TRAGÉDIE.



PERSONNAGES
du Prologue.

L'EUFRATE.

UNE NYMPHE.

Troupe de Bergers, & de Bergeres.



PROLOGUE.

Le Théâtre représente l'Euphrate, & les campagnes voisines de Babylone ; qu'il arrose.

SCENE PREMIERE.

UNE NYMPHE.

QU'êtes-vous devenus , jardins délicieux ,
Côteaux charmans, vallons fertiles ?
Helas ! on ne voit plus en ces funestes lieux
Que des champs ravagez , & des plaines stériles.

Peuples , si puissans autrefois ,
Faut-il qu'à vos desirs un sort cruel s'oppose ,
Et que vous receviez des loix
Qu'un joug étranger vous impose ?

Babylone , quel changement
A causé tes malheurs , & notre étonnement ?
Que de pleurs , que de sang n'as-tu point fait répandre ?

Ton destin est affreux autant qu'il étoit beau ,
Tes remparts ne sont plus que cendre ,
Et tes vastes débris te servent de tombeau.
Dés le sein de la terre ouvrez-vous cent passages ,
Fuyez l'horreur qui regne en ces climats sauvages ,

PROLOGUE.

Fuyez , ondes , disparoissez :
 Et toy , fleuve , témoin des maux que je déplore ,
 Tu ne dois plus les flots que tu roules encore ,
 Qu'aux pleurs que nous avons versez .

SCENE II.

L'EUFRATE , LA NYMPHE.

L'EUFRATE.

Arrêtez le cours de vos larmes ,
 Belle Nymphé , il est tems de cesser vos regrets ;
 L'oracle nous prédit la fin de nos alarmes ,
 * Et le Ciel doit bientôt exaucer vos souhaits .
 Nous serons à l'abri de la fureur des armes ,
 L'abondance & la paix regneront dans nos châps ,
 Nous les verrons reprendre tous les charmes
 Dont ils ont brillé si long-temps .

L'EUFRATE , & LA NYMPHE.

Dieux , accomplissez vos oracles ,
 Écoutez nos timides voix ,
 Vos ordres souverains ne trouvent point d'ob-
 stacles ,

Ranimez le sang de nos Rois .

L'EUFRATE.

Ne pou-ai-je fléchir vôtre ame ,
 Quand vous avez fléchi les Dieux ?
 C'est trop résister à la flâme
 Dont je brûle pour vos beaux yeux .

De mon cœur recevez l'hommage ,
 Pour prix de mes tendres soins ,
 Qu'avec moy l'amour vous engage .

PROLOGUE.

45

Belle Nymphé, donnez-en moins,
Ou prenez-en davantage.

LA NYMPHE.

Ce n'est que pour nous enchaîner
Que l'amour cherche à nous-surprendre,
H est doux souvent d'en donner,
Mais toujourns dangereux d'en prendre.

L'EUFRATE.

Attendez-vous en ce jour.

LA NYMPHE.

C'est un écueil que la tendresse.

L'EUFRATE.

Il n'est point de cœur sans amour.

LA NYMPHE.

Il n'est point d'amour sans foiblesse.

L'EUFRATE.

Laissez-vous enflâmer

D'une ardeur véritable,

Si vous vouliez aimer,

Que vous seriez aimable !

Cédez à mes tendres desirs,

Ne disputez plus la victoire,

Quand la beauté fait vôtre gloire,

L'amour doit faire vos plaisirs.

LA NYMPHE.

Il est si peu d'amans fideles,

Les plus heureux ne sont jamais contens,

On verroit bien moins de cruelles,

Si l'on voyoit moins d'inconstans.

L'EUFRATE.

Des hommes & des Dieux le tyrannique maître

Me fait d'un feu si beau brûler pour vos attraits,

Que ma flâme ne peut jamais

Ni diminuer, ni s'accroître.

Par les yeux qui m'ont enchanté.

Jugez de ma persévérance,

Rien n'égale vôtre beauté.

PROLOGUE.

Rien n'égalera ma constance.

LA NYMPHE.

Quand vous prenez soin de vanter
Vôtre tendresse, & ma victoire,
J'aimerois à vous écouter,
S'il m'étoit permis de vous croire.

L'EUFRATE.

Ne doutez point de ma sincérité,
Vous m'offensez par d'injustes alarmes,
J'ai pour garans de ma fidélité
Mô cœur, mes yeux, mes sermens, & vos char-

[mes.

Depuis que vos appas ont causé ma langueur,
N'avez-vous point assez éprouvé mon ardeur?

Vous verrez mon onde rebelle
Remonter vers sa source avec rapidité,
Avant que de me voir pour une autre beauté
Brûler d'une flâme nouvelle.

LA NYMPHE.

Vous triompez à vôtre tour,
Je ne puis me défendre, & c'est trop me con-
traindre,

Mais ne m'exposez pas quelque jour à me plain-
dre

Ou de l'amant, ou de l'amour.

L'EUFRATE.

J'obtiens tout ce que je desire,
C'est à toy seul, Amour, que je le doÿ,
Fut-il jamais amant sous ton empire
Plus tendre & plus heureux que moy?

L'EUFRATE, & LA NYMPHE. •

Que dans une chaîne éternelle
Nos cœurs unissent nos desirs.
Soyez constant] [soyez fidelle:
Pour les amans il n'est de vrais plaisirs,
Que dans une chaîne éternelle.

PROLOGUE.

43

L'EUFRATE.

Que deormais les jeux les plus charmans ,
Que les plaisirs regnent dans ces retraites ,
Bergeres , reprenez vos chants ,
Bergers , reprenez vos musettes :

Les Dieux doivent bientôt terminer vos mal-
heurs ;

Ils ne nous flattent point d'une vaine esperance ,
Puisque déjà l'Amour commence
A me combler de ses faveurs.

CHOEUR.

Que deormais , &c.

Fin du Prologue.

44



A C T E U R S

de la Tragédie.

ZOROASTRE, Inventeur de la Magie, Roy
de la Bactriane.

SÉMIRAMIS, Reine de Babylone, veuve
de Ninus.

ANTÉNOR, Prince de Perse.

EUPHANE S, Confident de Zoroastre.

SÉLEUCIDE, Confidente de Sémiramis.

MÉRODATE, Confident d'Anténor.

LE GRAND PRESTRE.

L'OMBRE DE NINIAS.

LA DIVINITE' D'UNE FONTAINE.

TROUPE DE BABYLONIENS.

TROUPE DE JEUX, ET DE PLAISIRS.

TROUPE DE MAGES, ET DE CHALDE'ENS.

TROUPE DE PERSANS.

TROUPE DE MAGICIENS, ET D'EN-
CHANTEURS.

TROUPE DE DÉMONS.

La Scene est à Babylone.



ZOROASTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE,

*Le Théâtre représente un lieu rempli de palmiers
& de cyprès, où est le tombeau de Ninias, fils
de Sémiramis, & la ville de Babylone dans l'é-
loignement.*

ANTE'NOR, ME'RODATE.

ANTE'NOR.



IEUX, qui disposez de nos jours,
Rendez les miens heureux, ou
bornez-en le cours.

ME'RODATE.

Espérez que le sort...

ANTE'NOR.

Que faut-il que j'espere,
Lorsque sur moy le Ciel épuiſe ses rigueurs?
Une injuste marâtre a causé mes malheurs.
Eloigné par ses soins de la Cour de mon pere,

Victime du courroux des mortels, & des Dieux,
Après mille périls j'arrivai dans ces lieux :

J'y crus trouver un sûr azyle,
Mon cœur s'y promettoit une profonde paix :
Mais hélas ! il ne fut jamais

Plus malheureux, ni moins tranquille.
Ninias, pour combler les horreurs de mon sort,
Méditoit, tu le sçais, mon exil, ou ma mort :
Il craignoit que l'amour que j'avois pour la

Reine
Ne l'écartât du Trône où je pouvois monter ;
Tous mes égards pour lui ne faisoient qu'aug-
menter
Ses soupçons, sa crainte, sa haine.

Il chassoit dans le bois prochain :
J'y révois à l'objet que j'aime,
Il me voit, il m'observe, il s'égaré à dessein,
Il m'attaque, je mets les armes à la main :
Dans sa fureur il se livra lui-même
Au coup mortel qui lui perça le sein.

MÉRODATE.

O Dieux !

ANTE'NOR.

Sans son trépas ma perte étoit certaine,
Je voulus l'épargner, mais ma pitié fut vaine.

MÉRODATE.

Que m'apprenez-vous ? je frémis.

ANTE'NOR.

Mon bras a fait périr le fils,
Et mon cœur adore la mère.

MÉRODATE.

Pouvez-vous espérer de fléchir la colère
De la fière Sémiramis ?

ANTE'NOR.

Non, Mérodate, non, je perds toute espérance.
En vain de ses appas j'ai senti la puissance,
En vain de mes feux chaque jour

TRAGÉDIE.

47.

Mes soupirs lui font voir toute la violence,
Son cœur peu touché de l'amour,
Ne respire que la vengeance.

MERODATE.

Brisez vos fers, formez d'autres desirs,
Est-ce à vous de sentir l'amoureuse foiblesse ?
Laissez à ces mortels nourris dans la mollesse
La honte de pousser d'inutiles soupirs.

ANTENOR.

[dre.

D'un penchant trop flateur je n'ai pû me défendre,
Qui voit la Reine en doit être enchanté,
Aux traits vainqueurs de sa beauté
Les plus indifférens sont contraints de se rendre,

MERODATE.

Vous ne sçauriez trop tôt partir.

ANTENOR.

Helas ! pourrois-je y consentir ?
Renferme dans ton sein un secret qu'on ignore,

MERODATE.

Fuyez la mort, fuyez, il en est tems encore,
Vous ne sçauriez trop tôt partir.

ANTENOR.

S'arracher d'un objet aimable,
C'est un effort

Dont un cœur tendre est incapable ;
C'est un supplice insupportable,
Plus cruel cent fois que la mort.

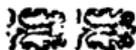
MERODATE.

Partez, tout vous en presse.

ANTENOR.

Hé quoy quitter la Reine ?

Non, je suis retenu par des liens trop doux,
Non, je ne puis briser ma chaîne.
Je l'apperçois, éloignons-nous.





SCENE II.

SE'MIRAMIS, SE'LEUCIDE.

SE'LEUCIDE.

Qui cause vôtre rêverie,
Est-ce l'Amour, ce doux vainqueur?
SE'MIRAMIS.

Je ne veux aimer de ma vie.

SE'LEUCIDE.

Vous changerez bientôt d'envie,
Si l'Amour entreprend de changer vôtre cœur.

SE'MIRAMIS.

Je ne veux aimer de ma vie;

Mon fils est mort, & je ne dois songer

Qu'à le venger.

Ombre malheureuse, & plaintive,

Finissez vos justes regrets :

Manes, qui gémissiez sur l'inférieure rive,

Vous serez bientôt satisfaits.

Vôtre image pâle & sanglante,

Mon fils, à mes regards sans cesse vient s'offrir ;

Je remplirai mes vœux, & vôtre attente,

Périsse le cruel qui vous a fait périr.

SE'LEUCIDE.

Je sçai sur nous ce que peut la tendresse,

Je vous entens soupirer nuit & jour :

Mais la vengeance au trouble qui vous presse

N'a-t-elle pas moins de part que l'amour ?

SE'MIRAMIS.

Il faut t'avouer ma foiblesse,

Puisque tu l'as sçû pénétrer.

Quand je ne dois songer qu'à la vengeance,

J'é-

TRAGÉDIE.

49

J'éprouve de l'amour la fatale puissance,
Et par ces deux tyrans je me sens déchirer.

SELEUCIDE.

Eteignez le courroux dont l'ardeur vous dévore,
Ne songez qu'à l'amour qui vient vous enflâmer.

SEMIRAMIS.

Je sçai bien qui je dois aimer,
Qui je dois haïr je l'ignore.

SELEUCIDE.

Quel amant fortuné s'est fait aimer de vous,
Parmi tant de rivaux jaloux,
Dont la foule vous environne ?

SEMIRAMIS.

Avoïer quel vainqueur a sçû nous enchaîner,
C'est un aveu dont nôtre cœur s'étonne,
Il coûte moins de le donner,
Que de dire à qui l'on le donne.

SELEUCIDE.

L'amour est dissimulé,
Il se plaît dans le mystère,
Mais la bouche en vain veut se taire,
Quand les yeux ont déjà parlé.

Cet étranger que la Perse a vû naître...
Anténor... je le vois... Ce nom vous attendrit.

SEMIRAMIS.

Ha je t'en ai trop fait connoître,
Je feindrois vainement, mon trouble me trahit.

SELEUCIDE.

Zoroastre pour vous soupire :
Vous sçavez son pouvoir, son amour irrité
Ne pourra...

SEMIRAMIS.

C'est en vain qu'à mon cœur il aspire,
Anténor seul a pû désarmer ma fierté.

Un reste de raison soutient encor ma gloire,
Je feins d'être invincible aux yeux de mon vain-
queur,

C

Mais je crains que mes soins à cacher mon ardeur
 Ne lui fassent bientôt connoître sa victoire :
 Plus je trouve d'appas sous l'amoureuse loy,
 Plus je m'obstine à m'en défendre,
 Faut-il que mon amour soit si fier malgré moy,
 Ou que ma fierté soit si tendre ?

S'LEUCIDE.

La mort de Ninus votre époux
 Vous rend de votre sort arbitre souveraine ;
 Prenez sans résistance une si belle chaîne,
 Vous pouvez disposer de vous.

Vous avez étendu l'Empire d'Assirie,
 Vaincu l'Egypte, & la Libie, [fers,
 Le Tigre est sous vos loix, le Gange est dans vos
 Votre nom se fait craindre au bout de l'univers ;
 Vos exploits sont connus, Reine de Babylone,
 Vous sçavez soutenir la majesté du Trône,
 Tout s'empresse à répondre à vos vœux les plus
 doux :

Votre bonheur ne peut plus croître,
 Qu'en rendant heureux comme vous
 Un Prince si digne de l'être.

S'EMIRAMIS.

Un souvenir cruel me trouble à tout moment.
 O mon fils ! que ta mort me cause de tourment,

S'LEUCIDE.

Le Grand Prêtre s'avance : il vient ici lui rendre
 Les funebres honneurs que l'on doit à sa cendre.





SCÈNE III.

SE'MIRAMIS, SE'LEUCIDE,
LE GRAND PRESTRE,
Troupe de Babylonien.

LE GRAND PRESTRE.

O Toy, dont le trépas a causé nos douleurs,
Habitant du sombre rivage,
Ecoute nos soupirs, reçois avec nos pleurs,
De nos derniers devoirs le douloureux hōmage.

CHOEUR.

O toy, dont le trépas, &c.

LE GRAND PRESTRE.

Jouïs du repos fortuné
Qu'aux ames dignes d'être heureuses
Dans les demeures ténébreuses
Les Immortels ont destiné.

Que des plus belles fleurs ce tombeau soit orné.

Au gré de tes souhaits traverse l'onde noire,
Et qu'un éternel souvenir
Consacre ta mémoire
Aux siècles à venir.

On fait plusieurs Danses.

LE GRAND PRESTRE.

Daignent les justes Dieux embrasser ta défense,
Ton sang, & tes vertus leur demandent ven-
geance, [tels :

Nous prodiguons pour toy l'encens sur les au-
Si le Ciel t'eût permis de remplir ta carrière,
Bélus, dont le beau sang te donna la lumière,

32 ZOROASTRE,
T'eût placé près de lui parmi les Immortels.

Les Danses continuent.

LE GRAND PRESTRE.

D'une félicité charmante
Goûte la parfaite douceur ;
Puisse-tu trouver sans rigueur
Minos , Eaque , & Radamante.

UNE BABYLONIENNE.

La plus sévère quelquefois
Devient sensible :
Mais la seule Parque inflexible
De la pitié ne connoît point les loix.



SCENE IV.

ZOROASTRE , SE'MIRAMIS ,
SE'LEUCIDE.

ZOROASTRE.

DAns des ruisseaux de sang éteignez vôtre
haine :

Est-ce à de vains regrets qu'il faut vous arrêter ?
Par un exemple affreux , belle , & puissante Reine ,
Vôtre courroux doit éclater.

Je suis prêt à servir vôtre juste vengeance :
Faut-il armer pour vous l'enfer , & sa puissance ,
Porter par-tout l'effroy , l'horreur , & le trépas ?
Pour vous je puis tout entreprendre ,
Reine , & vous devez tout attendre
Et de mon cœur , & de mon bras.

SE'MIRAMIS.

A vôtre art rien n'est impossible ,
Je ne sçai point encor qui je dois immoler :
Si pour moy vous êtes sensible ,

TRAGÉDIE.

53

Découvrez l'ennemi dont le sang doit couler.

ZOROASTRE.

Doutez-vous de l'ardeur extrême
Que dans mon cœur vous allumez ?
Je ne sçai pas si vous m'aimez ,
Mais vous sçavez que je vous aime.

SÉMIRAMIS.

Dépêchez , hâtez-vous
De punir qui m'offense ,
Dépêchez , hâtez-vous
De servir mon courroux :

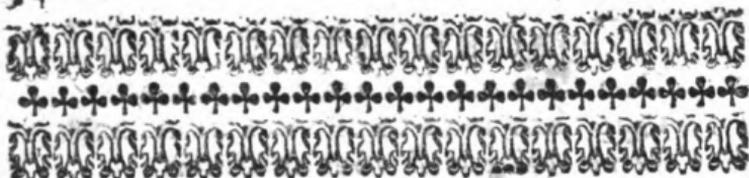
Secondez mon impatience.

Dépêchez , hâtez-vous
De punir qui m'offense ,
Dépêchez , hâtez-vous
De servir mon courroux.

ZOROASTRE.

Je jure de punir sa criminelle audace ,
Rien ne peut le soustraire au coup qui le menace,
Quelque soin que le traître ait pris de s'éloigner ;
J'approuve les transports où vôtre ame se livre,
Qui souffre qu'on l'outrage est indigne de vivre,
Et plus encore de regner.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*Le Théâtre représente une campagne ; où l'Euphrate
coule au travers d'un bois épais.*

SCÈNE PREMIÈRE.

SE' MIRAMIS.



CRUEL amour, fatal vain-
queur,

Pourquoy viens-tu m'offrir
ta chaîne, [queur,

Cruel amour, fatal vain-

Pourquoy partages-tu mon cœur ?

Quand il ne doit s'ouvrir qu'aux transports de la
haine,

Je le sens enflâmé de la plus tendre ardeur :

Mais en vain je combats une douce langueur,

Malgré moy je succombe au penchant qui m'en-
traîne.

Cruel amour, fatal vainqueur,

Pourquoy viens-tu m'offrir ta chaîne,

Cruel amour, fatal vainqueur,

Pourquoy partages-tu mon cœur ?





SCÈNE II.

SEMIRAMIS, ANTENOR.

ANTENOR.

F Andra-t-il vous voir, belle Reine,
 Sans espérance de retour,
 Toujours fidelle à vôtre haine,
 Toujours rebelle à mon amour ?

SEMIRAMIS.

Qui brave le pouvoir suprême,
 Méprise les plus saintes loix,
 Et c'est s'attaquer aux Dieux même,
 Que s'attaquer au sang des Rois.

Mon fils n'est plus : une main criminelle
 Couvrit ses yeux de la nuit éternelle,
 Son trépas demande un vengeur.

ANTENOR.

Calmez l'impétueuse ardeur
 Qui vous anime à la vengeance.

SEMIRAMIS.

Qui pardonne un affront mérite qu'on l'offense.

ANTENOR.

Cét fois vous avez sçû par des exploits guerriers
 Sur les pas des Héros vous couvrir de lauriers :
 Malgré tous les efforts, par vos armes conquise
 Presque l'Asie entière à vos loix est soumise ;
 Vous nous avez montré ce que peut la valeur
 Sur vôtre cœur,

Faites-nous voir ce qu'une tendre flâme
 Peut sur vôtre ame.

SEMIRAMIS.

Veuye du plus grand Roy qu'ait connu l'univers,

Pourrois-je m'engager jamais dās d'autres fers ?

ANTE'NOR.

Des favoris de la victoire

L'amour est vainqueur à son tour.

SE'MIRAMIS, & ANTE'NOR.

Peut-on se donner à l'amour,

On peut

Sans se refuser à la gloire.

SE'MIRAMIS.

Un grand cœur à l'amour doit toūjours résister.

ANTE'NOR.

Ha si de vôtre indifférence

Il m'étoit permis de douter,

Je croirois qu'un rival, que je dois redouter,

A triomphé de vôtre résistance.

SE'MIRAMIS.

Non, Prince, ne le croyez pas.

ANTE'NOR.

Charmé de vos divins appas

Zoroastre à vous plaire aspire.

SE'MIRAMIS.

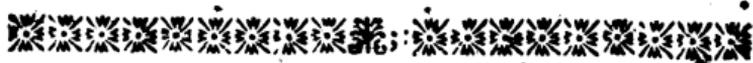
Non, Prince, ne le croyez pas,

C'est en vain que pour moy Zoroastre soūpire ;

Si l'amour me rangeoit un jour sous son empire,

Il est d'autres amans fortis du sang des Rois,

Sur qui pourroit tomber mon choix.



SCENE III.

ANTE'NOR *seul.*

Q Ue dois-je croire ? Amour, dont je sens la
puissance,

Ne t'oppose plus à mes vœux,

Laisse-moy du moins l'espérance,

C'est le seul bien des malheureux.



SCÈNE IV.

ZOROASTRE, EUPHANES.

ZOROASTRE.

Cesse de t'étonner de ma tendresse extrême,
 Elle redouble chaque jour,
 Lorsque je pense à ce que j'aime,
 Je sens trop que mon cœur se doit tout à l'amour.
 Mais hélas ! quelle crainte excite dans mon ame
 Mille troubles secrets dont je suis agité,
 Doux plaisirs d'une heureuse flamme,
 M'auriez-vous vainement flaté ?

EUPHANES.

De vos frayeurs bravez l'atteinte :
 Quoy votre fermeté pourroit se démentir ?
 C'est à vous d'inspirer la crainte,
 Et qui peut l'inspirer ne doit pas la sentir.
 Il n'est point de pouvoir que le vôtre n'efface :
 C'est peu de commander à cent peuples divers,
 Vous donnez des loix aux enfers,
 Et vous avez par-tout signalé votre audace.
 C'est à vous que l'on doit cet art mystérieux,
 Qui soumet les démons à notre obéissance,
 Et dont la suprême puissance
 Perce de l'avenir les voiles ténébreux.

ZOROASTRE.

Par moy le jour pâlit, je commande au tonnerre,
 Je puis par mes enchantemens
 Faire mugir les flots, faire trembler la terre,
 Et confondre les élémens :
 Mais hélas ! ma science est vaine
 Pour me guérir des maux dont je suis tourmenté,
 J'ignore le secret de vaincre une inhumaine,

38. ZOROASTRE,
Et de calmer un cœur par l'amour agité.

Bois épais, que l'Euphrate arrose de son onde,
Séjour impénétrable à la clarté des cieux,
Quand pourrai-je goûter dās une paix profonde
Le repos qui regne en ces lieux ?

*Sémiramis en se promenant traverse
le fond du Théâtre.*

ZOROASTRE.

Dieux, j'apperçois la beauté que j'adore :
Quelle Divinité brille de plus d'appas ?
En la voyant ma flâme augmente encore.

Volez, Plaisirs, & Jeux, descendez ici-bas.

Venez, remplissez mon attente :
Vous voyez l'objet qui m'enchanté,
Par vos charmes les plus puissans
Inspirez-lui ce que je sens.



SCENE V.

ZOROASTRE ; S'EMIRAMIS,
EUPHANES, Troupe de Jeux,
& de Plaisirs.

*Les Plaisirs & les Jeux descendent avec
des guirlandes, & des chaînes de fleurs.*

CHOEUR DE JEUX, ET DE PLAISIRS.

Aimez, charmante Reine,
Aimez à votre tour,
Et souffrez que l'Amour
A la fin vous enchaîne.

TRAGÉDIE.

59

UN PLAISIR.

Goûtez la douceur des soupirs
Sans crainte, & sans alarmes:
Si l'Amour veut que vous rendiez les armes,
C'est par la main des Jeux, & des Plaisirs. ●

CHOEUR.

Aimez, charmante Reine, &c.

UN DES JEUX.

Un tendre engagement flate les jeunes cœurs;
Souffrez que le vôtre s'engage,
La liberté vaut moins qu'un si doux esclavage,
Les liens de l'Amour sont des liens de fleurs.

CHOEUR.

Aimez, charmante Reine, &c.

II. CHOEUR.

Que ce Dieu vous blesse,
Cédez à ses feux;
C'est une foiblesse
Que sentent les Dieux.

UN PLAISIR.

Tout cede à l'éclat de vos charmes,
Vous triomphez de mille cœurs,
Belle Reine, & vos yeux vainqueurs
En ont plus soumis que vos armes.

CHOEUR.

Que ce Dieu vous blesse, &c.

UN DES JEUX.

Qu'à vos loix tout réponde:
Il est encor plus doux
D'en recevoir de vous,
Que d'en donner à tout le monde.

CHOEUR.

Que ce Dieu vous blesse, &c.

ZOROASTRE.

Tout vous parle d'amour, hélas! est-il possible
Qu'à ses attraitz vous soyez insensible?

SE'MIRAMIS.

Songez que vous m'avez promis

60 ZOROASTRE,
De découvrir l'auteur de la mort de mon fils,
Accomplissez v^otre promesse.

ZOROASTRE.

N'en doutez point, belle Princesse,
Vous serez satisfaite avant la fin du jour ;
Croyez-en mes sermens, croyez-en mon amour.



SCENE VI.

ZOROASTRE, EUPHANES.

ZOROASTRE.

Euphanes, il faut nous instruire
De ce que la Reine desire :
Tu connois mon ardeur, tu connois ses appas,
Hâtons nous, j'ai promis de servir sa colere.
Que je serois heureux, si je pouvois lui plaire !
Dans ce dessein que ne ferois-je pas ?
Sa beauté, ses exploits, sa gloire sans seconde,
La rendent l'arbitre du monde,
Elle voit dans ses fers & des Dieux, & des Rois :
Pouvois-je faire un plus beau choix ?

EUPHANES.

L'amour n'est plus une foiblesse,
Quand la gloire en forme les nœuds :
Aimez une aimable Princesse,
Tout semble autoriser vos feux.
L'amour n'est plus une foiblesse,
Quand la gloire en forme les nœuds.

ZOROASTRE.

Perçons le voile épais d'un odieux mystere,
Il ne sçauroit échaper à mes yeux ;
Un mortel que l'Amour éclaire,
Secondé de mon art peut autant que les Dieux

Fin du second Acte.



ACTE III.

*Le Théâtre représente un lieu affreux, & solitaire,
où Zoroastre fait ses enchantemens.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOROASTRE, EUPHANES.

ZOROASTRE.



IERE beauté, pour qui mon cœur
soupire,
Ne serez-vous jamais favorable à
mes vœux ?
Si vous ne voulez pas adoucir mon
martyre,

Terminez par ma mort mon destin rigoureux.

Fiere beauté, pour qui mon cœur soupire,
Ne serez-vous jamais favorable à mes vœux ?

Rochers, qui dans ce lieu solitaire & sauvage
Elevez jusqu'au ciel vos fronts audacieux,
Insensibles aux maux des amans malheureux,
Vous l'êtes moins encor que l'objet qui m'enga-

EUPHANES. [gc.

Reprenez l'espérance.

ZOROASTRE.

Helas !

La Reine ne le permet pas.

Un bizarre destin me retient dans ses chaînes,

62 ZOROASTRE,

Quand son indifférence étouffe mes soupirs,
Ses beautés font tous mes plaisirs,
Et ses rigueurs toutes mes peines.

Pour entrer dans mon ame, & lui faire sentir
Tes atteintes les plus cruelles,
Tu sçus trouver, Amour, mille routes nouvelles,
N'en sçaurois-tu trouver, hélas ! pour en sortir ?

EUPHANES.

Que les amans sont à plaindre,
Rien ne sçauroit les calmer,
Ne peut-on vivre sans aimer,
Et ne peut-on aimer sans craindre ?

Du secret important qui vous amène ici
Vous serez bientôt éclairci :
Tout est prêt, la troupe s'avance,
Et s'empresse à répondre à votre impatience.



SCENE II.

ZOROASTRE, EUPHANES,
Troupe de Mages, & de Chaldéens.

ZOROASTRE.

O Vous qui balancez la puissance des Dieux,
De mes secrets nouveaux sçavans dépositaires,

Joignez-vous avec moy, célébrons dās ces lieux
De nôtre art redouté les magiques mystères.

CHOEUR.

L'ardeur de te servir fait nos soins les plus doux,
Au succès de tes vœux nôtre cœur est sensible ;
Zoroastre commande, il n'est rien d'impossible,
Ni de difficile pour nous.

TRAGÉDIE.

63

ZOROASTRE.

De Ninias évoquons l'ombre,
J'étés jusqu'aux enfers mon souverain pouvoir:
Qu'il vienne du Royaume sombre
Me révéler ce que je veux sçavoir.

Sors de la nuit éternelle,
Viens, revois encor le jour,
Ombre, c'est moy qui t'appelle,
Sors du ténébreux séjour.

Ils font plusieurs cérémonies magiques.

ZOROASTRE.

Du Cocyte horrible
Passe l'eau terrible
Encore une fois;
Du Tyran barbare
Qui regne au Ténare
Nous forçons les loix.

CHOEUR.

Du Cocyte horrible, &c.

ZOROASTRE.

Apprens-nous quelle main impie
Se trempa dans ton sang, & t'arracha la vie;
Nomme ton assassin, que sa témérité
Reçoive un châtiment qu'elle a trop mérité.



SCENE III.

ZOROASTRE, EUPHANES,
L'OMBRE DE NINIAS.

L'OMBRE.

UN intérêt commun nous presse
De punir un mortel à nos desirs fatal;

84 ZOROASTRE,

Venge ma mort , & ta tendresse ,
Mon meurtrier est ton rival.

A seconder le courroux qui m'anime
Des bords de l'Achéron je viens t'encourager ,
Immolé d'un seul coup une double victime ,
C'est Antéor dont il faut nous venger.



SCENE IV.

ZOROASTRE , EUPHANES.

ZOROASTRE.

A Ntéor mon rival ! Dieux , que viens-je
d'entendre ?
Inhumaine , je vois d'où partoient vos froideurs ;
Trop cruelle pour moy , pour un autre trop
tendre ,
Vous me dissimulez vos secretes ardeurs.

Antéor est aimé , je vois souvent la Reine
Le plaindre en soupirant , & le chercher des yeux ;
Son entretien lui plaît , ma présence la gêne ,
L'ingrate m'évite en tous lieux ;
Et depuis quelques jours , malgré la violence
Des feux dont je suis enflâmé ,
Je ne trouve en son cœur que plus d'indifférence ,
Ah je n'en doute plus , Antéor est aimé.

EUPHANES.

Recourez à la vengeance ,
Tout vous y doit engager ;
Quand on n'a plus d'espérance ,
On n'a rien à ménager.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Recourons à la vengeance .

TRAGÉDIE.

65

Tout nous y doit engager ;
Quand on n'a plus d'espérance ,
On n'a rien à ménager.

ZOROASTRE.

Amour , tu ne promets des plaisirs pleins de
charmes ,

Que pour mieux appuyer tes barbares desseins :
Dieu cruel , tes funestes armes

Empoisonnent les cœurs des crédules humains ;
Dieu cruel , tes funestes armes
Devroient passer en d'autres mains.

EUPHANES.

Formez une chaîne nouvelle ;
C'est dans une ardeur mutuelle
Que l'on doit trouver des appas :
Il est doux d'aimer qui nous aime ,
Mais c'est une foiblesse extrême ,
D'aimer qui ne nous aime pas.

ZOROASTRE.

J'ai crû que par-tout invincible
La Reine aux traits d'Amour étoit inaccessible :
Ha que ne suis-je encor dans cette erreur ?

EUPHANES.

Vengez-vous de l'ingrate , en servant la ven-
geance :

La Reine vous trahit , Anténor vous offense ,
Contre eux armez votre fureur.

Les amans alarmez peuvent tout se permettre ,
E'amour souvent les porte aux plus grands at-
tentats ;

El excuse du moins , s'il n'autorise pas ,
Tous ceux qu'il fait commettre.

ZOROASTRE.

C'est en vain qu'on excite un amant malheureux

A punir la beauté dont le mépris l'accable ,
Toujours l'ingratitude est horrible à ses yeux ,
Et l'ingrate toujours aimable.

Brisons un funeste lien ,
Détruisons les projets d'un rival que j'abhorre ,
Et que son trépas , ou le mien
Calme le trouble affreux dont l'horreur me dé-
vore.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente les jardins de Sémiramis, élevés sur des colonnes, & disposés en forme d'amphithéâtre, & au bas une fontaine ornée de fleurs, de statues, & de bas-reliefs.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRAMIS, ANTE'NOR.

SÉMIRAMIS.

BEN je vais bientôt consommer ma vengeance,
 Les manes de mon fils vont être satisfaits,
 Et l'auteur de sa mort, au gré de mes souhaits,
 Lavera dans son sang sa criminelle offense.

ANTE'NOR.

L'Amour ne pourra-t-il détourner vos projets?

SÉMIRAMIS.

Si je n'ai contenté la haine & la colère,
 Mon cœur sourd à l'Amour ne lui peut obéir.

ANTE'NOR.

N'aspirez-vous qu'à me haïr,
 Quand je n'aspire qu'à vous plaire?

SÉMIRAMIS.

Le cruel qui trancha des jours si précieux,
 Est le seul qui m'est odieux.

Si le sort malgré lui l'avoit rendu coupable.

SE'MIRAMIS.

Il n'en seroit pas moins l'objet de ma fureur.

ANTENOR.

Que vous êtes impitoyable! [deut

Rien ne peut vous fléchir... Hé bien suivez l'ar-

De vôtre courroux implacable?

Il est tems de vous reveler

Un vain mystere;

Si l'esperance m'a fait taire,

Le desespoir me fait parler.

Ninias a senti ce que peut mon courage,

C'est moy qui de son sang ai vû rougir mes mains:

Vous sçaviez mon amour, vous sçaviez ses des-

seins,

Faut-il en dire davantage?

Attaqué par le Prince à ma perte obstiné,

En combattant le fils je songeois à la mere,

Ninias à ma mort étoit déterminé,

Je voulus conserver une tête si chere:

Mais malgré mes égards pour vous, & pour son

rang,

Le destin trompa nôtre envie;

Hélas! en défendant ma vie

D'un coup mortel je lui perçai le flanc.

SE'MIRAMIS.

Qu'entens-je! je frémis, quel aveu téméraire!

A ce discours que mes sens sont troublez!

Tremblez, audacieux, tremblez,

Tout vôtre sang ne peut suffire à ma colere.

ANTENOR.

Puis-je craindre la mort, si je ne puis vous plaire?

SE'MIRAMIS.

Tremblez, audacieux, tremblez.

ANTENOR.

Esclave d'un beau feu que rien ne peut éteindre,

Je dois vous respecter jusques dans vos rigueurs,

TRAGÉDIE.

69

Vous me verrez , malgré tous mes malheurs,
Souffrir avec constance, & mourir sans me plain-
dre.

C'est moy qui suis le criminel,
Frapez , voila vôtre victime,

Il lui présente son épée.

Et de ce même fer , instrument de mon crime ,
Portez , portez le coup mortel
A ce cœur malheureux trop épris de vos char-
mes,

Tout mon sang doit venger vos larmes.

SE'MIRAMIS.

Immolons un cruel qui se livre à nos coups...

Quelle invisible main m'arrête...

Que je suis interdite... Ha Prince, sauvez-vous,
Fuyez , dérobez vôtre tête
A mon légitime courroux.

ANTE'NOR.

Terminez mon sort déplorable,
La mort, mieux que la fuite, en bornera le cours;

SE'MIRAMIS.

Fuyez...

ANTE'NOR.

Contre les maux dont le destin m'accable
N'est-il point d'autre secours?

Quoy la pitié pour moy seule vous interesse !
Dieux !

SE'MIRAMIS.

Ma crainte pour vous fait voir trop de foi-
blesse,

Sauvez ma gloire, & vos jours.

ANTE'NOR.

A cette crainte , ô Ciel ! toute la mienne cesse.

SE'MIRAMIS.

Je veux en vain vous perdre , un sentiment trop
doux

[roux.

De sarme malgré moy ma haine , & mon cour-

Elle jette l'épée.

ZOROASTRE;
ANTE'NOR.

Cette fontaine a la puissance
De laver dans ses eaux de semblables forfaits ;
Je vais de son secours implorer l'assistance.

SE'MIRAMIS.

Allez, Prince, & fuyez de ces lieux pour jamais.
Elle sort.

ANTE'NOR.

Amour, dois-je reprendre, ou perdre l'espérance?



S C E N E I I.

ANTE'NOR.

Vous qui présidez à ces eaux,
Divinité, c'est vous que j'implore en mes maux,
En comblant l'espoir qui me reste,
Vous servirez l'amour, la justice, & les Dieux,
Lavez-moy dans vos eaux d'un crime malheu-
reux [reste.]
Que mon bras a commis, & que mon cœur dé-



S C E N E I I I.

ANTE'NOR, LA NYMPHE
de la Fontaine.

LA NYMPHE appuyée sur son urne.

Aux soupirs des mortels,
Qu'un coup involontaire a rendu criminels,

TRAGÉDIE.

71

Mon onde est toujours favorable :

Sensible à ton sort déplorable ,

Je t'offre mon secours , & tu peux désormais
Dans cette eau salubre accomplir tes souhaits ,



SCENE IV.

ANTE'NOR.

Troupe fidelle , amis , dont la constance
Des fertiles climats

Où j'ai pris la naissance

Vous a fait en ces lieux accompagner mes pas ,
Persans , dont j'ai toujours éprouvé la tendresse ,

Secondez les vœux que je fais ,

Venez offrir à la Déesse

Un hommage éclatant digne de ses bienfaits :



SCENE V.

ANTE'NOR , Troupe de Persans ;

CHOEUR.

Recevez , puissante Déesse ,

L'hommage que l'on vient vous offrir en ces
lieux ,

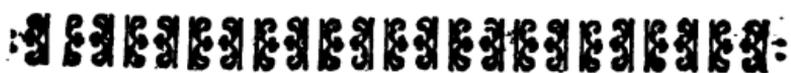
C'est nôtre cœur qui vous l'adresse ,

Et c'est celui qu'aiment les Dieux .

II. CHOEUR.

Vous appeidez les cœurs que le remords accable ,
Le bras des Dieux par vous est desarmé ,

72 ZOROASTRE ;
Calmez-les en faveur d'un illustre coupable,
Qui seroit innocent s'il n'avoit point aimé.



SCENE VI.

ZOROASTRE, SE'MIRAMIS.

ZOROASTRE.

LE juste courroux qui vous guide
Doit être bientôt satisfait :
De mes soins empressez reconnoissez l'effet ,
Anténoir est l'auteur de l'affreux parricide.

SE'MIRAMIS.

O Ciel !

ZOROASTRE.

Il doit mourir ,

Il va périr ,

Aux plus cruels tourmens rien ne peut le souf- [traire,

Il doit mourir ,

Il va périr ,

Et je vais . . .

SE'MIRAMIS.

Arrêtez, que prétendez-vous faire ?

ZOROASTRE.

Vous obéir, vous servir, & vous plaire.

SE'MIRAMIS.

Arrêtez, c'est aux Dieux, & non pas aux mortels
A punir les Rois criminels.

ZOROASTRE.

Je vois l'ardeur qui pour lui vous anime,
Cruelle, c'est trop m'outrager ,
Vous aimez mieux l'auteur du crime ,
Que celui qui veut le venger.

SE'MIRAMIS.

Qu'entens-je ?

ZOROAS-

TRAGÉDIE.

79

ZOROASTRE.

Vous l'aimez , il est tems qu'il périsse,
Je dois à ma fureur ce sanglant sacrifice.

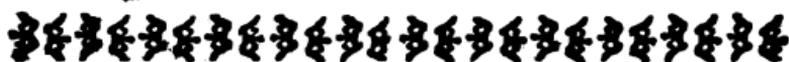
S'EMIRAMIS.

Ha cruel , épargnez des jours si précieux.

ZOROASTRE.

Il faut qu'il expire à vos yeux :

Vôtre pitié pour lui redouble ma colere ,
Plus vous l'aimez , plus je le hais ,
Son sang versé peut seul me satisfaire ;
Il vous aime , il a sçû vous plaire ,
C'est le plus grand de ses forfaits.



SCENE VII.

S'EMIRAMIS.

Allons sauver ses jours... quelle aveugle
foiblesse
M'engage à révoquer l'arrêt de son trépas !
Je le dois immoler... la nature m'en presse...
Il le faut... mais l'amour ne me le permet pas.

Je ne sçai que résoudre , & mon trouble est ex-
treme :

Faut-il venger mon fils , en perdant ce que j'aime !
O Ciel ! fais que je puisse accorder en ce jour
Les droits de la nature avec ceux de l'amour.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

*Le Théâtre représente la Fontaine où Antéor doit
se laver de son crime.*

SCENE PREMIERE.

ZOROASTRE, EUPHANES,
Troupe de Magiciens.

ZOROASTRE.



NrS'NOR doit bientôt, pour ex-
pier son crime,
De cette eau réverée emprunter le
secours :

Mais dans le transport qui m'a-
nime,

De cet audacieux il faut trancher les jours.
Qu'il ne se flate pas que jaloux, & tranquille,
Je me laisse ravir l'objet de tous mes vœux,
Mon art m'offre un moyen facile
D'immoler à ma rage un rival trop heureux.

EUPHANES.

Pourquoy différer ? sur sa tête
Faites tomber vos plus funestes coups,
Tonnez, frappez, qui vous arrête !
Vengez la Reine, vengez-vous :
Il a trop mérité la mort la plus terrible,
Vous perdez en regrets de précieux momens,
En vous vengeant soyez aussi prompt qu'inflé-
xible,

Hâtez l'affreux effet de vos ressentimens.

ZOROASTRE.

Empoisonnons les eaux de la fontaine ,
Et que le téméraire éprouve mon courroux ;
Egalons , s'il se peut , son supplice à ma peine ,
Ne soyons pas impunément jaloux.

Employons de nôtre art les secrets redoutables ;
Répandons dans ces eaux les plus mortels poi-
sons ,

Donnez-nous , Démons favorables ,
Le secours que nous attendons.

CHOEUR DE MAGICIENS.

Le sort à tes desirs ne peut être contraire ,
Tu nous vois prêts à te venger ,
Malheur à qui peut te déplaire ,
Puisse qui t'ose outrager.

Le sort à tes desirs ne peut être contraire.

ZOROASTRE.

Venez , noirs habitans du séjour de Pluton ,
Apportez ces liqueurs brûlantes , & fatales ,
Que vous puïsez aux sources infernales
- Et du Stix , & du Phlégéon.

Les Démons viennent à son commandement.

ZOROASTRE.

Par la mort d'un rival un jaloux se console ;
Qu'Anténor agité , furieux , éperdu ,
Apprenne en expirant que c'est moy qui l'im-
mole ,

Et qu'il perde à son tour le bien que j'ai perdu.

*On fait plusieurs cérémonies magiques pour
empoisonner les eaux de la fontaine.*

ZOROASTRE.

Le charme est fait : ministres de ma rage ,
Remplissez ce séjour d'épouvante , & d'horreur ,
Démons , achevez vôtre ouvrage ,
Et servez mon amour , en servant ma fureur.



SCENE II.

Le Théâtre représente le Palais de Sémiramis.

SEMIRAMIS, SELEUCIDE,

SEMIRAMIS.

Que mon embarras est extrême !
 Amour, vengeance, à qui dois-je obéir ?
 Je trouve dans l'amant que j'aime
 L'ennemi que je dois haïr.
 Je sens trop que l'amour l'emporte sur la haine :
 Anténor doit avoir recours à la fontaine,
 Pour expier son crime, & calmer ses remords ;
 A lui cacher mes feux j'ai fait de vains efforts :
 Son rival est instruit du penchant qui m'entraîne,
 Que je crains ses jaloux transports !

SELEUCIDE.

Esperez que l'amour lèvera les obstacles
 Qui causent vos tourmens ;
 Ce Dieu fait souvent des miracles
 En faveur des amans.

SEMIRAMIS.

Chere ombre, qui gémiss avec impatience,
 De voir mon bras si lent à punir qui t'offense,
 Apaise tes cris douloureux ;
 Si la pitié pour lui me presse,
 Ma honte, mon trouble, mes feux,
 Te vengent bien de ma foiblesse.

En ce moment quel reproche cruel
 Me fait de mes remords la violence extrême !
 Dieux ! en aimant un criminel,

J'en frémis , je deviens criminelle moy-même.
 Hâte-toy , reviens dans mon cœur ,
 Reviens , heureuse indifférence :
 Et toy , fatal Amour , qui me fais résistance ,
 Ne retiens plus mon bras , laisse agir ma fureur.

SELEUCIDE.

Lorsque d'une ardeur mutuelle
 On est enflâmé par l'amour ,
 L'indifférence est sans retour ,
 C'est vainement qu'on la rappelle.

SEMIRAMIS.

On peut espérer son retour ,
 Lorsque la gloire la rappelle.

Amour , laisse agir ma fureur ,

Eteins une coupable flâme , [reur.

Mes yeux se sont ouverts , j'en vois toute l'hor-
 Reviens , indifférence , amour , sors de mon ame ,
 Ne retiens plus mon bras , laisse agir ma fureur.

Je le vois , je l'entens dans les Royaumes sombres ,
 Ce fils plaintif , & malheureux ,
 Ses longs gémissemens attendrissent les ombres
 Sur le rivage ténébreux.

Je ne puis résister à sa voix qui m'appelle ,
 Ninus m'accuse aux Dieux de lui manquer de
 foy :

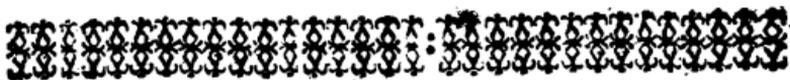
Mere injuste , épouse infidelle ,
 Les Dieux , le fils , l'époux , tout s'arme contre
 moy.

Un fier ressentiment de mon ame s'empare ,
 Mon cœur cede aux remords d'ôt il est combatu ,
 Etouffons mon amour , rappelons ma vertu ,
 Courons immoler un barbare...

Allons...

SELEUCIDE.

Qu'allez-vous faire... Il paroît à nos yeux



SCÈNE III.

SEMIRAMIS, ANTE'NOR,
SE'LEUCIDE, ME'RODATE.

ANTE'NOR.

O U suis-je ? quel poison dans mes veines
brûlantes
Allume en ce moment ses flâmes dévorantes ?
La mort est l'objet de mes vœux.

SE'LEUCIDE.

Dieux, quels transports !

SEMIRAMIS.

Son trouble

A chaque instant redouble.

ANTE'NOR.

Qu'entens-je ? quelles voix... quels hurlemens
affreux...

Monstres, assouvissez vôte barbare envie,
Monstres, arrachez-moy la vie,
La mort est l'objet de mes vœux.

Quelle épaisse nuit m'environne !

Tous les chemins me sont fermez de toutes
parts, [sonne ?

D'où vient que je frémis ? d'où vient que je frif-
Je ne sçais où porter mes pas, & mes regards.

Que vois-je ? au travers des ténèbres

Mes sens se sont-ils égarés ?

Quels spectres menaçans... quels fantômes fu-
nebres...

Frapent mes yeux mal assurez ?

TRAGÉDIE.

79

Que veux-tu ? parle , ombre sanglante ,
Viens-tu me reprocher ta mort , & mon amour ?
Le Ciel a rempli ton attente ,
Je succombe... je vais bientôt perdre le jour.

Du trouble de mes sens mon ame est dégagée ,
Le Ciel daigne appaiser mon esprit furieux.

Il reconnoît la Reine.

C'en est fait , vous êtes vengée ,
Recevez mes tendres adieux.

Il tombe entre les bras de Mérodate.

Je descens , belle Reine , au ténébreux rivage :
Mais mon fidele amour bravera le trépas ,
Croyez-en ce soupir... c'est le dernier hōmage...
Que je dois rendre à vos appas.



SCENE IV.

SE'MIRAMIS , SE'LEUCIDE.

SE'MIRAMIS.

H Elas ! autant qu'à lui son malheur m'est
funeste ,
La pitié m'attendrit , je plains son triste sort ,
Mon courroux m'abandonne , & mon amour me
reste ,

Dieux , rendez-lui la vie , ou donnez-moy la mort.

*La terre tremble , on entend le tonnerre ,
on voit des éclairs , les Démons
embrasent le Palais.*

SE'MIRAMIS.

Le jour pâlit... la terre tremble...
Quel spectacle frappe mes yeux !
Les Démons ravagent ces lieux ,

D iij

80 ZOROASTRE.

Et la discorde les rassemble.
Les airs sont agitez par les vents furieux,
Quels éclairs! quels coups de tonnerre!
L'enfer répand ici ses feux,
Les élémens nous déclarent la guerre.
Que vois-je... Zoroastre... ô Dieux!



SCENE DERNIERE.

ZOROASTRE, SE'MIRAMIS,
SE'LEUCIDE.

ZOROASTRE *dans un char tiré
par des monstres.*

C'Est moy qui cause ici ce terrible desastre,
Je cede à mon penchant, quand je suis mes
fureurs :

Reconnoissez à tant d'horreurs

Comme se venge Zoroastre.

SE'MIRAMIS.

Quels troubles, que de maux l'amour traîne
après soy!

Qu'on doit plaindre les cœurs qui vivent sous
sa loy!

Fin du dernier Acte.

ARION.

TRAGÉDIE.



P E R S O N N A G E S
du Prologue.

CLIO.

EUTERPE.

A P O L L O N.

Troupe d'Habitans du Parnasse.



PROLOGUE.

*Le Théâtre représente le Fleuve du Permesse, qui
coule au pied du Mont Parnasse.*

SCENE PREMIERE.

CLIO, EUTERPE.

*Les deux Muses descendent du haut
de la montagne par deux endroits
différens ; & après avoir fait quel-
ques pas sur les bords du fleuve,
Clio commence.*

CLIO.

Que ces lieux ont d'attraits !
C'est le séjour d'une éternelle paix :
Le Permesse répand ses ondes fugitives
Sur les brillantes fleurs de ces gazons naissans,
Et les oiseaux charmez de ces aimables rives,
Y forment les plus doux accens.

Que tout à l'envi nous réponde,
Inventons des concerts nouveaux,
Mêlons nos voix au murmure de l'onde,
Mêlons nos voix au doux chant des oiseaux.

EUTERPE.

De nos chansons bannissons la tendresse,
Goûtons la paix des cœurs libres d'amour.
Faisons redire au échos d'alentour,
Malheur à ceux que l'amour blesse.

D vj

PROLOGUE.

CLIO.

Il empoisonne ses faveurs ,
 Et ses douceurs souvent mortelles.
 Cachent sous les plus belles fleurs
 Les épines les plus cruelles.

EUTERPE.

Qu'il mette d'as ses fers mille esclaves nouveaux ,
 Nous ne voulons jamais porter ses chaînes ,
 Ses plaisirs coûtent trop de peines ,
 Et ses biens causent trop de maux.

CLIO, & EUTERPE.

Habitans de ces retraites ,
 Venez tous en ce jour
 Chanter les douceurs parfaites
 Des cœurs exécutés d'amour.



SCENE II.

CLIO, EUTERPE, Troupe
 d'Habitans du Parnasse.

CHOEUR.

Dans ces paisibles retraites
 Chantons tous en ce jour ,
 Chantons les douceurs parfaites
 Des cœurs exécutés d'amour.

UN HABITANT DU PARNASSE.

Quand l'Amour nous appelle, il faut lui résister,
 A ses appas flatteurs gardés-nous de nous rendre,
 Le plaisir permet de l'entendre ,
 Mais la raison défend de l'écouter.

UNE HABITANTE DU PARNASSE.

On n'est pas sage
 Quand on s'engage ;

PROLOGUE.

L'Amour seduit les cœurs d'ôt il veut s'emparer,
Malgré ses trahisons il sçait l'art de leur plaire,
Et c'est pour les égarer
Que son flambeau les éclaire.

CLIO, & EUTERPE.

O Dieux, exaucez nos souhaits;
Pour bien calmer toute la terre,
Et lui rendre une heureuse paix,
Bannissez l'Amour & la guerre.
O Dieux, exaucez nos souhaits.



SCENE III

APOLLON, & les Acteurs de la
Scene précédente.

APOLLON.

Quel soin dans ces lieux vous arrête ?
Joignez-vous à vos Sœurs, Muses, sans différer,
Pour le spectacle qui s'apprête
Venez tout préparer.

Arion va reprendre une nouvelle vie :
Il sçavoit tout soumettre aux charmes de sa
voix,

Redonnez à ses chants la grace, & l'harmonie
Que dans Corinthe ils eurent autrefois.

Fin du Prologue.



A C T E U R S

de la Tragédie.

PERIANDRE, Roy de Corinthe.

MELISSE, Fille de Periandre.

CORCIRE, Princesse de la Cour de Periandre.

ARION, Poète, & Musicien fameux, Fils inconnu de Neptune.

ALCAMENE, Roy de Lacédémone, Amant de Melisse.

LEONIDE, Confident d'Alcamene.

L'AMOUR.

SUITE DE L'AMOUR.

TROUPE DE NYMPHES, ET DE SATYRES.

CHOEUR DE CORINTHIENS.

TROUPE DE LACÉDÉMONIENS.

UNE OMBRE.

L'HYMEN.

TROUPE DE JEUX INNOCENS, DE GRACES, ET DE PLAISIRS, Forgerons à la suite de l'Hymen.

NEPTUNE.

UN TRITON.

TROUPE DE TRITONS, DE NE'RE'IDES, ET DE DIEUX MARINS.



ARION,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le Théâtre représente le Palais du Roy Périandre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROY, MELISSE,
CORCIRE.

LE ROY.

MA fille, vous devez accomplir ma
promesse ;
Alcamene impatient de se voir votre
époux,

Attend de votre main le prix de sa tendresse,
Sparte est sous sa puissance, il est digne de vous.

MELISSE.

La grandeur éclatante
Peut flater les desirs d'un cœur ambitieux,
La fortune la plus brillante
N'est pas toujours ce qu'on aime le mieux.

ARION,

LE ROY.

Qu'un nœud sacré tous les deux vous engage,
 Fixez son espoir incertain,
 Songez à lui donner, sans tarder davantage,
 Et vôtre cœur, & vôtre main.



SCENE II.

MELISSE, CORCIRE.

MELISSE.

ET mon cœur & ma main... c'est en vain
 qu'il l'espere,
 Pour le pouvoir donner mon cœur est-il à moy ?
 Reçois ma main, si ce don peut te plaire,
 Prince, mais pour mon cœur il ne peut être à toy.

CORCIRE.

Que dites-vous ?

MELISSE.

He las !

CORCIRE.

Expliquez ce mystere,
 Ne peut-il m'être confié ?
 Que vôtre bouche enfin me le revele,
 Cessez-vous d'honorer mon zele
 De vôtre confiance, & de vôtre amitié ?
 Vous ne dites rien.

MELISSE.

Je soupire,

N'est-ce pas assez dire ?
 Le langage des soupirs
 Ne se fait que trop entendre,
 Il exprime les desirs,
 Et quand on a le cœur tendre

TRAGÉDIE.

89

Il est aisé de comprendre
Le langage des soupirs.

Laissez-moy, dans ce jour vous pourrez tout ap-
prendre.

SCENE III.

MELISSE *seule.*

I Mportune raison, tyrannique devoir,
Cessez de combattre ma flâme:

Quels droits avez-vous sur une ame
Qui ressent de l'amour le souverain pouvoir ?
De vos sévères loix la rigueur est extrême,
Est-ce à vous d'ordonner d'aimer, ou de haïr ?

Ha parlez-moy pour ce que j'aime,
Ou ne prétendez pas que je puisse obéir.

En vain la gloire s'intéresse

Pour un amant que je ne puis aimer,

Un autre a surpris ma tendresse,

Et n'a que trop sçû me charmer.

Que dis-tu ? quel aveu, malheureuse Princesse!

Tout condamne ton choix ; hélas !

Brise tes fers, rougis de ta foiblesse,

Vain espoir. . . vains efforts. . . j'y trouve trop
d'appas. . .

Je soupire, & ma voix tremblante

Hésite à découvrir le secret de mon cœur.

Arion. . . je le vois, mon embarras s'augmente :

O Ciel ! cache mon trouble aux yeux de mon
vainqueur.



SCENE IV.

MELISSE, ARION.

MELISSE,

D'Où naissent vos soupirs? parlez sans vous
contraindre,

Qui peut causer vôtre langueur?

Depuis long-tems inquiet & rêveur

Vous ne cessez point de vous plaindre.

ARION.

Je ne cesse point de souffrir.

MELISSE.

Rien ne peut-il vous secourir?

Découvrez vôtre peine à mon ame inquiète,

Ne me déguisez rien, parlez, si je le puis,

Je veux vous soulager, une pitié secrète

Me fait partager vos ennuis.

ARION.

Quand vous sçavez ce qui les cause,

Vous me condamnerez à mourir sans secours.

MELISSE.

Quittez d'inutiles détours,

Arion trop long-tems à mes desirs s'oppose.

ARION.

Puis qu'il faut que mon cœur s'explique devant

Si ma sincérité vous blesse & vous offense,

N'en accusez que mon obéissance,

Et retenez vôtre courroux.

L'amour seul est l'auteur du tourment qui m'ac-
cable,

Je gémis sous le poids des maux les plus affreux;

Contraint de renfermer mes soupirs, & mes feux,

J'aime sans espérance un objet adorable.

TRAGÉDIE.

98

MELISSE.

Quelle est cette heureuse beauté
Qui vous soumet à son empire ?

ARION.

C'est...dois-je l'avouer...je tremble.. je soupire..

MELISSE.

Nommez-la moy.

ARION.

Mon cœur de crainte est agité...
Par le trouble qu'en moy cause ici sa présence,
Vous voyez de quels yeux je ressens la puissance,
Vous voyez... je m'égare... & demeure interdit..
Je n'ai plus rien à vous apprendre,
Mon desordre vous a tout dit.

MELISSE.

A ce discours je ne puis rien comprendre.

ARION.

[heur :

Vous ne le comprenez que trop pour mon mal-
Mais ne condamnez point ma téméraire ardeur...

MELISSE.

Qu'entens-je ?

ARION:

De mes feux vous sçavez le mystere,
Je ne puis plus dissimuler ;
Vainement le respect m'ordonne de me taire,
Quand l'amour plus puissant me contraint de
parler

MELISSE.

[êtes ?

Sçavez-vous qui je suis ? sçavez-vous qui vous

ARION.

Je me suis déjà fait cent fois
Les reproches que vous me faites :
Vous devez n'enchaîner que des Dieux , ou des
Rois.

[me,

Mais malgré les raisons qui condamnent ma flâ-
Quoy qu'incertain du sang dôt j'ai reçu le jour,
Une secreete voix , pour rassurer mon ame,
Semble sur ma naissance appuyer mon amour,

ARION,
MELISSE.

Cessez de vous flater d'une espérance vaine,
Tout combat vos desirs, tout s'oppose à vos feux.

ARION. [peine,

C'est de vous que dépend mon bonheur, & ma
Je cherche mon sort dans vos yeux.

MELISSE.

En vain je leur fais violence,
En vain je leur impose une sévère loy,
Avec mon foible cœur ils sont d'intelligence,
Et me trahissent malgré moy.

ARION.

Que je suis fortuné!

MELISSE.

Que vous êtes à plaindre!

ARION.

Vous approuvez mes feux, que puis-je avoir à
craindre?

MELISSE.

Alcamene est choisi pour être mon époux,
Et le Roy l'a nommé lui-même.

ARION.

Qu'entens-je: ô Ciel! ma douleur est extrême;
Et vous consentirez qu'on l'unisse avec vous?

ARION, & MELISSE.

Pourquoy, lorsque le Ciel nous a faits l'un pour
l'autre,

N'a-t-il pas égalé mon destin & le vôtre?

Pourquoy les Dieux jaloux

Nous privent-ils d'un bien si doux?

MELISSE.

Espérons.

ARION.

Je vous perds, qu'ai-je encore à prétendre?
Mon rival... je frémis... Hé que puis-je espérer?

MELISSE.

Rassurez-vous, je vais tout entreprendre
Pour rompre cet hymen, ou pour le différer.



SCÈNE V.

ARION *seul.*

O Toy, qui des plaisirs fus toujours le pré-
sage;

Termine de mon cœur la peine & les combats,
Amour, acheve ton ouvrage,

Je m'abandonne à toy, ne m'abandonne pas. |

Si jamais j'ai vanté ta gloire,

Si par mes tendres chants aux pieds de tes autels

J'ai tant de fois amené les mortels,

Fais-moy sur mon rival remporter la victoire;

Quel sera mon destin, que deviendrai-je, hélas!

Si tu n'obtiens pour moy la beauté qui m'engage?

Amour, acheve ton ouvrage,

Je m'abandonne à toy, ne m'abandonne pas.

Par quel espoir flatteur te laisses-tu séduire,

Amant crédule, amant infortuné?

Ton rival possède un Empire,

Dédaigne-t-on les vœux d'un amant couronné?

On entend une agréable symphonie.

Les plus charmans concerts ici se font entendre,

Un éclat tout nouveau fait briller ce beau jour,

Quelle Divinité dans ces lieux va descendre?

Ce ne peut être que l'Amour.





SCENE VI.

L'AMOUR, ARION, Suite
de l'Amour.

L'AMOUR.

TU n'as pas vainement imploré ma puiffance,
Attens tout des Dieux, & de moy,
Calme tes déplaisirs, & reprends l'efpérance,
L'Amour s'intereffe pour toy.
Par vos chants, par vos jeux diffipez ses alarmes,
Vous qui fuivez & mes pas, & mes loix;
Que tout ici s'anime à vôtre voix,
La fièvre encore a plus de charmes.
Il s'envole.



SCENE VII.

ARION, Troupe d'Amours,
& de Graces.

CHOEUR.

NE defesperez point du succès de vos feux,
Gardez-vous bien de les éteindre;
L'amant le plus à plaindre
Devient souvent le plus heureux.
UNE GRACE.
Que l'Amour nous blesse
De ses traits vainqueurs,

TRAGÉDIE.

95

Suivons la tendresse,
Goûtons ses douceurs :
Heureux qui soupire
Avec les Amours,
Qui suit leur empire
N'a que de beaux jours.

CHOEUR.

Que l'Amour nous blesse, &c.

ARION.

Cessez ; cessez , troupe charmante ,
De vos aimables jeux les flatteuses douceurs ,
La seule beauté qui m'enchanté
Peut de mes maux adoucir les rigueurs.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*Le Théâtre représente un Bocage agréable,
& solitaire.*

SCENE PREMIERE.

MELISSE *seule.*



Un je ressens d'inquiétude!
 Le trouble regne dans mon cœur,
 Je cherche les deserts, les bois, la soli-
 tude,
 Sans cesse je redis le nom de mon vainqueur ;
 Je n'ose qu'en ces lieux parler de ma tendresse,
 La gloire combat mes desirs,
 Arbres, échos, rochers, témoins de ma foiblesse,
 Ne trahissez point mes soupirs.
 Mais que vois-je, c'est Alcamene,
 Fuyons...



SCENE II.

MELISSE, ALCAMENE.

ALCAMENE.

ARrêtez, inhumaine,

Je

Je vous cherche en tous lieux, pourquoy vous
arracher

D'une pompeuse Cour empressée à vous plaire,
Qui peut vous attirer dans ce lieu solitaire ?

MELISSE.

C'est le repos que je viens y chercher.

ALCAMENE.

Vos yeux ne peuvent-ils me rendre

Celui qu'ils m'ont ôté ?

Contre ces fiers vainqueurs on ne sçauroit dé-
fendre

Son repos & sa liberté.

Soulagez d'un regard le tourment qui me presse,

Rendez mon sort plus tranquile & plus doux,

Pour mériter vôtre tendresse

Dois-je cesser d'en ressentir pour vous ?

MELISSE.

Vous deviez plutôt entreprendre

De defarmer mon cœur,

Il auroit eu moins de peine à se rendre.

ALCAMENE.

Quoy seroit-ce un rival qui cause mon mal-
heur...

Vous ne répondez rien... je comprends ce silence,

Il ne m'en dit que trop, vos injustes froideurs.

Depuis long-tems combattent ma constance,

Ce dernier coup m'apprend d'où partoient vos
rigueurs :

Mais je découvrirai cet amant téméraire,

Tremblez pour lui, tremblez pour vous,

Il se repentira d'avoir trop sçu vous plaire,

Qu'il craigne mon juste courroux.

MELISSE.

La menace & la colere

Ne sont pas le moyen de plaire,

La menace & la colere

Ne peuvent que m'alarmer ;

Songez plutôt à vous contraindre,

E

Ce n'est point en se faisant craindre ;
Que l'on se fait aimer.

ALCAMENE.

Malgré le beau feu qui m'enflâme,
Vous brûlez pour un autre, il en perdra le jour ;
La rage & le dépit confondent dans mon ame
Les transports de la haine avec ceux de l'amour.

MELISSE. [mes,

Vos soupçons furieux me causent trop d'alar-
Je ne puis plus vous écouter,
Calmez leur violence, & laissez-moy goûter
De ces paisibles lieux les douceurs & les char-
mes.

ALCAMENE.

L'obéis, tout accroit mon desespoir affreux,
Je vous quitte à regret : mais apprenez, cruelle,
Qu'en moy vous maltraitez l'amant le plus fi-
dele

Que l'amour ait jamais fait brûler de ses feux.



SCENE III.

MELISSE, CORCIRE.

CORCIRE.

Q Uoy toujours solitaire, inquiète, rêveuse ?
MELISSE

Toujours triste, alarmée, & toujours malheu-
reuse.

Ha que vôtre sort a d'appas,
Vous ne cōnoissez point l'amour ni son martyre,
Tout suit les loix de son empire,
Vous seule ne les suivez pas,
Ha que vôtre sort a d'appas !

CORCIRE.

L'Amour qui n'a jamais trouvé rien d'invincible
M'enchaîne comme vous dans un tendre lien :

Quand il veut rendre un cœur sensible,
Il n'y réussit que trop bien.

MELISSE.

Heureuse & douce indifférence,
Vous goûtez la paix, l'innocence,
Heureuse & douce indifférence,

Que vous avez d'attraits !

Les langueurs, les plaintes,
Les soucis, les craintes

N'abandonnent jamais

Ceux que l'Amour a blessez de ses traits.

Heureuse & douce indifférence,
Vous goûtez la paix, l'innocence,
Heureuse & douce indifférence,

Que vous avez d'attraits !

CORCIRE.

Pour moy l'amour est sans alarmes,
L'amant que j'aime a mille charmes,
Tout semble me flater du succès de mes vœux ;
Ses regards interdits découvrent son martyre,
Sa langueur dit assez qu'il partage mes feux :
Non je n'en puis douter, pour moy son cœur sou-
pire,

Tout cede à cet amant qui me tient sous sa loy,
Des plus fieres beautez il s'est rendu le maître,

Quand je vous l'aurai fait connoître,
Vous en conviendrez avec moy.

Sa voix mélodieuse & tendre

Efface les concerts les plus harmonieux,
Pan, Diane, Apollon, & tous les autres Dieux
Souvent dans ces forêts s'arrêtent pour l'enten-
dre ;

Les oiseaux attentifs interrompent leurs chants,

L'onde suspend son doux murmure,

Les échos, les zéphirs, & toute la nature

ARION,

Admirent ses divins accens :
De quelque Dieu sans doute il reçut la naissance,
MELISSE.

Quoy seroit-ce Arion ?

CORCIRE.

C'est lui-même.

MELISSE *à part.*

Ha grands Dieux !

CORCIRE.

Je souffre trop en son absence,
Il faut pour le revoir que je quitte ces lieux,
Je croyois qu'ici sa présence
Satisferoit & mon cœur, & mes yeux.



SCENE IV.

MELISSE.

Arion me trahit ! ô Ciel, le puis-je croire !
Mes feux pour un perfide ont trop tôt
éclaté,

L'ingrat de ses sermens a perdu la mémoire,
Il vient, reprochons-lui son infidélité.

Pour découvrir si son ame
Par de volages amours

Offre à d'autres que moy l'hommage de sa hâme,
Cachons-nous, de l'adresse empruntons le se-
cours.





SCÈNE V.

ARION *seul.*

Tranquiles habitans de ces heureux bocages,
 Petits oiseaux, que vôtre sort est doux!
 Vous aimez sans chagrins sous vos épais feuillages,
 Que ne puis-je aimer comme vous!
 L'amour unit vos cœurs des plus aimables chaînes,
 Tout flate vos tendres desirs,
 Vous goûtez les plus doux plaisirs,
 Et je sens les plus rudes peines.



SCÈNE VI.

ARION, Troupe de Nymphes & de Sylvains, qui entrent en dansant.

CHOEUR.

LE pouvoir enchanteur de tes aimables sons
 Nous tire malgré nous de nos antres profonds,
 Tout est sensible à leurs charmes,
 Nous venons mêler nos jeux
 A tes chants amoureux.

ARION *à part.* [mes,

Dans le trouble où je suis tout accroit mes alar-

Rien ne peut calmer ma douleur.

On danse.

ARION.

Nymphes, dans cette solitude
Laissez-moy m'occuper de mon inquietude.

Elles sortent.



SCENE VII.

MELISSE, ARION.

MELISSE.

A Chevons de sçavoir le secret de son cœur.
N'est-ce point pour chercher Corcire
Que vous portez ces vos pas ?

ARION.

Je n'y trouverois point tout ce que je desire,
Si je ne vous y trouvois pas !
Vôtre absence me livre aux plus vives alarmes,
Sans vous tous les plaisirs sont pour moy sans
appas,

Et depuis que j'ai vû vos charmes,
Je n'ai point de repos où je ne les vois pas.

MELISSE.

Malgré tous les sermens d'une ardeur éternelle,
Parjure, vous brûlez d'une coupable ardeur,
Corcire a touché vôtre cœur,
Corcire vous rend infidèle.

ARION.

Que dites-vous ? sensible à d'autres feux

Je briserois de si beaux nœuds !

Moy je pourrois aimer Corcire !

MELISSE.

Tous ces détours sont superflus,

J'ai tout appris, ne feignez plus,
Elle-mêmes'en vante, & vient de m'en instruire.

A R I O N.

On se flate aisément par un tendre retour
D'être aimé de l'objet qu'on aime,
Une beauté qui se rend à l'amour
Croit que pour elle on s'enflâme de même;
Si Corcire prétend me tenir sous sa loy,
Son erreur est extrême.

Pouvez-vous douter de ma foy ?
Connoissez-vous, connoissez-moy.

M E L I S S E.

Vous n'abuserez plus, ingrat, de ma tendresse,
Vôtre rival m'engage à seconder ses vœux,
Je vais en l'épousant nous punir tous les deux,
Vous de vôtre inconstance, & moy de ma foiblesse.

A R I O N.

Cessez de m'outrager par ces soupçons jaloux,
Ainsi que mon amour, ma constance est extrême,
Peut-on changer quand on vous aime,
Et que l'on est aimé de vous ?

M E L I S S E.

Je ne veux plus vous voir, évitez ma présence.

A R I O N.

Vous ne m'aimez donc plus ?

M E L I S S E.

Je devrois vous haïr,
Mais je le veux en vain, malgré vôtre inconstance,
Mon cœur, mon lâche cœur ne sçauroit m'obéir.

A R I O N.

Vous me rendez justice, adorable Princesse,
Non je n'aime que vous, je jure par les Dieux,
Et pour dire encor plus, je jure par vos yeux,
Que rien ne peut jamais affoiblir ma tendresse.

A R I O N, & M E L I S S E.

Ne vivez que pour moy, je ne vis que pour vous.

M E L I S S E.

Ne me trompez-vous point ?

A R I O N ,
A R I O N .

Si mon cœur est coupable ,
 Que le Ciel en courroux m'accable ,
 Puissai-je ressentir ses plus terribles coups.
 Etranger , sans appui , c'est moy qui dois tout
 craindre , [jour ,
 Rival d'un Roy puissant... tout m'alarme en ce
 Tout espoir m'est ôté... Dieux ! que je suis à
 plaindre ,

J'ai pour moy seulement la constance & l'amour.

A R I O N , & M E L I S S E .

• Brûlons d'une flâme éternelle ,
 Que rien ne trouble nos amours ,
 Promettez-moy d'être toujours fidelle ,
 Je vous promets de vous aimer toujours.

A R I O N .

Je vais prier les Dieux qu'ils me soient favora-
 bles ,

Puissent-ils m'écouter ;
 Ils ne sont pas toujours inexorables ,
 Sur mon destin il faut les consulter.

Fin du second Acte.



ACTE III.

*Le Théâtre représente l'endroit où se sont faits
les Jeux Isthmiens.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCAMENE, LE'ONIDE.

LE'ONIDE.



E Roy répond aux transports de
votre ame,

Un doux hymen doit combler vos
desirs,

Et prêt de posséder l'objet qui
vous enflâme,

Vous paroissez rêveur, vous poussez des soupîrs

ALCAMENE.

Ne condamne point ma tristesse,

Un trop juste dépit fait naître ma douleur,

Je ne puis fléchir ma Princesse,

Un rival inconnu s'oppose à mon bonheur :

Ce n'est pas tout encor ; un serment qui me lie

M'a fait promettre une éternelle foy

A celle que l'hymen unissoit avec moy,

Et que le trépas m'a ravie.

LE'ONIDE.

Dégagez-vous par un serment nouveau.

Lorsque des jours d'une épouse fidelle

On voit s'éteindre le flambeau,

E v

Et l'épouse, & l'amour que l'on avoit pour elle
Doivent être enfermez dans un même tombeau.

ALCAMENE.

Déjà saisi d'une trop juste crainte
Je m'imagine voir ses manes en courroux,
Porter la plus sensible atteinte
Au cœur d'un infidèle & malheureux époux :
Déjà de son tombeau la cendre se ranime,
Et vient me reprocher ma foiblesse & mon crime,
Tout me semble à la fois s'unir
Pour la venger, & me punir.

LEONIDE.

Il faut que votre ame surmonte
Les remords délicats d'un amour scrupuleux,
Les morts ne nous tiennent point compte
De ce que nous faisons pour eux.

ALCAMENE.

J'ai tenu long-tems ma promesse :
Mais depuis que pour voir les Jeux
Que célèbre toute la Grèce
Le sort m'a conduit en ces lieux,
Brûlé d'un feu qui me dévore
Je ne puis plus garder les sermens que j'ai faits,
Melisse m'a charmé par ses divins attrait,
Et mon cœur malgré moy l'adore.

LEONIDE.

N'aimez que les beaux yeux dont vous sentez
les coups,
Tout autre soin seroit inutile & pénible,
Que vous serviroit-il d'être toujours sensible
Pour qui ne sent plus rien pour vous ?

ALCAMENE.

C'est vainement que je soupire
Quand je suis de l'amour la rigoureuse loy,
La beauté qui me tient sous son cruel empire
N'est pas plus sensible pour moy.

LEONIDE.

Brisez votre chaîne,

Formez d'autres nœuds ,
 C'est ainsi que l'on doit punir d'une inhumaine
 Les mépris rigoureux ;
 Brisez votre chaîne ,
 Formez d'autres nœuds.

ALCAMENE.

Qu'on est foible quand on aime ,
 L'amour est un puissant vainqueur ,
 Il entre aisément dans un cœur ,
 Mais il n'en sort pas de même.

Je ne puis trouver le rival
 Qui met à mes desirs un obstacle fatal ,
 Tout avec lui d'intelligence
 Le dérobe aux transports dont je suis animé ,
 Quand on ne peut jouir du plaisir d'être aimé ,
 Qu'il est doux de goûter celui de la vengeance !
 Brûlerai-je toujours d'une inutile ardeur ?
 En vain j'ai dans nos Jeux remporté la victoire ,
 Dois-je espérer encor ? Lieux témoins de ma
 gloire ,
 Ne serez-vous jamais témoins de mon bonheur ?

LE'ONIDE.

Seigneur , le Roy s'avance ,
 Contraignez-vous en sa présence.



SCÈNE II.

LE ROY, MELISSE, ALCAMENE,
 LE'ONIDE, Suite du Roy, Troupe
 de Corinthiens & de Lacédémoniens.

LE ROY.

Prince , l'Hymen sensible à vos sôûpirs
 Doit vous unir demain à la Princesse ,

ARION,

Il couronne v^otre tendresse,
Et comble mes souhaits, en comblant vos desirs.

A sa Suite.

Chantez une chaîne si belle,
Chantez, joignez tous vos voix,
Signalez à l'envi l'ardeur de v^otre zèle,
Célébrez un si beau choix.

CHOEUR.

Chantons une chaîne si belle,
Chantons, joignons tous nos voix,
Signalons à l'envi l'ardeur de n^otre zèle,
Célébrons un si beau choix.

Ils témoignent leur joye par plusieurs danses.

A L C A M E N E.

Sois favorable à ma tendresse,
De l'objet que j'adore adoucis la rigueur ;
C'est à toy qui connois ma peine & ma langueur,
Pour l'y rendre sensible, Amour, que je m'a-
dresse,

Toy seul peux combler mon bonheur,
Sois favorable à ma tendresse.

UNE CORINTHIENNE.

Unissez vos cœurs,
Vivez sans alarmes,
L'hymen a des charmes,
Goûtez ses douceurs ;
Que les biens qu'il donne
Ont d'attraits charmans !
C'est lui qui couronne
Les tendres amans.

CHOEUR.

Unissez vos cœurs, &c.

LE ROY.

Pour cette grande fête
Allons tout préparer,
Que chacun s'apprête
A la célébrer.

SCÈNE III

MELISSE, ARION.

ARION.

JE frémis, que viens-je d'apprendre ?
 Mon malheur n'est plus incertain,
 Les Dieux ne m'ont que trop déclaré mon destin.
 Voici ce qu'ils m'ont fait entendre,
 En m'accablant des plus terribles coups :
 Pour satisfaire au desir qui te presse,
 Apprens le sort de ta Princesse,
 Un des fils de Neptune en doit être l'époux.
 Que vais-je devenir ? je perds toute espérance,
 La lumière des cieux pour moy n'a plus d'appas,
 Avec moins de douleur, avec plus de constance
 J'aurois reçu l'arrêt de mon trépas.

MELISSE.

Qu'entens-je, ô Ciel !

ARION.

Importun à moy-même,
 Confus, infortuné, je vais quitter ces lieux,
 Tout redouble ma peine extrême.

MELISSE.

Vôtre absence rendra mon sort plus rigoureux.

ARION.

Jouïssiez d'une grande & flatteuse conquête,
 Les pleurs d'un amant malheureux
 Ne doivent point troubler une si belle fête.

MELISSE.

Demeurez.

ARION.

Puis-je voir, ô spectacle fatal !

Triompher un heureux rival ?
 Je vais revoir Lesbos , & chercher un azile
 Où je puisse jouir d'un destin plus tranquile,
 S'il en est pour un cœur desespéré , jaloux ,
 Et qui sent de l'amour les plus funestes coups.

ARION , & MELISSE.

Hélas ! que nous sommes à plaindre ,
 Pourquoi dans nos cœurs malheureux
 L'Amour allume-t-il ses feux ,
 Ou pourquoi faut-il les éteindre ?

MELISSE.

Quelle peine mortelle !

ARION.

Ha quel supplice affreux !
 Vous vivrez pour un autre, adorable Princesse ,
 Que ses feux vont être contens !

MELISSE.

Ils ne le feront pas long-tems.

ARION.

Songez à votre amour , songez à ma tendresse.

MELISSE.

O destin trop cruel !

ARION.

O trop funeste sort !

ARION , & MELISSE.

Le même jour verra ^{votre} mon hymen , & ma mort.

Arion fait quelques pas pour sortir.

MELISSE.

Vous me quittez !

ARION.

Il faut que je vous abandonne.

MELISSE.

Demeurez en ces lieux.

ARION.

Je dois m'en arracher.

MELISSE.

L'Amour vous le défend.

TRAGÉDIE. III.
ARION.

Le même Amour l'ordonne,
Le Ciel veut mon trépas, & je vais le chercher ;
Puisse la mer me mettre au rang de ses victimes,
Eussent les vents fougueux, & les flots en fureur
De ses gouffres profonds entr'ouvrant les abîmes.

Ensevelir mes feux, ma rage, & mon malheur.

MELISSE.

Ha je frémis des maux que vous me faites
craindre.

ARION.

Plus vous plaignez mon sort, & plus je suis à
plaindre,

Votre pitié ne fait qu'augmenter ma douleur :
Adieu, suivons du Ciel l'arrêt impitoyable.

Il s'en va, Melisse veut l'arrêter.

Pourquoy m'arrêtez-vous ?

Sans la regarder.

MELISSE.

Pourquoy fuir mes regards ?

ARION.

Cédons au sort qui nous accable,
Quel supplice pour moy ! vous m'aimez, & je
pars.



SCÈNE IV.

MELISSE seule.

FUIS, déplorable amant, fends les humides
plaines,
Et que les seuls zéphirs
Te présentent les douces haleines
De leurs tendres soupirs :

Mais que dis-je ? ha plutôt que les vents & l'orage

Te rejettent sur ce rivage.

Non, non, à son départ je ne puis consentir ;

Allons l'empêcher de partir :

Peut-être que le Ciel finira nos alarmes ;

Dieux tout-puissans, Dieux immortels,

Si vous vouliez tarir la source de nos larmes ;

Que vous verriez d'encens fumer sur vos autels.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente un lieu desert & affreux.

SCENE PREMIERE.

ALCAMENE *seul.*



ANS égard aux sermens d'une âme
éternelle,

Puis-je brûlant d'un feu nouveau,
Amant trop malheureux, époux trop
infidèle,

D'un hymen criminel allumer le flambeau!

Cessez, cessez, lâche tendresse,

D'exciter dans mon cœur vos coupables trans-
ports,

Sacrifions à mes remords

Mon impérieuse foiblesse :

Mais puis-je renoncer à l'objet de mes vœux,

Quand mon cœur tout entier s'offre au trait qui
le blesse ?

Non, je vous aime trop, adorable Princesse,

Sans vous je ne puis être heureux.

On entend une symphonie triste & lugubre.

De quel bruit souterrain retentissent ces lieux...

Le sein de la terre s'entr'ouvre...

Que vois-je ! quels objets sont offerts à mes
yeux...

Quel spectacle affreux se découvre !



SCÈNE II.

ALCAMENE, L'OMBRE
de la femme.

L'OMBRE.

TU me manques de foy, tu veux briser tes
fers,
Je vois pour te punir s'armer les Euméniides,
Le supplice des cœurs perfides
Est le plus rigoureux que l'on souffre aux enfers.
Sparte demande ta présence,
De puissans ennemis menacent tes États,
Quitte ces lieux, étouffe un amour qui m'offense,
Ou crains tous les malheurs destinés aux In-
grats.



SCÈNE III.

ALCAMENE.

QU'ai-je entendu? que dois-je faire?
Saïsi de douleur, & d'effroy,
Infortuné! tout m'est contraire,
La terre & les enfers conspirent contre moy:
La mort, dont le secours est le seul que j'im-
ploie,
Plus favorable à mes desirs
Que l'inhumaine que j'adore,
Va bientôt terminer ma plainte, & mes soupirs.



SCÈNE IV.

L'HYMEN , ALCAMENE.

L'HYMEN.

C'Est à moy de punir les époux infideles ,
Je réserve pour eux les plus rudes tourmens ,

Rougis de tes ardeurs nouvelles ,

Et souviens-toy de tes sermens :

Chasse l'amour qui regne en tyran dans ton ame ,

Tu dois à ton épouse une éternelle foy ,

Eteins une inutile flâme ,

Et l'Amour , & l'Hymen sont armez contre toy.

ALCAMENE.

Je ne puis plus survivre au malheur qui m'accable ,

[vers ,

Je souffre à chaque instant mille tourmens di-

Et vais dans peu de tems sous le poids de mes fers

Finir mon destin déplorable.



SCÈNE V.

L'HYMEN , & sa Suite.

L'HYMEN.

Disparaissez , deserts affreux ,
Vôtre horreur ne convient qu'aux amans malheureux ,

Disparaissez , deserts affreux ;

Le Théâtre s'embelit, & représente un lieu orné de cascades, de fleurs, de statues, &c.

A R I O N ,

Que tout ici ressentę ma présence,
Jeux innocens , accourez à ma voix.

T R O U P E D E J E U X .

C H O E U R .

Chantons l'Hymen , célébrons sa puissance ,
Chantons la douceur de ses loix .

L' H Y M E N .

Vous qui forgez mes fers , venez , troupe char-
mante ,

Préparer les nœuds les plus doux ;

Graces , Plaisirs , remplissez mon attente ,

Il faut de deux amans faire d'heureux époux .

Les Graces & les Plaisirs viennent en Forgerons

L' H Y M E N .

Pour unir deux grands cœurs le destin nous ap-
pelle ,

A servir ses desirs montrons-lui nôtre zele ;

Préparons les nœuds les plus doux ,

De deux tendres amās faisons d'heureux époux .

C H O E U R .

Préparons les nœuds les plus doux ,

De deux tendres amās faisons d'heureux époux .

L' H Y M E N .

Formez pour eux les chaînes les plus belles ,

Qu'elles soient éternelles .

C H O E U R .

Formons pour eux les chaînes les plus belles ,

Qu'elles soient éternelles ,

Préparons les nœuds les plus doux .

De deux tendres amās faisons d'heureux époux .

*Ils forgent en dansant les chaînes
que l'Hymen leur commande .*

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

Le Théâtre représente la mer agitée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELISSE *seule.*



RIEN est parti, mon desespoir,
 mes larmes,
 Rien n'a pû le retenir :
 Cher amant, pour calmer ma peine
 & mes alarmes,
 Hâte-toy de revenir.

*L'agitation de la mer, & le
 bruit des flots redoublent.*

Mais la mer en courroux frémit, menace, gronde,
 Tout retentit de son mugissement,
 N'a-t-elle point englouti dans son onde
 Mon espoir, mes vœux, mon amant ?
 Sur quelque affreux rocher peut-être qu'il ex-
 pire,
 Et que pour moy son cœur, hélas !
 Pour la dernière fois soupire ;
 Rendez-le moy, grands Dieux, ne le refusez pas,
 Ou par ma mort prévenez son trépas.
 Je les implore en vain, l'onde toujours s'irrite,
 On vient ; dissimulons le trouble de mes sens ;
 Impétueuse mer, celui qui vous agite
 N'égal point celui que je ressens.

SCENE II.

LE ROY, MELISSE, Suite du
Roy, ALCAMENE.

LE ROY.

Quels siffemens épouvantables !
Quels mugiffemens effroyables !
O Dieux , que voulez-vous ?
Neptune , paroissez , venez , secourez-nous.

CHOEUR DE SA SUITE.

O Dieux , que voulez-vous ?
Neptune , paroissez , venez , secourez-nous.

LE ROY.

Quel fracas ! quelle horreur ! les vents brisent
leurs chaînes ,
Tout périt , rien n'échape à la fureur des eaux ,
On ne voit plus flotter sur les humides plaines
Que les débris de mes vaisseaux.

ALCAMENE.

Et le trident & le tonnerre
Vont-ils se déclarer la guerre ?
Neptune en excitant ces ravages divers
Veut-il inonder l'univers ?

LE ROY.

Quel siffemens épouvantables !
Quels mugiffemens effroyables !
O Dieux , que voulez-vous ?
Neptune , paroissez , venez , secourez-nous.

CHOEUR.

O Dieux , que voulez-vous ?
Neptune , paroissez , venez , secourez-nous.



SCÈNE III.

LE ROY, MELISSE, Suite du Roy,
UN TRITON.

LE TRITON.

CE bruit & cet éclat annoncent la présence
Du Dieu dont v^otre voix implore l'assis-
tance,
Il va paroître dans ces lieux,
C'est lui qui se montre à nos yeux.



SCÈNE IV.

NEPTUNE, MELISSE, LE ROY,
Suite du Roy.

NEPTUNE.

SI pour faire éclater une juste vengeance
Sur ces bords malheureux j'arme tout mon
pouvoir,
C'est pour punir la criminelle offense
Qu'un de mes fils y vient de recevoir :
Sous les flots écumans j'ai fait perdre la vie
Aux assassins dont la furie
Pour ravir ses trésors vouloit finir ses jours,
De leur sanglante barbarie
Il est sauvé par mon secours.
Au Roy.
Songe à réparer cet outrage,

ARION,

Si tu veux voir finir ce funeste ravage,
 Il faut que l'hymen aujourd'hui
 Unisse ta fille avec lui.

• L E R O Y.

Au succès de nos vœux, & de votre tendresse
 Vous le voyez, Seigneur, un Dieu vient s'op-
 poser,

Il me demande la Princesse,
 Le bien de mes Etats, mon devoir, tout me presse,
 En la cédant aux Dieux, de vous la refuser.

A L C A M E N E.

Vous voulez voir la fin de mes jours déplora-
 bles, [hairs,
 Puisque vous traversez mes plus tendres sou-
 Dieux cruels, Dieux inexorables,
 Amour, Neptune, Hymen, vous serez satisfaits.
Il sort.

N E P T U N E.

Portez loin d'ici les orages, •
 Vents furieux, appeaisez-vous,
 Laissez les seuls zephirs regner sur ces rivages,
 Et vous, flots irritez, calmez votre courroux.

M E L I S S E.

Ciel, que viens-je d'entendre ?

N E P T U N E.

Il est tems que paroisse
 Celui que pour mon fils je veux qu'on recon-
 noisse.

M E L I S S E.

Vos oracles vont s'accomplir,
 Dieux, êtes-vous impitoyables ?

N E P T U N E.

Que pour le recevoir sur ces bords favorables
 Tout s'efforce de s'embelir.





SCÈNE V.

NEPTUNE, LE ROY, MELISSE,
ARION, Suite du Roy.

La mer se calme, Arion revêtu de ses plus beaux ornemens, une lyre à la main, une couronne sur sa tête, paroît monté sur un dauphin, qui le porte au travers des flots, & qui l'amène à bord.

MELISSE.

O Ciel ! c'est Arion...

NEPTUNE.

Reprenez l'espérance,

C'est lui-même, vos vœux ne seront plus trahis,

C'est trop long-tems lui cacher sa naissance,

Je le reconnois pour mon fils.

Paroissez en ces lieux, aimables Néréides,

Venez, Tritons, rassemblez-vous,

Sortez de vos antres humides,

Célébrez ce grand jour par vos chants les plus

doux.

Il rentre dans les flots.



SCÈNE DERNIÈRE.

LE ROY, MELISSE, ARION, Chœur
de Corinthiens, Troupe de Tritons, de
Néréides, & de Dieux Marins.

LE ROY.

[mages,

C Hantez tous ce Héros, rendez-lui vos hom-

Il est du sang des Dieux,

Faites retentir ces rivages

De son nom glorieux.

ARION.

CHOEUR.

[mages ;

Chantons-tous ce Héros, rendons-lui nos hom-

Il est du sang des Dieux,

Faisons retentir ces rivages

De son nom glorieux.

On fait plusieurs danses.

ARION.

Je vous revois , belle Princesse ,
Lorsque mon desespoir m'alloit ravir le jour.

MELISSE.

Le Ciel vous rend à ma tendresse ,
Quand j'allois expirer de douleur & d'amour ;

ARION , & MELISSE.

Nous ne verferons plus de larmes.

ARION.

Ha quel plaisir !

MELISSE.

Ha quel bonheur !

ARION.

Que chaque instant redouble notre ardeur.

MELISSE.

Jouïssons à jamais d'un destin plein de charmes.

CHOEUR.

Tendres amans , heureux époux ,

Que vôtre sort est doux !

ARION , & MELISSE.

A nos vœux il n'est plus d'obstacle ,

Le Ciel finit tous nos tourmens ,

L'Amour qui produit ce miracle

N'abandonne jamais les fideles amans.

Les danses continuent.

LE ROY.

Perdez de vos chagrins l'importune memoire ,

Tout favorise vos desirs ,

L'Hymen prend soin de vôtre gloire ,

L'Amour prend soin de vos plaisirs.

CHOEUR.

Perdez de vos chagrins , &c.

Fin du dernier Acte.

MÉLUSINE.

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

ME'LUSINE , fameuse Enchanteresse.

PRESSINE , Confidente de Mélusine.

ME'LINDE , Amante de Lusignan.

LUSIGNAN.

FLORIMON , Confident de Lusignan.

MORGANE , Fée.

SUITE DE MORGANE.

LA VENGEANCE.

SUITE DE LA VENGEANCE.

TROUPE DE JEUX , DE PLAISIRS ,
DE GRACES , ET D'AMOURS.

TROUPE DE DEMONS.

TROUPE D'OGRES , ET DE MONSTRES.

TROUPE DE NYMPHES , ET DE DIEUX
CHAMPESTRES.

La Scene est en Poitou.



MELUSINE

TRAGEDIE.

A C T E I.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MELUSINE.



U**ne** fais-tu de tes traits, faut-il que
ta puissance,
Impitoyable Amour, me range sous
ta loy ? [lence,
Je combats vainement ta douce vio-
Tous les cœurs sont-ils faits pour toy ?

A mon art jusqu'ici rien ne fut impossible,
J'obéis à l'Amour qui me rend trop sensible,]
Lorsque tout obéit à mes commandemens ;
Pour rappeler l'indifférence ,
Je me fers du secours de mes enchantemens ,
De quoy me sert ma résistance ?

Que fais-tu de tes traits, faut-il que ta puissance,
Impitoyable Amour, me range sous ta loy ?

Je combats vainement ta douce violence ;
Tous les cœurs sont-ils faits pour toy ?



SCENE II.

M'ELUSINE, PRESSINE.

PRESSINE.

Pourquoy chercher la solitude ?
M'ELUSINE.

Je viens aux échos d'alentour
Confier mon inquiétude.

PRESSINE.

Qui peut la causer ?

MELISSE.

C'est l'Amour.

PRESSINE.

J'ai crû que vous braviez les atteintes cruelles,
Et qu'exempte des maux que coûtent les plaisirs,
Vous laissiez aux foibles mortelles
Et les langueurs, & les soupîrs.

M'ELUSINE.

L'Amour a triomphé du cœur de Mélusine,
Mais ce n'est point sans avoir combattu :
Refuser un amant que ce Dieu nous destine,
C'est pousser trop loin la vertu.

PRESSINE.

L'Amour malgré nos soins remporte la victoire,
C'est un invincible vainqueur,
Il manquoit encore à sa gloire
La conquête de vôtre cœur.

M'ELUSINE.

Ce Héros si fameux que la France a vû naître,
Qui rendit l'Orient témoin de ses exploits...

Et dont le nom s'est fait connoître...

Lusignan...

PRESSINE.

Est-ce lui qui vous tient sous ses loix ?

MELUSINE.

C'est lui qui me tient asservie.

PRESSINE.

Il est digne de vous ;

Vous pouvez au sang qui vous lie
Joindre des nœuds encor plus doux.

MELUSINE.

Son indifférence m'alarme,
La gloire qui le charme,
L'occupe seulement.

PRESSINE.

La gloire & la tendresse également charmantes ,
Confondent quelquefois le Héros , & l'amant ,
Ce sont deux rivales puissantes
Qu'on peut accorder aisément.

Bannissez d'injustes alarmes , [mens ?
Pourquoy vous formez-vous de noirs pressenti-
Espérez tout de vos enchantemens ,
Et plus encore de vos charmes.

MELUSINE.

C'est en vain qu'à mon cœur tu veux rendre la
paix ,

Il est trop agité par l'ardeur qui l'enflâme ,
Quand l'Amour entre dans une ame ,
Le repos en sort pour jamais.

Sombres forêts , lieux solitaires ,
Où j'exerçai souvent mes terribles mystères ,
Hélas ! auriez-vous pû prévoir
Que l'Amour m'inspirant la plus vive tendresse,
Après avoir été témoins de mon pouvoir ,
Vous le seriez de ma foiblesse ?
Mais je vois mon vainqueur , éloignons-nous
d'ici.

Dérobons à ses yeux le trouble qui me presse ;
Il n'est pas tems encor qu'il en soit éclairci.



SCENE III.

LUSIGNAN.

HA que tes promesses sont vaines !
Tu me flatois d'un doux espoir
Lorsque tu vins m'offrir tes chaînes,
Amour, quel est donc ton pouvoir ?
Ha que tes promesses sont vaines !
Tout combloit à la fois ma gloire & mes plaisirs,
Des riches climats de l'Aurore
J'amenois en ces lieux la beauté que j'adore,
L'Hymen devoit bientôt répondre à nos désirs :
O jour, funeste jour, où l'onde
A la terre envia ce dépôt précieux,
Où l'orage insultant à ma douleur profonde,
M'enleva l'objet de mes vœux.
Le vaisseau fut brisé ; mer barbare, infidelle,
Que ne me faisois-tu périr par tes fureurs ?
La mort eût fini mes malheurs,
Et ta pitié fut plus cruelle.
Puisque vous avez commencé,
Achevez, Ciel impitoyable ;
Et reprenez le bien que vous m'avez laissé,
Ou rendez-moy celui dont la perte m'accable.
Chère Princesse, hélas ! qu'êtes-vous devenuë ?
Mes vœux sont impuissans, mes cris sont super-
flus,
Mélinde... pour jamais vous ai-je donc perduë...
Mélinde... c'en est fait, je ne vous verrai plus.



SCÈNE IV.

MÉLUSINE, LUSIGNAN.

MÉLUSINE.

Quelle tristesse vous possède ?
 Quels regrets faites-vous entendre dans ces lieux ?

Des larmes coulent de vos yeux ,

N'y peut-on trouver de remède ?

Vous n'ignorez pas mon pouvoir ,

Que ne puis-je calmer le trouble qui vous presse ?

La pitié m'en fait un devoir ,

Et mon cœur pour vous s'intéresse.

LUSIGNAN.

Les maux que le destin me contraint de souffrir

Sont plus grands que votre puissance ,

Tout en accroît la violence ,

Et c'est les redoubler , que vouloir les guérir.

Mon desespoir doit être extrême ,

Vous-même vous en conviendrez ,

Mélusine, quand vous sçavez

Que j'ai perdu tout ce que j'aime.

MÉLUSINE.

Pourquoy tant regretter un objet plein d'appas ?

Vos pleurs & vos regrets ne vous le rendront pas.

Modérez la douleur qui regne dans votre ame ,

Engagez-vous dans d'autres nœuds ,

En allumant de nouveaux feux

Vous éteindrez votre première flâme :

Lors qu'il vous ôta la beauté

Dont votre sort devoit dépendre ,

L'Amour vous auroit-il ôté
 Un cœur que dans un autre il n'auroit pu vous
 LUSIGNAN. [rendre ?]

Non, non, rien ne peut égaler
 Ni sa tendresse, ni ses charmes,
 Et quand quelqu'autre objet pourroit lui res-
 sembler, [armes &]
 Pourrois-je au Dieu d'amour rendre encore les

Je m'en tiens à mon premier choix,
 On ne doit aimer qu'une fois,
 Je perdrai plutôt la lumière
 Que de disposer de mon cœur,
 Qui peut brûler d'une seconde ardeur,
 N'a pas bien senti la première.

MELUSINE.

Accourez, Dieux de ces forêts,
 Venez, Nymphes de ces fontaines,
 Par vos plus tendres chants modérez ses regrets,
 Et calmez l'excès de ses peines.

CHŒUR.

Modérez vos tendres regrets,
 Et calmez l'excès de vos peines,
 L'Amour par de nouvelles chaînes
 Veut réparer les maux qu'il vous a faits.

On fait plusieurs danses.

UNE NYMPHE.

Il faut aimer quand on sçait plaire,
 A l'Amour nos soupirs sont dûs,
 Autant de momens qu'on diffère,
 C'est autant de plaisirs perdus.

LUSIGNAN.

Laissez-moy m'occuper de ma douleur extrême,
 Laissez un libre cours à mes tristes soupirs,
 Quand on a perdu ce qu'on aime,
 On est insensible aux plaisirs.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELUSINE, PRESSINE.

MELUSINE.

EN vain au cruel qui m'enflâme
 J'ai laissé voir l'ardeur qui dé-
 vore mon ame ;
 Est-il un supplice plus grand,
 Est-il un malheur plus horrible ?
 Je le croyois indifférent,
 Hélas ! il n'est que trop sensible.

PRESSINE.

Vous le verrez bientôt sous votre loy
 Comblé les vœux de votre amour extrême.

MELUSINE.

Non ce n'est point assez qu'il m'aime,
 Pressine, je voudrois qu'il n'eût aimé que moy.

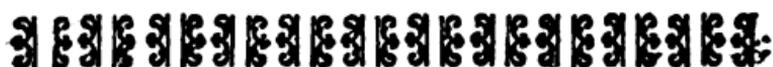
Quelle inconnue à mes yeux se présente !

Elle brille de mille appas. . .

Elle paroît interdite, & tremblante. . .

Apprenons quel dessein conduit ici ses pas.





SCENE II.

MELUSINE, MELINDE,
PRESSINE.

MELUSINE.

Quel soin, belle étrangère, en ces lieux vous amène ?

MELINDE.

J'y tiens une route incertaine,
Et j'y cherche un amant dont j'ignore le sort :
De noirs pressentimens alarmant ma tendresse,
Je frémis, & je crains sans cesse
Ou son inconstance, ou sa mort.

MELUSINE.

Rassurez-vous ; l'Amour est toujours favorable
Aux vœux des fideles amans,
Chassez l'ennui qui vous accable,
Lui-même il prendra soin de finir vos tourmens.

MELINDE.

Vents affreux, flots cruels, auteurs de mes alarmes,

Rendez Lusignan à mes larmes.

O Ciel ! calmez l'effroy de mon cœur incertain.

MELUSINE.

Lusignan est l'objet de vôtre amour extrême & à part. Qu'ai-je entendu ?

MELINDE.

C'est lui que j'aime,

Et dont j'ignore le destin.

MELUSINE.

Il est ici, cessez de pleurer son absence.

MELINDE.

O Ciel, quel bonheur imprévu.

Ehate ma timide espérance!

Ha je ne le croirai que quand je l'aurai vû,
Hâtez-vous de le rendre à mon impatience.

MELUSINE.

Vous devez bientôt le revoir,
Allez vous préparer à le bien recevoir.



SCENE III.

MELUSINE, PRESSINE.

PRESSINE.

Q Uoy loin de rompre une chaîne fatale,
Vous les réunissez tous deux?
Avez-vous pû sitôt triompher de vos feux,
Auriez-vous oublié qu'elle est vôtre rivale?

MELUSINE.

Je leur vendrai bien cher ce plaisir dangereux.
Plus leur amour aura de violence,
Plus le nœud que je veux briser
Servira ma juste vengeance,
Je ne les réunis que pour les diviser.

Dans quelle source empoisonnée,
Amour, as-tu trempé les traits
Que sent mon ame infortunée?

Dieu cruel, pourras-tu jamais
Egaler tes plaisirs aux maux que tu me fais?
A ce supplice affreux devois-je, hélas! m'attendre,

Lorsque tu me portas les plus sensibles coups,
N'étoit-ce point assez que mon cœur fût si tendre,
Devoit-il être eneor jaloux? [dre,

Ha que l'on souffre dans tes chaînes,

MELUSINE,

En t'offrant mes premiers soupirs,
 Je croyois ne sentir que tes plus doux plaisirs,
 Et je ne sens que tes plus rudes peines.

Immolons ma rivale à mon juste courroux,
 C'est la beauté qui fait mon malheur, & son crime.
 C'en est trop, je me livre au transport qui m'a-
 nime,
 Eclatez mon dépit, il est tems, vengeons-nous.

Sortez du séjour effroyable
 Où regne une éternelle horreur,
 Venez, Vengeance impitoyable,
 Inspirez-moy vôtre fureur.



SCENE IV.

MELUSINE, PRESSINE,
 LA VENGEANCE,
 Suite de la Vengeance.

LA VENGEANCE.

J E fors du ténébreux empire,
 Et je viens t'offrir mon secours;
 Sans être aimé quand on soupire,
 Ce n'est qu'à la fureur qu'on doit avoir recours.
 Pour remplir tes projets fers-toy de ta puissance,
 Fais expirer ta rivale à tes yeux,
 Apprens, apprens que la vengeance
 Est le plus doux plaisir des Dieux.
La Vengeance lui inspire sa fureur & sa cruauté.

CHOEUR.

Pour remplir tes projets, &c.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente un Bocage agréable.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUSIGNAN , FLORIMON.

LUSIGNAN.



Us mon bonheur seroit ex-
trême ,

Si je n'avois jamais aimé !

On est à plaindre quand on
aime ,

Un tendre cœur est toujours

alarmé :-

Que mon bonheur seroit extrême ,

Si je n'avois jamais aimé !

FLORIMON.

Quels que soient les chagrins où l'Amour nous
expose ,

Ses plaisirs sont encor plus grands ,

Et tous les troubles qu'il nous cause

Valent mieux que la paix des cœurs indifférens ;

Les pleurs qu'il fait verser , les craintes qu'il fait
naître ,

Sont d'agréables maux dont on craint de guérir ,

L'amant qu'il fait le plus souffrir

Ne voudroit pas cesser de l'être.

LUSIGNAN.

De la beauté

MÉLUSINE,

Dont je suis enchanté
 Que ne puis-je oublier les charmes ?
 Il ne m'en auroit pas coûté
 Tant de soupirs, & tant de larmes !

FLORIMON.

C'est assez en verser pour un bien qui n'est plus,
 Epargnez-vous des regrets superflus.

LUSIGNAN.

Je crois toujours la voir, & toujours je l'adore,
 Sans cesse frappé de ses traits,
 Je ressens le plaisir d'avoir vû ses attraits,
 Et le flatteur espoir de les revoir encore.

FLORIMON.

Perdez, perdez un vain espoir,
 Vous ne pouvez plus la revoir.

LUSIGNAN.

Vous n'êtes plus, beauté que je regrette,
 Que ne puis-je faire pour vous
 Ce qu'Alceste fit pour Admète ?
 Mon destin deviendrait plus doux :
 La lumière à mes yeux seroit bientôt ravie,
 Trop content de pouvoir adoucir vôtre sort,
 Et par une si belle mort
 Vous rendre une si belle vie.

FLORIMON.

Perdez, perdez un vain espoir,
 Vous ne pouvez plus la revoir.

LUSIGNAN.

Quoy je n'y puis donc plus prétendre ?
 Je ne la verrai plus que sur les sombres bords,
 Où bientôt ma douleur me va faire descendre ?
 O souvenir cruel !

FLORIMON.

Modérez vos transports.

LUSIGNAN.

Ombres errantes, & plaintives,
 Manes des malheureux amans,
 Qui faites retentir les infernales rives

De vos tristes gémissemens ;
 Privé de l'objet que j'adore
 Je succombe , c'est trop souffrir ,
 Pour m'unir avec vous je vais bientôt mourir ,
 S'il est vrai que je vive encore.

Il tombe évanouï.

FLORIMON.

O Ciel ! daignez le secourir. *Il sort.*



SCENE II.

MELINDE, LUSIGNAN.

MELINDE.

Quand pourrai-je voir ce que j'aime ?
 En vain je le cherche en tous lieux ,
 Ainsi que mon amour ma frayeur est extrême ,
 Hélas ! rien ne l'offre à mes yeux ,
 D'une vaine espérance a-t-on flaté mes vœux ,
 Quand pourrai-je voir ce que j'aime ?
 Paroissez , cher amant , annoncez-moy vous-
 même
 Votre retour , & mon bonheur ,
 Du plaisir de vous voir je fais mon bien suprême ;
 Hâtez-vous de calmer mon trouble & ma frayeur.
 Quand pourrai-je voir ce que j'aime ?

Lusignan... mais en vain j'appelle mon vain-
 Lusignan... [queur...]

LUSIGNAN.

Quelle voix ici se fait entendre !
 Quels doux accens attendrissent mon cœur...
 Par un charme nouveau qui peut ici suspendre
 Mes maux... mon trouble... & ma douleur.
Il aperçoit Mélinde, & se leve.

Que vois-je... est-ce vous, ma Princesse !
 Quel bonheur surprenant ! ô Cieux !
 Je sens en vous voyant redoubler ma tendresse,
 Mon cœur à peine en étoit mes yeux.

MELINDE.

Enfin je vous revois, que mon ame est ravie,
 Cher Prince, à mon amour que ces momens sont
 doux !

Puisque le Ciel m'a conservé la vie,
 Je ne dois vivre, & mourir qu'avec vous.
 Au milieu des écüils prête à faire naufrage,
 Je ne craignois que pour vos jours,
 Sans me plaindre, des miens j'allois finir le cours,
 Lorsque je vous ai crû victime de l'orage.
 Vous ressentiez pour moy les plus vives ardeurs,
 Et votre amour étoit extrême,
 Mon sort sera trop doux malgré tous mes mal-
 heurs,

Si vous m'aimez toujours de même.

LUSIGNAN.

Vous offensez le beau feu que je sens,
 Si vous me soupçonnez de quelque ardeur nou-
 velle,
 L'absence qui peut tout sur les cœurs inconstans,
 Ne peut rien sur un cœur fidèle.

LUSIGNAN, & ME'LINDE.

Formons la chaîne la plus belle,
 Hymen, Amour, venez tous deux ;
 Hymen, pour en ferrer les nœuds,
 Amour, pour la rendre éternelle.

LUSIGNAN.

Notre hymen doit ici bientôt se célébrer,
 Pour cette fête allons tout préparer.

*Comme il veut sortir, il est arrêté
 par une main invisible.*

Quelle invisible main s'oppose à mon passage ?
 Que vois-je ? ce charmant bocage

TRAGÉDIE. 137

Se change en un desert affreux.

Le Théâtre change , des Démons paroissent , qui l'empêchent d'avancer.

Rien n'étonne mon cœur, mais tout surprend mes yeux ;

Démons , à mes desirs qui peut être contraire ?

CHOEUR DE DÉMONS.

Renonce à la beauté dont ton cœur suit la loy ,

Arrête , arrête , téméraire ,

Tremis d'horreur , tremble d'effroy ,

Arrête , que prétens-tu faire ?

Les enfers irrités conspirent contre toy.

Un char conduit par une troupe de Vents descend pour enlever Lusignan.

UN DES VENTS.

Viens , suis-nous , d'autres lieux demandent ta présence ,

Ne nous oppose point de vaine résistance.

LUSIGNAN.

Chere Princesse , il faut nous séparer ,

Quelque sort que l'Amour puisse me préparer ,

Ne soyez pas moins constante que belle.

Les Vents enlèvent Lusignan.



SCENE III.

MELUSINE, MELINDE.

MELINDE.

Ciel , on me l'enleve ! est-ce vous ,

O Melusine trop cruelle ,

Injuste , inhumaine , est-ce vous

Qui troublez des plaisirs si doux ?

MELUSINE.

Oui c'est moy , n'attens pas que ma fureur s'arrête.

A te menacer en ce jour ,
Préviens les maux que je t'apprêe ,
En renonçant à ton amour.

Il est tems de briser une chaîne fatale ,
Apprens , pour terminer un inutile espoir ,
Que Mélusine est ta rivale ,
Et que le sort a mis tes jours en son pouvoir.

MÉLINDÉ.

N'esperez point de rompre une chaîne si belle ;
Barbare , vous pouvez me donner le trépas ,
Mais du moins vous ne pouvez pas
M'empêcher de mourir fidelle.

Un cœur constant ne peut se dégager ,
Quelque frayeur dont il sente l'atteinte ,
Et si vous m'inspirez la crainte ,
Vous ne m'inspirez pas le dessein de changer.

MÉLUSINE.

Crains d'éprouver la violence
Des maux dont je ressens l'horreur ,
Nous verrons qui des deux aura plus de constance ,
Ou toy dans ton amour, ou moy dans ma fureur.

Fin du troisième Acte.

 * * * * *

ACTE IV.

*Le Théâtre représente un lieu affreux, où Mélusine
 fait ses enchantemens.*

SCENE PREMIERE.

MELUSINE, LUSIGNAN.

LUSIGNAN.



Uoy rien ne peut fléchir vôtre in-
 juste courroux ?

MELUSINE.

Tu n'ignores pas que je t'aime ;
 Une autre a ton amour... Ha mon
 dépit exécréme

Va bientôt la livrer à mes transports jaloux.

LUSIGNAN.

Punissez sur moy seul un amour qui vous blesse ;
 Mais en me punissant épargnez ma Princede.

MELUSINE.

Tu dois donc la commander à partir de ces lieux ;

LUSIGNAN.

Qui, moy lui prononcer cet arrêt rigoureux !

Je ne puis me résoudre à cette violence,

Si vous voulez me voir trahir

L'amour, & la reconnoissance,

Je ne scaurois vous obéir.

MELUSINE.

Je vais donc me venger sur elle

MELUSINE,

De ton indifférence , & de tes fiers mépris
LUSIGNAN.

Arrêtez , arrêtez , cruelle . . .

De ce que je lui dois , hélas ! quel est le prix ?

Faut-il qu'à nos desirs vôtre rigueur s'oppose ?
MELUSINE.

Tu balances encor . . . obéis promptement ,
Au sort le plus cruel ta tendresse l'expose.

LUSIGNAN.

Pour un cœur généreux quel horrible tourment ?
MELUSINE.

De son destin je te laisse le maître ,

De ma fureur prévien l'éclat ,

Sans crime l'on devient ingrat ,

Lorsque l'on est forcé de l'être .

Si tu m'en crois , dès ce jour

Contrains mon heureuse rivale

D'éteindre une ardeur fatale ,

Et d'abandonner ce séjour .



SCENE II.

LUSIGNAN.

A. Prés tous les sermens de l'amour le plus
tendre , [sein ,
On veut que je vous por un poignard dans le
Belle Princesse , hélas ! deviez-vous vous attêdre
A recevoir de moy ce coup trop inhumain :
Fatale extrémité , rigoureuse contrainte !
Mélinde , il me sera plus funeste qu'à vous ,
Cōnoissez mon amour , jugez en par ma crainte ,
Fuyez d'un cœur cruel l'implacable courroux ;
Que de pleurs vôt couler . . . ô douleur sans égale !
On menace vos jours , je veux les confesver ,

Oùissions aux loix d'une injuste rivale,
Ce n'est qu'en vous perdant que je puis vous
sauver.



SCENE III.

LUSIGNAN, MELINDE.

MELINDE.

JE vous revois, ma crainte cesse,
Cher Prince... quel accueil... vous détournez
vos yeux...

LUSIGNAN.

Que lui dirai-je, hélas!

MELINDE.

Quelle douceur vous presse &

Parlez...

LUSIGNAN.

Arrachez-vous de ces funestes lieux,
Fuyez, fuyez, belle Princesse,
Recevez mes derniers adieux,
Vôtre départ est nécessaire.

MELINDE.

Lorsque l'Amour nous réunit tous deux,
Quand je ne songe qu'à vous plaire,
Vous songez à briser les nœuds!

LUSIGNAN.

N'accablez point un cœur trop tendre, & trop
sensible...

Eloignez-vous de ces bords dangereux,
Ou vôtre perte est infaillible.

MELINDE.

Que mon destin est rigoureux,
Et que mon malheur est extrême!

Cessez-vous d'aimer qui vous aime ?

Que vais-je devenir ?

LUSIGNAN.

Que je suis malheureux !

Ciel trop cruel ! sort trop barbare !

MÉLINDE.

Je t'aimois trop, perfide, & l'Amour m'en punit,

LUSIGNAN.

C'est lui-même qui nous sépare,

Dans le tems qu'il nous réunit :

La fiere Mélusine a juré vôtre perte.

MÉLINDE.

Vous l'aimez, & c'est là ce qui fait mon malheur :

J'aurois bravé la mort, à mes regards offerte,

Plûtôt que de trahir une si belle ardeur.

LUSIGNAN.

Moy l'aimer ! est-ce vous qui tenez ce langage ?

Je pourrois vous sacrifier !

Puisque vous avez pû me faire cet outrage,

Ma mort, va me justifier.

Il veut se tuer.

MÉLINDE *lui retenant le bras.*

Ha cher Prince, arrêtez... quel transport vous anime ?

Pardonnez à l'erreur de mes sens éperdus,

On croit toujours ce que l'on craint le plus,

Et ma tendresse a fait mon crime.

Il faut partir, j'y consens : mais hélas !

Qui peut vous empêcher d'accompagner mes pas ?

LUSIGNAN.

Mélusine en ces lieux me tient sous sa puissance,

L'enfer soumis à son obéissance

Arme pour la servir mille invisibles bras,

Et pour comble des maux où sa rage me livre,

Il ne m'est pas permis, Princesse, de vous suivre.

MÉLINDE.

Quel que soit son pouvoir, ne nous séparons pas,

Sans

Sans vous je ne puis vivre.

Mélusine paroît.

LUSIGNAN, & ME'LINDE.

Je ne soupire que pour vous,
 Qu'une ardeur mutuelle à jamais nous engage.
 Si l'Amour est pour nous,
 Que peut Mélusine, & sa rage?



SCENE * V.

ME'LUSINE, LUSIGNAN,
 ME'LINDE.

ME'LUSINE.

Est-ce ainsi qu'on m'obéit?
 Puis qu'on brave ma puissance,
 Il est tems que mon dépit
 Fasse éclater ma vengeance.

ME'LINDE.

L'Amour force nos cœurs de vous desobéir,
 Au nom de Lusignan calmez vôte colere.

ME'LUSINE.

Quand vous cesserez de lui plaire,
 Je cesserai de vous haïr.

LUSIGNAN, & ME'LINDE.

Aux maux que nous souffrons n'êtes-vous point
 sensible?

Pardonnez à nos tendres feux,
 Un cœur qui peut être amoureux
 Peut-il être inflexible?

ME'LUSINE.

Plus vôte amour est fort, plus ma haine est ter-
 rible:

C'en est trop, il faut immoler

Une rivale téméraire,
Pérille qui m'ose déplaire,

Tremble, à tes yeux tout son sang va couler.

LUSIGNAN, & MÉLINDE.

D'une fidelle ardeur nous faites-vous un crime?

Si le plus tendre doit périr,

Prenez-moy pour victime,

C'est moy qui dois mourir.

MÉLUSINE.

Mortels, qui respirez le sang & le carnage,

Vous qui sur les humains exercez tant d'horreurs,

Venez déployer vos fureurs,

Et contre ma rivale animez votre rage :

Il paroît une troupe d'hommes armés,

accoutumés à exécuter les ordres,

& à servir la fureur de Mélusine.

Ministres souverains de mes suprêmes loix,

Enfans du desespoir, effroy de la nature,

Monstres, qui n'avez rien d'humain que la figure,

Remplissez mes desirs, accourez à ma voix.

Des Ogres, & des Monstres viennent

pour dévorer Mélinde.

LUSIGNAN.

C'en est trop, je ne puis soutenir ce spectacle,

De ces funestes lieux, Mélinde, éloignez-vous,

Dérobez votre tête à ses transports jaloux,

Je vois à mon bonheur un trop puissant obstacle.

LUSIGNAN, & MÉLINDE.

Puisse bientôt le Ciel terminer nos malheurs,

Que ce cruel départ me va coûter de pleurs !

MÉLUSINE.

Revoyez les climats où vous prîtes naissance,

Partez, & que la fin du jour,

Si vous voulez éviter ma vengeance,

Ne vous retrouve pas encore en ce séjour,

Elle sort.

SCÈNE V.

LUSIGNAN, MELINDE.

LUSIGNAN.

B Arbare, vous pouvez me ravir l'espérance,
Mais vous ne pouvez pas me ravir mon
amour.

MELINDE.

Ha que l'absence
Est un supplice affreux
Pour les cœurs amoureux !

On entend une symphonie agréable.

LUSIGNAN.

Quelle agréable harmonie !
L'Amour sensible à ma douleur
Vient-il rendre à mon cœur
La paix qu'il en a bannie ?

SCÈNE VI.

*Morgane paroît dans un char que conduisent
les Zéphirs.*

MORGANE, LUSIGNAN,
MELINDE.

MORGANE.

JE viens vous offrir mon secours,
G ij

Amas, qui gémissiez sous le poids de vos chaînes,
 Vous n'aurez plus que de beaux jours,
 Consolez-vous, je veux finir vos peines.

C'est éprouver trop de malheurs,
 Des noirs enchantemens Morgane est l'ennemie,
 Mélinde, & le sang qui nous lie
 M'engage à calmer vos douleurs.
 L'injustice, & la violence
 Excitent mes ressentimens,
 Je ne me fers de ma puissance

Que pour favoriser les fideles amans.

Dignes de l'heureux sort que l'Amour vous destine,

Vous serez en ce jour unis des plus beaux nœuds
 Malgré la fiere Mélusine.

LUSIGNAN, & MÉLINDE.

Si par un doux hymen vous couronnez nos feux,
 Que ne devons-nous pas à vos soins généreux ?

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

Le Théâtre représente un lieu solitaire, & champêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORGANE, LUSIGNAN,
MÉLINDE.

MORGANE.



U pouvoir d'un anneau ma-
gique,
Qui sert sa fureur tyranni-
que,

Mélasine doit tout le sien ;
Si l'on peut lui ravir ce gage,

Qu'elle a reçu des enfers pour partage,
Ses efforts ne pourront plus rien.

Tendres amans, reprenez l'espérance.

Elle vient, je la vois, cachons-nous à ses yeux,
Le Sommeil avec nous bientôt d'intelligence

Va renverser ses projets odieux.





SCENE II.

MELUSINE.

ENfin malgré l'Amour à mes vœux si contraire,
 J'ai forcé ma rivale à partir de ces lieux :
 Mais hélas ! qu'ai-je fait , & que veux-je encor
 faire ?

J'aime un ingrat, pour moy rien ne peut l'attendrir,
 Ha quel supplice insupportable !
 Tu ne devrois blesser, Amour impitoyable,
 Que les cœurs que tu peux guérir.

Un doux sommeil vient me surprendre,
 Il s'empare de tous mes sens,
 A ses efforts assoupissans
 Je me sens contrainte à me rendre.

Elle s'assit.

Répans sur moy tes languissans pavots,
 S'il est possible, endors mon amoureuse flâme,
 Sommeil, & rends-moy le repos
 Que le cruel Amour a chassé de mon ame.

Elle s'endort.





SCÈNE III.

MORGANE, LUSIGNAN,
ME'LUSINE, ME'LINDE.

MORGANE.

A Pprochons, le Sommeil seconde nos desirs,

Ostez-lui cet anneau qui cause vos alarmes.

Ils lui ôtent son anneau.

Vous ne pousserez plus d'inutiles soupirs,

Et l'Amour va tarir la source de vos larmes.

LUSIGNAN, & ME'LINDE.

Nous recevons de vous le plus grand des bienfaits,

Nôtre bonheur surpasse nos souhaits.



SCÈNE IV.

ME'LUSINE.

O U suis-je ? qu'ai-je vû ? quel songe ! à ma rivale

Lusignan promettoit une éternelle foy,

L'Hymen les rangeoit sous sa loy...

Je frémis... quelle horreur à la mienne est égale !

Heureux époux, tendres amans,

Ils bravoient mes ressentimens.
 Me préparent-ils cet outrage ?
 Prévenons-les , je cede à mes transports ja-
 loux ,
 Démons, jusqu'en ces lieux ouvrez-vous un pas-
 sage ,
 Quittez le ténébreux rivage ,
 Ma vengeance a besoin de vous.

Quoy n'osez-vous servir ma rage ?
 Mon vain espoir est confondu :
 Que vois-jé ? on m'a ravi l'anneau dont la puis-
 sance
 Soumettoit les Démons à mon obéissance ,
 En le perdant , j'ai tout perdu.
 Ma fuite désormais ne peut être assez prom-
 te ,
 Il faut nous dérober aux yeux de l'univers ,
 Dans les plus reculez deserts
 Allons cacher ma foiblesse , & ma honte.



SCENE DERNIERE.

MORGANE , LUSIGNAN ,
 M'ELINDE.

MORGANE.

Rien ne s'oppose plus à vos tendres de-
 sirs ,
 Vivez dans une paix tranquile ,
 Pour vous l'Amour , de cet azile
 Veut faire celui des Plaisirs.
 Aimez-vous , aimez-vous sans cesse ;

Par les peines & les tourmens
 Souvent des fideles amans
 L'Amour éprouve la tendresse :
 Unissez vos cœurs à jamais ,
 Ce Dieu va réparer les maux qu'il vous a faits.

LUSIGNAN, & ME'LINDE.

Unissons nos cœurs à jamais ,
 Ce Dieu va réparer les maux qu'il nous a faits.

LUSIGNAN.

Ce changement doit nous surprendre ,
 Quand vous finissez nos malheurs ,
 C'est l'Amour seul qui peut vous rendre
 Les doux plaisirs d'ôt vous comblez nos cœurs.

ME'LINDE.

L'Amour a fini nos alarmes ,
 Lui-même il va remplir nos vœux ,
 Plus nôtre sort fut rigoureux ,
 Plus nôtre bonheur a de charmes.

MORGANE.

L'Hymen doit bientôt vous unir ,
 Il va former pour vous la chaîne la plus belle ;
 Qu'il est doux de le voir venir ,
 Lorsque c'est l'Amour qui l'appelle !

Esprits soumis à mes commandemens ,
 Changez ce lieu rustique
 En Palais magnifique ,
 Et montrez le pouvoir de mes enchantemens.
Il paroît un magnifique Palais.
 Que tout brille en ces lieux d'une beauté nou-
 velle ,
 Et que tous les Jeux pleins d'appas ,
 Qui suivent mes loix & mes pas ,
 Y fassent éclater leur zele.

Une troupe de Jeux se rassemble.

MELUSINE.

Par vos concerts les plus charmans
Célébrez le bonheur de ces parfaits amans.

CHOEUR.

Par nos concerts les plus charmans
Célébrons le bonheur de ces parfaits amans.

Fin du dernier Acte.

SÉMÉLÉ,

TRAGÉDIE.

1950

1950



AVERTISSEMENT.

JE ne prétens point m'attribuer entièrement cette Piece ; on en a vû une il y a long.tems sur le même sujet , en grande Tragédie , c'est ce qui m'a donné occasion de travailler à celle-ci. Cet ouvrage me tomba dans les mains , l'idée du dessein de l'auteur me parut bonne : mais il me sembla aussi qu'on pouvoit lui donner plus de précision & plus de feu. J'ai tâché de la suivre , ou du moins de ne pas beaucoup m'en écarter , en lui donnant un peu plus de jour , & en l'accommodant au stile d'à-présent , & au goût du Théâtre de l'Opéra , dont elle étoit fort éloignée.





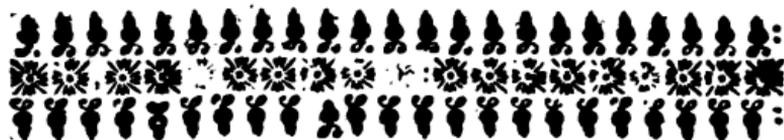
P E R S O N N A G E S
du Prologue.

SILÈNE.

UN FAUNE.

UNE NYMPHE.

Troupe de Satyres , & de Nymphes.



PROLOGUE.

Le Théâtre représente un lieu charmant & délicieux , que l'on consacre à Bacchus dont on célèbre la naissance ; on y voit des treilles remplies de raisins , & plusieurs bergeaux de pampres & de vignes.

SILENE, Troupe de Nymphes,
& de Satyres.

SILENE.

Venez, Faunes, venez, Nymphes de ces bocages,
Quittez vos tranquilles ombrages,
Venez ici, rassemblez-vous,
Tout doit vous inspirer une entière allégresse,
Partagez le soin qui me presse,
Signalez ce grand jour par vos chants les plus doux.

Bacchus vient de naître,
Que son destin est glorieux,
Venez reconnoître
Le fils du plus puissant des Dieux.

CHOEUR.

Que son destin est glorieux,
C'est le fils du plus grand des Dieux.

SILENE.

Chantez Bacchus, & sa naissance,
Chantez, avec Silene unissez tous vos voix;
Chantez Bacchus, & sa naissance,
Où n'étendra-t-il pas sa gloire & sa puissance ?

PROLOGUE.

Heureux qui vivra sous ses loix &
 Bacchus vient de naître ,
 Que son destin est glorieux ,
 Venez reconnoître
 Le fils du plus puissant des Dieux.

CHOEUR.

Que son destin est glorieux ,
 C'est le fils du plus grand des Dieux.

SILENE.

Que dans ce bocage
 Tout lui rende hommage ,
 Venez , doux plaisirs ,
 Combler nos desirs ;
 Que chacun soupire ,
 Ne songeons qu'à rire ,
 Servons en ce jour
 Bacchus & l'Amour.

CHOEUR.

Que chacun soupire ,
 Ne songeons qu'à rire ,
 Servons en ce jour
 Bacchus & l'Amour.

Ils font plusieurs danses.

SILENE.

Disparoissez , chagrins , fuyez , tristes alarmes ,
 De ce séjour délicieux ; [mes ,
 Et vous , jeux innocens , reprenez tous vos char-
 Bacchus vous rappelle en ces lieux .

Ne versez plus , mortels , ni de sang , ni de larmes ,
 Terminez ces combats où regnent tant d'hor-
 reurs ;

Qu'on ne se serve plus que des paisibles armes
 Et des amans , & des bûveurs .

UNE NYMPHE.

Heureux un cœur que l'Amour blesse ,
 Que de charmes dans les soupirs ,
 Est-il de plaisirs sans tendresse ,

PROLOGUE.

117

Et de tendresse sans plaisirs ?

Tout brille ici d'une clarté nouvelle ,
Flore de ses présens enrichit ces coteaux ,
Que la terre est fertile & belle !
Je la vois se parer de ses fruits les plus beaux.

UN FAUNE.

Le Dieu qui sur ces bords vient de prendre nais-
sance

Y ramene les jeux , la paix , & l'abondance ,
C'est lui dans ce beau jour qui fait briller nos
champs [temps.

Et des fruits de l'Automne, & des fleurs du Prin-
LE FAUNE , & LA NYMPHE.

Redoublons nos soins pour lui plaire ,
Il répand ses bienfaits sur ces climats heureux ,
Nous ne pouvons mieux faire
Que de lui consacrer nôtre hommage & nos
vœux.

CHOEUR.

Redoublons , &c.

SILENE.

Que nôtre ardeur pour lui toujours se renou-
velle ,

Le Souverain des Dieux qui lui donna le jour ,
Brûla pour Sémélé de l'ardeur la plus belle ,
Par d'agréables jeux retraçons leur amour.

Fin du Prologue.



A C T E U R S
de la Tragédie.

JUPITER.

JUNON.

E'AURORE.

V'ENUS.

CADMUS, Roy de Thebes.

SE'ME'LE', Fille de Cadmus.

ST'ENE'L'US, Prince d'Argos.

DIRCE', Confidente de Sémélé.

ARCAS; Confident de Sténéclus.

L'HYMEN.

TROUPE D'HEURES, ET DE ZEPHIRS.

TROUPE DE VENTS ORAGEUX.

TROUPE D'AMOURS, ET DE GRACES.

CHOEUR DE THE'BAINS.

TROUPE D'ARGIENS.

La Scene est à Thebes.



S E M É L É,

TRAGÉDIE.

A C T E I.

Le Théâtre représente une chambre magnifique, on voit dans le fonds une alcove fermée d'un rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'Aurore descend précédée par deux Heures.

LES DEUX HEURES.

P A R O I S S E Z, Déesse brillante,
De l'astre qui nous rend le jour
Ouvrez la carrière éclatante,
Paraissez, Déesse brillante,
Précipitez votre retour.

L'A U R O R E.

Zéphirs empressez a me plaire,
Venez dans ces lieux, hâtez-vous,
Volez, volez, troupe légère,
Venez dans ces lieux hâtez-vous,
Répandez dans les airs vos parfums les plus
doux.

SE'MÉ'LE',
CHOEUR DES ZÉ'PHIRS.

Hâtons-nous, hâtons-nous,
Répondons dans les airs les parfums les plus
doux.

Ils dansent, & parfument les airs.

L'AURORÉ.

Non ce n'est point pour moy que ma voix vous
appelle,

Vos yeux en seront les témoins,

C'est pour une beauté plus digne de vos soins

Que j'anime ici votre zele.

Ils continuent leur danse.

L'AURORÉ aux deux Heures.

Et vous qui précédez mes pas,

Allez éveiller la Princesse,

Que ces voiles épais qui cachent ses appas.

Cessent de s'opposer au desir qui me presse.



SCENE II.

*Les deux Heures, chacune de leur côté, ouvrent
les rideaux de l'alcove.*

SE'MÉ'LE', L'AURORÉ
& sa Suite.

CHOEUR des Heures, & des Zéphirs.

Sur les cœurs que l'Amour a rendus mal-
heureux

Allez, Sommeil, allez exercer votre empire,

Devez-vous fermer des yeux

Pour qui Jupiter-souffire?

L'AURORÉ.

Princesse, éveiliez-vous, le Souverain des Dieux

Que dans vos fers l'Amour engage,
 Bientôt dans le prochain bocage
 Sous l'habit d'un berger va paroître à vos yeux,
 S'EMÉLE'.

La douce illusion d'un fantôme agréable
 Doit rendre à Jupiter mon sommeil excusable,
 Lui-même étoit l'objet d'un songe si charmant,
 J'aime son empressement,
 Puisse-t-il être durable.

L'AURORE.

Je ne puis rester en ces lieux,
 Déjà l'astre du jour me chasse,
 Je vous laisse, il est tems de lui ceder la place?
 Vous, pour joindre vos sœurs retournez dans
 les Cieux.

*Les deux Heures partent, & d'un vol croisé
 fendent les airs, pour obéir à l'Aurore,
 qui remonte avec elles dans les Cieux.*



SCENE III.

S'EMÉLE', DIRCÉ.

S'EMÉLE'.

L'Amour de Jupiter s'est fait assez connoître,

Il vient encore d'éclater,
 Des feux qu'en son cœur j'ai fait naître,
 Dircé, je ne dois plus douter.

DIRCÉ.

Quoy le Prince d'Argos ne touche plus votre
 ame?

Ses soupirs desormais vont être superflus,
 La constante ardeur de sa flamme

Vous rend-elle volage , & ne l'aimez-vous plus ?
S E M E L E'.

Malgré ma résistance il faut que je me rende
Aux attraits d'un amour pour moy plein de
douceur ,

Qui pourroit refuser son cœur ,
Lors qu'un Dieu puissant le demande ?
D I R C E'.

Sténélus est nommé pour être votre époux ,
S E M E L E'.

Direz , c'est en vain qu'il espere ,
Malgré le choix du Roy mon pere. . .
D I R C E'.

Ne craignez-vous point son courroux ?
S E M E L E'.

Je n'aurai bientôt rien à craindre ,
Et je pourrai sans me contraindre
Lui découvrir l'ardeur

Que Jupiter allume dans mon cœur.
D I R C E'.

De cet amour plutôt songez à vous défendre.
S E M E L E'.

Ha que tu connois mal son charme impérieux.

Peut-on au Souverain des Dieux

Donner de l'amour sans en prendre ?

Par de si doux appas un cœur ambitieux

Aisément se laisse surprendre ;

Peut-on au Souverain des Dieux

Donner de l'amour sans en prendre ?

Si l'inconstance éteint mes premiers feux .

La flatteuse grandeur excuse ma foiblesse ,

L'ambition autant que la tendresse

M'engage à former d'autres nœuds.

D I R C E'.

Sténélus dans ces lieux s'avance.

S E M E L E'.

Ciel ! que ne puis-je éviter sa présence !



SCÈNE IV.

SEMELE', STE'NE'LUS, DIRCE',
ARCAS,

STE'NE'LUS.

L'Amour incessamment conduit vers vous
mes pas,
Sans vous tous les plaisirs pour moy n'ont point
de charmes. [pas,

Que vois-je... quel accueil... vous ne m'écoutez
Ha que vous me causez d'alarmes...

Vous détournez vos yeux... quelle injuste froideur

M'ôte le prix de ma sincère ardeur ?

De mes vœux empressez vous dédaignez l'hommage,

Dieux ! quel funeste changement !

Vous me quittez, perfide, & votre cœur volage
Réduit au désespoir un malheureux amant.

J'ignore ce qui peut causer votre inconstance ;
Depuis que l'Amour dans ces lieux

A fait partir de vos beaux yeux

Le trait fatal dont je sens la puissance,

N'ai-je pas fait pour vous ce qu'on fait pour les
Dieux ?

Ce discours vous confond, ma présence vous gêne,

SEMELE'.

Rien ne devoit briser la chaîne

Qui faisoit tout nôtre bonheur :

Mais enfin malgré moy...

STE'NE'LUS.

Poursuivez, inhumaine ;

Un rival trop heureux cause-t-il mon malheur ?
 Vous ne répondez rien... ma disgrâce est certaine,
 L'amour si promptement fait-il place à la haine ?

S E' M E' L E' .

Non je ne vous hais point , & malgré moy mon
 cœur

Reconnoît un nouveau vainqueur ;
 Hélas je vous dirois , si j'osois vous le dire ,
 Que de ses premiers feux ce cœur encor soupire ;
 Et sent quand il faut vous quitter. . .

S T E' N E' L U S .

Ha Dieux !

S E' M E' L E' .

Cessez de vous flater ,
 Si votre fier rival sçavoit que ma foiblesse
 Fût paroître pour vous une ombre de tendresse ;
 Ce reste de pitié vous deviendroit fatal.

S T E' N E' L U S .

C'est peu de me trahir , on vante mon rival !
 Mais quel amant a sçû vous plaire ?

S E' M E' L E' .

Les Dieux seuls , & mon cœur pénètrent ce myst-
 S T E' N E' L U S . [tere,

Il croit en vain échaper à mes coups ,
 Un amant outragé que le dépit éclaire
 Trouve facilement l'objet de son courroux ,

Je sçaurai découvrir le traître qui m'offense ,
 Il ne portera pas long-tems de si beaux fers ,
 Rien ne peut le soustraire à ma juste vengeance ,
 Cherchât-il contre moy son azyle aux enfers :
 De mes jaloux transports je ne suis plus le mal-
 S E' M E' L E' . [tte.

Je plains votre sort ma' heureux ,
 C'est assez , j'en ai dit peut-être
 Et plus que je ne dois , & plus que je ne veux.
 Le Roy vient , devant lui gardons-nous de paroî-
 tre.

Elles sortent

S C E N E



SCÈNE V.

CADMUS, STÉNELUS, ARCAS.

STÉNELUS.

Quel trouble de mes sens vient ici s'emparer !
 Quel est ce funeste mystère
 Que je ne sçaurois pénétrer !
 Qu'il m'embarasse , & qu'il me desespere !
 Plaiguez , Seigneur , mon destin rigoureux ,
 La Princesse brise les nœuds ,
 Un rival a trouvé le secret de lui plaire.

LE ROY.

La fiere Sémélé ne fera point de choix
 Qui puisse être au dessous des Rois :
 Vos injustes soupçons font voir trop de foiblesse,
 On sçait que dans ce jour si grand , si désiré ,
 L'Hymen unit d'un nœud sacré
 Thebes avec Argos , vous avec la Princesse ,
 Un intérêt si grand ne peut être ignoré.

STÉNELUS.

Cependant mon malheur n'est que trop assuré.
 On veut que j'éteigne ma flâme ,
Qu'une lâche terreur étouffe mes desirs ,
 Et desormais renferme dans mon ame
 Mon desespoir , & mes soupirs.

LE ROY.

Je vous ai promis la Princesse ,
 Il faut accomplir ma promesse ;
Je vais trouver ma fille , & lui faire sçavoir
 Qu'elle doit respecter , ou craindre mon pou-
 voir.



SCENE VI.

S T E N E L U S , A R C A S .

S T E N E L U S .

TU vois quel est mon sort, & la peine mortelle
 Que je souffre en ce jour,
 La Princesse m'est infidelle.

A R C A S .

C'est pour augmenter vôtre amour
 Qu'elle vous donne ces alarmes.

S T E N E L U S .

Peuvent-elles plus que ses charmes ?
 L'ingrate avec mépris regarde mon ardeur.

A R C A S .

Dissipez une vaine crainte,
 En amour souvent la froideur
 N'est qu'une adroite feinte
 Pour éprouver un tendre cœur.

S T E N E L U S .

Mélas pourquoy son ame est-elle si légère ?
 J'aimois, j'étois aimé, tout combloit mon bon-
 heur,

Que ne puis-je oublier que j'avois scû lui plaire,
 Je ne sentirois pas l'excès de mon malheur.
 Découvrons, s'il se peut, un rival que j'ignore,
 Brisons par son trépas un funeste lien,
 Et dans le trouble affreux dont l'horreur me dé-
 vore,

Détruisons un bonheur qui traverse le mien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente un Bocage agréable.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER *en habit de Berger.*
S'EMÉLE'.

S'EMÉLE'.

NON, vous ne m'aimez pas comme il faut que l'on aime.

JUPITER.

Ne doutez point de ma tendresse extrême.

S'EMÉLE'.

Pourquoy vous déguiser ?

JUPITER.

Je crains...

S'EMÉLE'.

Que craignez-vous ?

JUPITER.

Je crains Junon, & ses transports jaloux.

S'EMÉLE'.

Vous aimez vôtre gloire, & vous craignez pour elle [telle.

Qu'on sçache ce qu'un Dieu fait pour une mor-

JUPITER.

Je craindrois pour ma gloire un choix si glorieux,

Moy qui connois le prix d'une chaîne si belle ,
 Moy qui pour vous abandonne les Cicux ,
 S E M E L E ' .

Le soin de cacher vôtre flâme ,
 Vos égards pour Junon , & ce déguisement
 Jettent des soupçons dans mon ame . . .
 Quand on est si timide , on aime foiblement .

J U P I T E R .

Je ne crains que pour vous , adorable Princesse ,
 Croyez-en le Maître des Dieux ,
 Soyez sûre que sa tendresse
 Egale son pouvoir & celui de vos yeux .
 S E M E L E ' .

Je commente à mon tour à craindre ,
 Scénélus se prépare à recevoir ma main ,
 A cet hymen le Roy veut me contraindre .

J U P I T E R .

Je sçaurai s'il le faut renverser ce dessein .
 S E M E L E ' .

Que pour moy vôtre amour éclate
 Si vous m'aimez sincèrement ,
 Il est tems , répondez à l'espoir qui me flate ,
 Et ne rougissez plus du nom de mon amant .

J U P I T E R .

Belle Princesse , il faut vous satisfaire ,
 Vous verrez à la fin éclater en ce jour
 Vôtre victoire & mon amour .
 S E M E L E ' .

Après un tel aveu je crains moins la colere
 D'un amant jaloux , & d'un pere .

Scénélus paroît.

J U P I T E R , & S E M E L E ' .

Que rien de nos plaisirs n'interrompe le cours ,
 Goûtons-en les douceurs sans trouble & sans
 alarmes ,

Que la constance en augmente les charmes ,
 Pour être heureux sans cesse il faut aimer tou-
 jours .



SCÈNE II.

JUPITER, SÉMÉLÉ,
STÉNÉLUS.

STÉNÉLUS.

C'Est donc là ce rival si fier, si redoutable,
Pour qui vous me manquez de foy ?
Quoy vous me préférez un berger méprisable ?
Quelle honte pour vous, quelle honte pour moy !
Mais ne prétendez pas jouir de mon supplice,
Malgré vôtre inconstance, en ce jour avec vous
Le Roy veut que l'hymen m'unisse.

JUPITER.

N'espérez point de vous voir son époux.

STÉNÉLUS.

Qui peut m'empêcher d'y prétendre ?

JUPITER.

J'adore la Princesse, & vous devez m'entendre.

STÉNÉLUS.

Que vous sert cet amour, quand j'ai l'aveu du
Roy ?

JUPITER.

Que vous sert cet aveu ? j'ai le bonheur de plaire
A la beauté qui nous tient sous sa loy.

STÉNÉLUS.

S'il ne faut que combattre un berger téméraire..

JUPITER.

[roux.

Un berger tel que moy craint peu vôtre cour-

STÉNÉLUS *portant la main*

sur son épée.

C'en est trop, * laissez-moy réprimer son audace.

* Sémélé veut l'arrêter.

S E M E L E ,

J U P I T E R .

Modérez ces transports jaloux.

S E M E L E .

Ha Ciel !

J U P I T E R .

Je brave sa menace ,

Pouvez-vous pour un Dieu craindre quelque danger ?

S E M E L E .

Dans ma frayeur je n'ai vû qu'un berger.

S T E N E L U S .

Mais quel charme nouveau m'enchanté !
Mon bras est immobile , & n'ose me venger !

J U P I T E R .

C'est assez , ma gloire est contente ,
Reprenez vos esprits , connoissez mon pouvoit ,
J'ai pitié de vôtre foiblesse.

S T E N E L U S .

Ta pitié trop cruelle aigrit mon desespoir ,
Accable un malheureux , ou rends-moy ma Prin-
cesse ;Tu me l'ôtes , barbare , & ton charme trompeur
Ainsi que sur mon bras a passé dans son cœur.
Ouvrez les yeux , Princesse , & voyez l'imposture
D'un art qui force la nature ,
Vous rendez-vous à cet enchantement ?

S E M E L E .

Connoissez Jupiter sous ce déguisement.

S T E N E L U S .

Ne croyez pas que cette erreur m'abuse ,
Vôtre infidélité cherche en vain cette excuse.

S E M E L E .

Si vous pouvez encore en douter un moment ,
Craignez d'être réduit en poudre ,
Et de le reconnoître à l'éclat de la foudre.

S T E N E L U S .

Non , ce Dieu n'est point vôtre amant ,
Quelque indigne rival cause la perfidie

Dont vous payez mes tendres feux ,
 Je ne vous croirai pas , tout parjure est impie ,
 Et qui trahit l'Amour ne cōnoît point de Dieux.

*Des nuages épais obscurcissent le Théâtre,
 plusieurs coups de tonnerre se font
 entendre.*

STENELUS *continuë.*

Mais l'air est obscurci de nuages horribles ,
 Quel bruit affreux ! quels siffemens terribles ?
 Qu'entens-je ? il tonne dans les Cieux !
 Et c'est là le Maître des Dieux ?

JUPITER.

Junon peut former le tonnerre ,
 Elle est Reine des airs.

STENELUS.

Foudre , tombe en ce lieu ,
 Viens à cet imposteur oser déclarer la guerre ,
 Détruis le fantôme d'un Dieu.

JUPITER.

Junon en veut à ma Princesse.

SEMELLE.

Quelque charme trompeur abuse ma tendresse.

JUPITER.

Quoy vous doutez. . . .

STENELUS.

Connoissez vōtre erreur.

JUPITER.

Junon paroît , évitons sa fureur.

*On entend le tonnerre , on voit des
 éclairs , les vents soufflent avec fu-
 reur , & cablent un orage affreux.*





SCENE III.

JUNON , ST'NE'LUS , Troupe
de Vents.

CHOEUR de Bergers qu'on ne voit point.

Finissez nos mortelles craintes,
O Dieux , faites cesser ces ravages affreux ,
Soyez sensibles à nos plaintes ,
Et recevez nos tristes vœux :

Finissez nos mortelles craintes,
O Dieux , faites cesser ces ravages affreux.

ENTRÉE DE VENTS.

*L'air s'éclaircit peu à peu , Junon la
foudre à la main paroît au milieu
de plusieurs nuages.*

ST'NE'LUS.

Quel prodige étonnant, & que vois-je paroître ?
Junon la foudre en main se présente à mes yeux ,
Vient-elle pour punir un traître
De ses projets audacieux ?

à Junon.

Déesse, un imposteur me ravit ce que j'aime,
Tournez sur lui votre courroux,
Vous sçavez assez par vous-même
Tout ce que souffre un cœur jaloux.

JUNON.

Jupiter à mes yeux dérobe son amante,
Je ne puis me venger d'un infidèle époux,
Son amour trop puissant rend ma haine impuis-
sante,

Ma rivale échape à mes coups :

Enfans de mon dépit , ministres de ma haine ,
 Qui ne pouvez servir mon desespoir ,
 Disparoissez , vôtre puissance est vaine ,
 L'artifice & l'adresse auront plus de pouvoir.
*Le trouble se dissipe , & l'orage
 se calme entierement.*



SCENE IV.

JUNON , STENELUS.

JUNON.

NOs malheurs sont communs , avec toy je
 partage

Le plus sensible outrage ,
 Epris pour Sémélé d'un amour sans égal ,
 Jupiter me trahit , & devient ton rival.

STENELUS.

Jupiter mon rival ! quel coup pour un cœur ten-

JUNON. [dre ?

Il s'oppose à tes vœux , il méprise les miens ,
 Par un nouvel objet il s'est laissé surprendre :
 Mais je prétens venger & mes feux & les tiens ,
 Je perdrai ma rivale , & Jupiter lui-même .

Servira ma fureur extrême.

Que vois-je ? tu frémis ; quelle indigne terreur !

STENELUS.

Je sens une frayeur mortelle.

JUNON.

Tu trembles pour une infidelle ,
 Et ton lâche & timide cœur.

STENELUS.

L'infidelle m'est chere encore.

JUNON.

Elle meprise ton ardeur.

SE'MELE',
STE'NE'LUS.

Quand je la dois haïr, malgré moy je l'adore.
De haine & de dépit on s'arme vainement
Contre un objet aimé qui veut briser sa chaîne,

Malgré le tourment

Qu'on souffre en l'aimant,

L'Amour triomphe de la haine.

JUNON.

Quand un objet aimé change & manque de foy,
De la seule vengeance on doit suivre la loy.

STE'NE'LUS.

Se venger de ce que l'on aime,

C'est se punir soy-même,

Un amant maltraité

Par une trahison cruelle,

Déteste l'infidélité,

Et chérit toujourns l'infidelle.

JUNON.

Rougis de tes honteux transports,

Résiste au penchant qui t'entraîne,

Fais pour le surmonter de glorieux efforts.

STE'NE'LUS.

Ostez-moy mō amour, prêtez-moy vôtre haine.

JUNON.

Je perds de précieux momens,

Il faut hâter l'effet de mes ressentimens ;

Sous des traits déguisez abusant ta Princesse

Je veux qu'avant la fin du jour...

Mais je t'en dirois trop, & je crains ta foiblesse ;

Je pars, & vais venger ma gloire & ton amour.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente un Jardin délicieux.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER *en Dieu*, SE'ME'LE'.

JUPITER.



'EST trop montrer de dé-
fiance ;
Voyez ce merveilleux sé-
jour ,
Et doutez de mon tendre
amour ,
Encor moins que de ma puissance.

SE'ME'LE'.

C'est le Maître des Dieux que vous me faites
voir ,

Je le connois à son pouvoir ,
Et plus encore à l'ardeur de ma âme :
Un mortel de l'amour m'a fait sentir les feux ,
Mais il ne regnoit pas comme vous sur mon ame
Je ne ressentois point ces transports amoureux.

Je vous aimai sans résistance
Par un penchant si flatteur & si doux ,
Qu'il semble qu'en secret avec l'Amour & vous
Mon cœur étoit d'intelligence.

H vj

Que cet aveu doit faire de jaloux ,
Qu'il me plaît, qu'il m'enchanté ?

Je veux qu'ici tous les plaisirs ,
Pour montrer encor mieux ma puissance écla-
tante ,
Préviennent vôtre attente ,
Et combtent vos desirs.

A l'envi les fleurs les plus belles
Y couvriront les pas que vous aurez tracez ;
Sans cesse les Zéphirs à vous suivre empressez :

Vous offriront des guirlandes nouvelles :
Vénus pour vous servir y conduira l'Amour ,
L'Amour ne songera qu'à vous y satisfaire ,
Et les Ris & les Jeux dans ce charmant séjour
Ne seront occupez que du soin de vous plaire.

S E' M E' L E' . [mé ,

Malgré tous ces plaisirs dont mon cœur est char-
D'une crainte secrete il se sent alarmé ,

Il craint , & ne peut s'en défendre.

J U P I T E R.

Que craignez-vous ?

S E' M E' L E' .

Un Dieu qui se laisse enflâmer
Ne prend d'amour qu'autant qu'il en veut
prendre ,

Et qui peut n'aimer pas , cesse bientôt d'aimer.

J U P I T E R.

Rassurez-vous , cessez de craindre ,
Mes feux , ainsi que moy , doivent être immor-
tels ;

Puissai-je voir briser mes temples , mes autels ,
Si je puis jamais les éteindre.

S E' M E' L E' .

Je crains moins le trépas qu'un cruel changemé

J U P I T E R.

Pour un objet plus charmant

Que la beauté qui l'engage

Le cœur d'un amant

Peut devenir volage ;

Et n'est rien sur la terre, il n'est rien dās les Cieux

De si charmant que vos beaux yeux ,

Ne craignez pas que mon cœur se dégage.

JUPITER, & SE'ME'LE'.

Hé que pourrois-je, O Ciel ! préférer à mon
choix ?

Je fais tout mon bonheur de vivre sous vos loix.

JUPITER.

Souffrez qu'en ces lieux je vous laisse ,

Lès destins m'ont chargé du soin de l'univers ;

Quoique tout m'obéisse , adorable Princesse ,

Un empire si beau me plaît moins que vos fers.

Vénus , Amours , troupe charmante ,

Préparez-vous à seconder mes vœux ,

Et venez occuper la beauté qui m'enchanté

Par les plus agréables jeux.

On entend une symphonie douce & tendre.

SE'ME'LE'.

Quelle Divinité s'avance ,

Quel éclat brille dans les airs !

Ce bruit harmonieux , ces aimables concerts.

De là Mere d'Amour annoncent la présence.



SCENE II.

SE'ME'LE', VENUS, accompagnée
des Graces & des Amours.

VENUS.

J E quitte le séjour des Cieux ,
E. viens prendre part à ta gloire ,

S E' M E' L E',

Est-il de plus grande victoire
Que d'avoir desarmé le Souverain des Dieux ?
C H O E U R.

Est-il de plus grande victoire
Que d'avoir desarmé le Souverain des Dieux ?
S E' M E' L E'.

Déesse, par ces soins vous faites bien connoître
Que c'est de votre sang que j'ai reçu le jour.
V E' N U S.

Vous qui suivez mes pas, faites ici paroître
Du Dieu de l'univers la puissance & l'amour.
C H O E U R.

Faisons ici paroître
Du Dieu de l'univers la puissance & l'amour.
On danse.

V E' N U S.
Princesse, connoissez votre bonheur extrême,
Un Dieu prend soin de vos plaisirs,
Que ne fera-t-il point pour combler vos desirs ?
Il peut tout, & vous aime.

C H O E U R.
Princesse, connoissez, &c.
V E' N U S.

Mercuré paroît dans ces lieux,
C'est lui-même, je me retire,
Je ne dois point porter mes regards curieux
Jusques dans les secrets dont il vient vous in-
struire.





SCÈNE III.

JUNON. *Sous la ressemblance de Mercure,* S'EMÉLÉ.

JUNON.

JE viens vous tirer de l'erreur
 Qui séduit votre foible cœur ;
 Celui qui pour vous soupire
 Sous le nom trompeur
 Du Maître du céleste Empire,
 Est un perfide, un imposteur.

S'EMÉLÉ.

Que dites-vous ? puis-je vous croire ?
 Quoy l'Aurore & Vénus par des jeux si charmés
 Auroient pu m'applaudir d'une fausse victoire !

JUNON.

Connoissez de ces lieux les vains enchantemens,
 Voyez de ces jardins disparoître le charme ;
Le jardin disparoit.

Croyez-vous plaire encore au Souverain des
 Dieux ?

S'EMÉLÉ.

Tout m'étonne ici, tout m'alarme,
 Que vois-je ? en croirai-je mes yeux ?
 Amante trop crédule, amante infortunée,
 Au plus sensible outrage, au plus cruel malheur
 Hélas ! serois-je condamnée ?
 Juste Ciel, terminez le trouble de mon cœur.

JUNON.

Pour sçavoir si l'amant qui s'efforce à vous plaire
 Est le Dieu souverain que le monde révere,
 Et s'il mérite votre ardeur,

Que ce Dieu supposé , si grand en apparence ,
Vienne la foudre en main vous prouver sa puis-
sance

Dans le pompeux éclat de toute sa grandeur ;
C'est ainsi qu'à vos yeux cet amant doit paroître.

S E M E L E . •

Je suivrai vos avis , il est tems qu'à la fin
Cet amant se fasse connoître ,
Et je vais éclaircir mon sort , & son destin.

Elle sort.



S C E N E I V.

JUNON *seule.*

Cours à ta perte , orgueilleuse rivale ,
Va ressentir l'effet de mon juste courroux ,
Bientôt la mort la plus fatale
Te punira de mes transports jaloux.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente le Temple de l'Hymen.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEMÈLE.

ME flatez-vous encor, douce & chere
 espérance,
 Je ne vois plus le Dieu qui regne dans
 mon cœur,

Que ne vient-il par sa présence
 Finir mon trouble & mon erreur ?

Cessez de me flater, douce & vaine espérance,
 C'est un faux Jupiter qui regne dans mon cœur.
 Mais pourquoy démentir & Vénus & l'Aurore ?
 Non, non, n'en doutons plus, c'est le Maître des
 Dieux,

Je l'ai dit, je l'ai crû, je le veux croire encore,
 J'ai pour me rassurer & mon cœur & mes yeux.
 Peut-être que Mercure & lui d'intelligence
 Ont voulu pour l'accroître alarmer mon ardeur,
 Me flatez-vous encor, douce & vaine espérance,
 Quand verrai-je finir le trouble de mon cœur ?

Une autre inquietude agite encor mon ame,
 Pour mon hymen tout s'apprête en ces lieux
 Si Jupiter sent pour moy quelque flâme,
 Il ne souffrira point ces apprêts odieux.



S C E N E I I.

S E M E L E , S T E N E L U S , Troupe
d'Argiens de la Suite.

S T E N E L U S .

A Vôt're hymen je puis prétendre ,
Le Roy ne veut plus différer ,
Et pour le célébrer

Il va lui-même ici se rendre :

Je sçai que je devois par un pénible effort
Cesser d'aimer dans mon malheur extrême ,
Et perdre tout espoir, quand Jupiter vous aime ,
Mais mon cœur est trop foible , & mon amour
trop fort.

S E M E L E ,

Jupiter punit qui l'offense ,
Craignez son foudroyant courroux ,

S T E N E L U S .

Qu'il fasse éclater sa vengeance ,
C'est mon destin de vivre , ou de mourir pour
vous.

S E M E L E .

Vivez, Prince , vivez.

S T E N E L U S .

Que je vive , inhumaine ,
Lorsque vous m'immolez en me manquant de
foy ! [chaîne

Rendez-moy vôt're amour, l'amant qui vous en-
Ne vous aimera pas si constamment que moy.

Malgré vôt're injustice , & ma peine cruelle ,
Je veux brûler pour vous d'une ardeur éternelle,
Peut-être que ma flâme enfin vous touchera ,
Nous verrons qui des deux plutôt se lassera ,

Ou vous d'être inconstante, ou moy d'être fidele,

Jupiter fut toujours sujet au changement,
 Quel plaisir d'aimer un volage!
 Sur la foy d'un perfide amant
 Faut-il que vôtre cœur s'engage?

SE'ME'LE'.

Un regard qu'il dérobe aux soins de sa grandeur,
 Un seul de ses soupirs vaut la plus forte ardeur.

SE'ME'LE'.

STE'NE'LUS.

Formez une chaîne
 nouvelle,

Rompez, rompez vos
 premiers nœuds,

Malgré moy je suis
 infidelle,

Vous faites d'inutiles
 vœux.

Brisez une chaîne
 nouvelle,

Et reprenez vos pre-
 miers nœuds,

Je vous seraitoujours
 fidelle,

Vous faites d'inutiles
 vœux.

STE'NE'LUS.

Le Roy vient, tout est prêt pour la cérémonie;
 A me donner la main il faut vous préparer,
 Par les nœuds de l'hymé vous allez m'être unie.

SE'ME'LE'.

Jupiter, il est tems, venez vous déclarer.



SCENE III.

LE ROY, SE'ME'LE', STE'NE'LUS,
 Troupe de Thébains, Troupe d'Argiens.

LE ROY.

MA promesse est inviolable,
 J'ai donné ma parole, & je veux la tenir;

Que v6tre Jupiter soit feint ou v6ritable, 7
A St6n6lus l'hymen va vous unir.

S E M E L E .

Je fr6mis, que voulez-vous faire?

LE ROY.

Ce que je puis, ce que je doi.

S E M E L E .

Un Dieu peut d6gager la parole d'un Roy,
Tremblez, redoutez la colere

Du Dieu qui tient l'univers sous sa loy.

LE ROY.

Un Roy doit 6tre esclave de sa foy :

Commen6ons par un sacrifice

D'interesser l'Hymen 6 nous 6tre propice.

Portez vos voix jusques aux cieux,
Faites tous retentir ces lieux
De sa gloire & de sa puissance.

CHOEUR.

Portons nos voix jusques aux cieux,
Faisons tous retentir ces lieux
De sa gloire & de sa puissance.

On fait plusieurs danses.

CHOEUR.

Re6ois, Hymen, re6ois n6tre hommage & nos
v6ux,

Unis ces deux am6s des plus beaux de tes n6uds,
Et remplis de nos c6eurs la flateuse esp6rance.





SCÈNE IV.

L'HYMEN, LE ROY, SE'ME'LE,
STÉNE'LUS, & leur Suite.

L'HYMEN.

Aux vœux de Jupiter cesse de t'opposer ;
Cadmus, tu ne dois pas ignorer sa tédresse,
Il soupire pour la Princesse,

Et ce n'est plus à toy d'en disposer :

Par des nœuds si puissans une amante enchaînée
Doit être inaccessible aux soupirs des mortels ;
Aux honneurs les plus grands ta fille est destinée,
C'étoit trop peu d'un trône, il lui faut des autels.

*L'Hymen disparoit, l'autel se brise
avec un grand bruit.*

CHOEUR.

Quel prodige nouveau ! quel sinistre présage !

L'Hymen disparoit à nos yeux,

De fracas & d'horreur quel terrible assemblage !

Eloignons-nous de ces funestes lieux.

LE ROY.

Dieu cruel, ta puissance à me nuire obstinée

Sur tout mon sang veut-elle exercer sa fureur ?

Ma fille est-elle condamnée

A Pourrage sanglant que tu fis à ma sœur ?

à Sténélus.

Quelle que soit son injustice,

Quel que soit le destin qui nous est préparé,

Remettons vôtre hymen, je veux qu'il s'accom-
plisse,

Il n'en est pas moins sûr pour être différé.

Ils sortent.

Sémélé sort, Jupiter paroît, qui l'arrête.



SCENE V.

JUPITER, S E' M E' L E'.

S E' M E' L E'.

Que vois-je ? c'est le Dieu que l'univers
adore,

C'est Jupiter, ou du moins mon amant.

JUPITER.

C'est l'un & l'autre, en doutez-vous encore ?
Croyez-vous...

S E' M E' L E'.

Je ne sçai que croire en ce moment.

Terminez les soupçons que mes craintes font
naître,

Montrez dans mon amant Jupiter en ce jour,
Il est un sûr moyen pour me faire connoître
Vôtre puissance & vôtre amour.

JUPITER.

Je jure par le Stix, par son onde brûlante,
De vous prouver mon pouvoir & mes feux ;
Demandez, je suis prêt à remplir vôtre attente,
Je promets d'accomplir vos vœux.

S E' M E' L E'.

Par un nouvel effort, confirmez ma victoire,

Daignez vous montrer à mes yeux

Brillant de splendeur & de gloire,

Tel que vous paraissez à la Reine des Cieux.

JUPITER.

Que dites-vous, malheureuse Princesse !

S E' M E' L E'.

[dresse.

En comblant mes souhaits rassurez ma ten-

JUPITER.

Si vous sçaviez, hélas ! ce que vous demandez.

SE'ME'LE'.

Je n'exige plus rien si vous me l'accordez ;
Vous me l'avez promis.

JUPITER.

Que vous êtes à plaindre !

Quel péril menace vos jours !

Ho sermens indiscrets !

SE'ME'LE'.

Non, je n'ai rien à craindre,

Avec votre secours.

JUPITER.

Vous périrez malgré moy-même,

Croyez-en ma juste frayeur.

SE'ME'LE'.

Un Dieu qui peut tout, & qui m'aime,

Ne doit point m'inspirer une vaine erreur ;

Ne faites plus languir mon espérance.

JUPITER.

Au nom de nôtre amour...

SE'ME'LE'.

C'est trop me résister,

JUPITER.

A quelle épreuve, hélas ! mettez-vous ma puissance !

SE'ME'LE'.

Ne vous obstinez plus à m'en faire douter,

JUPITER.

Princesse...

SE'ME'LE'.

Répondez à mon impatience...

JUPITER.

Vous le voulez, il faut vous contenter.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

Le Théâtre représente le Palais de Cadmus dans un éloignement.

SCENE PREMIERE.

STENELUS *seul, dans l'avant-cour du Palais.*



URTEUR de tous mes maux , tyran
trop rigoureux ,
Ne pourrai-je briser ta chaîne ?
Amour, c'est trop souffrir dans tes
funestes nœuds ,
Sors de mon cœur, & fais place à
la haine.

Quelle foiblesse , hélas ! d'aimer une inhumaine
Qui trahit ses sermens , qui méprise mes vœux :
Quand tout s'oppose au penchant qui m'en-
traîne ?

Dois-je nourrir un espoir malheureux ?
Que dis-je ! en vain je veux finir ma peine ,
Je sens que le dépit , loin d'éteindre mes feux ,
Vient encore augmenter une tendresse vaine ;
Ne pourrai-je briser ta chaîne ,
Auteur de tous mes maux , tyran trop rigou-
reux ?

— toy , qui me ravis le seul objet que j'aime ,
Témoin

Témoin jaloux du bonheur des mortels,
Te fers-tu donc ainsi de ton pouvoir suprême ?

Après cette injustice extrême
Chez un peuple insensé va chercher des autels.

Le Palais paroît tout en feu.

Mais quels bruyans éclats ! j'entens gronder la foudre ,

Quels spectacles affreux s'offrent à mes regards !
Et la flâme & l'horreur volent de toutes parts ,
Le Palais embrasé tombe réduit en poudre !

A l'affreuse clarté de ce triste bucher

Que vois-je ? mon rival armé de son tonnerre
Veut-il me déclarer la guerre ?

L'objet de mon amour a trop sçu le toucher ,
La foudre en main vient-il me l'arracher ?

Mais il fuit dans les airs.

*On voit Jupiter dans tout son éclat tra-
verser les airs , au milieu des foudres
& des flâmes.*



SCENE II.

STENELUS , ARCAS.

STENELUS.

O Ciel ! que vais-je apprendre ?
ARCAS.

Le plus grand de tous les malheurs.

STENELUS.

Je frémis , que je crains !

ARCAS.

O trop justes frayeurs !

SE' M' E' L' E' ,
La Princeſſe n'est plus.

S T E' N E' L' U' S.

Dieux ! que viens-je d'entendre !

A R C A S.

Plaignez la rigueur de ſon fort ,
Jupiter qui l'aimoit eſt l'auteur de ſa mort :
Ce rival redoutable
Eſt venu ſe montrer aux yeux
De la Princeſſe déplorable ,
Tel que brillant de gloire il tonne dans les
Cieux ,
De ce Dieu foudroyant la fatale préſence. . .

S T E' N E' L' U' S.

S'eſt-il pour l'accabler ſervi de ſa puiffance ?
Acheve , Dieu barbare , acheve , Dieu jaloux ,
Ton injuſte & cruel ouvrage ,
Viens dans mon cœur détruire encor l'image
De l'objet trop charmant qui périt par tes
coups ,
Viens , frappe , ta victime à ta rage ſe livre. .





SCÈNE III.

CADMUS, STÉNELUS.

Suite de Cadmus.

STÉNELUS.

A Mant infortuné!

CADMUS.

Pere trop malheureux!

STÉNELUS, & CADMUS.

Que mon destin est rigoureux!

STÉNELUS.

Sémélé meurt, je vais la suivre,

A mes tourmens je ne sçaurois survivre,

Amant infortuné!

CADMUS.

Pere trop malheureux!

STÉNELUS, & CADMUS.

Que mon destin est rigoureux!

STÉNELUS.

J'ai trop vécu, mourons après ce coup funeste,

Courons chercher un prompt trépas,

C'est le seul espoir qui me reste.

*Il sort.*CADMUS *à sa Suivo.*

Prenez soin de ses jours, ne l'abandonnez pas.





SCENE IV.

LE ROY.

Pour avoir été trop aimable
 Ma fille doit-elle périr ?
 Votre amour , qui la fait mourir ,
 Dieu cruel , la rend-il coupable ?
 Si la mort est le fruit de vôtre amour , hélas !
 Haïssez-nous , ou ne nous aimez pas.

Quel bruit ici se fait entendre ?
 Quels concerts éclatans ! quels sons harmo-
 nieux !
 Jupiter s'apprête à descendre... ?
 C'est lui qui se montre à nos yeux.



SCENE V.

JUPITER , CADMUS.

JUPITER.

Dissipe tes alarmes ,
 Mes vœux à tes desirs ne sont plus opposez ,
 Je viens tarir la source de tes larmes ,
 Et réparer les maux que j'ai causez.

Cessez , funeste horreur d'un spectacle tragique ,
 Et que sur ces tristes débris
 S'élève un Temple magnifique :

Sémélé, dont mon cœur fut tendrement épris,
De l'immortalité va recevoir le prix ;
D'un fils, à qui ton sang doit donner la naissance
Tout l'univers un jour suivra les douces loix.

Il rangera sous ton obéissance

Mille peuples vaincus par ses fameux exploits ;

Je rendrai ta grandeur à nulle autre seconde,

Thebes va devenir la maîtresse du monde,

Et tu seras le plus puissant des Rois.

Vois comme Jupiter fait périr ce qu'il aime.

On voit s'élever un Temple magnifique.

CADMUS.

Vos bontez, Dieu puissant, surpassent nos sou-
hairs, [faits,

Jusques dans vos rigueurs nous sentons vos bien-

Je reconnois pour nous votre tendresse extrême,

Le bonheur des mortels est l'objet de vos vœux,

Lorsque vous les frapez, c'est pour les rendre
heureux.

Jupiter remonte dans le Ciel.



SCÈNE DERNIÈRE.

CADMUS, & sa Suite.

CADMUS.

MA fille est immortelle,
Vous qui suivez mes loix,
Accourez à ma voix,

Venez faire éclater l'ardeur de votre zèle,

Sémélé monte au rang des Dieux,

Célébrez son sort glorieux.

CHOEUR DE THE'BAINS.

Sémélé monte au rang des Dieux,

SE' ME' LE'.

Celebrons son sort glorieux.

On fait plusieurs danses.

LE ROY.

Vuiffe Thèbes toujours la trouver favorable,

Allons lui dresser des autels,

Et lui rendre en ce jour à jamais mémorable

Les honneurs éclatans qu'on doit aux Immortels.

Fin du dernier Acte.

HIPOCRATE

AMOUREUX,

PASTORALE-COMIQUE.



P E R S O N N A G E S
du Prologue.

THALIE, Muse de la Comédie.

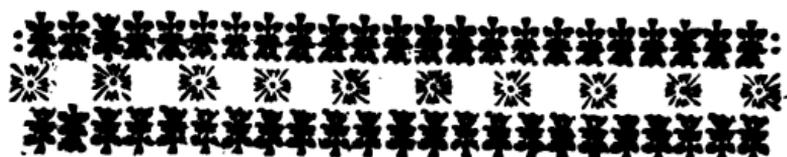
EUTERPE, Muse de la Pastorale.

MOMUS, Dieu de la Raillerie.

Suite de Thalie.

Suite d'Euterpe.

*La Scene est le Théâtre de l'Académie
Royale de Musique.*



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

THALIE *seule.*

QU'au plaisir ici tout conspire,
 Les ris y vont suivre mes pas,
 Je viens dans ces lieux pleins d'appas
 Folâtrer, badiner, & rire.

Que les Muses mes sœurs cessent pour quelque
 tems

D'y chanter des Héros les exploits éclatans ;
 L'enjouement est mon seul partage,

J'aime les jeux, les danses, les chansons ;

J'instruis en badinant, & souvent au plus sage
 Au milieu des plaisirs je donne des leçons :

Je ne fais point verser ni de sang, ni de larmes,

Je sçai l'art de chasser les plus mortels ennuis,

Pour bannir le chagrin j'ai d'infaillibles charmes,

Tout plaît, & tout rit où je suis.

Qu'au plaisir ici tout conspire,

Les ris y vont suivre mes pas,

Je viens dans ces lieux pleins d'appas

Folâtrer, badiner, & rire.

Je vois Momus, vers nous quel soin peut l'atti-
 rer ?





SCENE II.

MOMUS, THALIE.

MOMUS.

LE spectacle qu'ici vous faites préparer
 Dans ces lieux fortunez m'amene.

THALIE.

Quoy Momus pour la terre abandonne les
 Cieux ?

MOMUS.

Je les quitte sans peine,
 Puis qu'on voit ici vos beaux yeux,
 Le séjour des mortels vaut le séjour des Dieux.

THALIE.

Depuis quand êtes-vous si galant & si tendre ?

MOMUS.

Depuis que vos appas m'ont contraint à me ren-
 dre ;

Il faut parler sans feinte & sans détour,
 Je vous aime, Thalie, & ne puis m'en défendre,
 Je ne viens, guidé par l'amour,
 Que pour vous assurer de ma tendresse extrême,
 Et pour vous répéter cent fois que je vous aime.

THALIE.

Je connois vôtre humeur,
 Momus, treve de raillerie.

MOMUS.

Douter de ma sincere ardeur,
 C'est m'outrager, belle Thalie.

THALIE.

Des foiblesses des Dieux le sévere censeur

PROLOGUE. 103

Aux transports de l'amour peut-il livrer son cœur ?

MOMUS.

On peut sans foiblesse & sans crime
Par de beaux yeux se laisser enflâmer ;
Quand on brûle , en aimant , d'une ardeur légitime ,

Je ne condamne point le doux penchant d'aimer :
Mais que pour des beautés mortelles
Jupiter se laisse attendrir ,

Et cherche tous les jours des conquêtes nouvelles ,

C'est ce que je ne puis souffrir.

Encor s'il eût pour vous senti de la tendresse ,

Je cesserois de m'étonner ,

C'eût été la seule foiblesse

Que j'aurois pû lui pardonner.

Je ressens tous les feux dont peut brûler une ame ,

Approuvez mes soupirs , consentez à ma flâme.

THALIE.

Je fais l'Amour , je crains ses traits.

MOMUS.

Rassurez-vous , il guérit ceux qu'il blesse.

THALIE.

Ha qu'il cause de maux !

MOMUS.

Que ses maux ont d'attraits !

Cédez à son pouvoir , cédez , tout vous en presse ,

Laissez-vous enfin desarmer ,

Cruelle.

THALIE.

C'est pour nous un crime que d'aimer ,

Ne cherchez plus à me surprendre ,

Tous vos efforts sont vains , je renonce à l'amour ,

La raison me l'ordonne , & je dois m'en défendre.

MOMUS.

Vous nous en parlez chaque jour,
 Avec un langage si tendre...
 Ha que vous sçavez bien l'art de diffimuler !

THALIE.

Il nous est permis d'en parler,
 Il nous est défendu d'en prendre.

MOMUS.

Vous avez plus d'une sœur,
 Qui malgré cette défense,
 De l'amour & de sa douceur
 A fait l'heureuse expérience :
 De la plus rigide vertu
 Ce Dieu soumet la résistance,
 Il en devient plus fort quand il est combattu,
 Aimez, ou craignez sa vengeance.

THALIE.

J'attens Euterpe dans ces lieux,
 Je la vois, gardez-vous de paroître à ses yeux.

MOMUS.

J'obéis à vos loix, j'évite sa présence ;
 Je ferai tant par ma constance,
 Que mon sort deviendra plus doux :
 Non je n'ai pas encor perdu toute espérance,
 L'Amour sera vainqueur de votre indifférence,
 On résiste en vain à ses coups.

Il sort.



SCENE III.

EUTERPE, THALIE.

EUTERPE.

JE vous rejoins, ma sœur, avec impatience
 THALIE.
 Pour commencer nos jeux je n'attendois que
 vous.

THALIE, & EUTERPE.

Que de nos tendres chants ce séjour retentisse,
 Joignons nos soins & nos efforts,
 Et par d'agréables accords
Que tout ce qui nous suit à nos concerts s'unisse.

THALIE.

Paroissez, enjouissons, paroissez, doux plaisirs,
 Venez, venez, troupe charmante,
 Formez d'aimables jeux, remplissez mon attente,
 Venez seconder nos desirs
Les Ris, les Jeux, les Plaisirs paroissent.

EUTERPE.

Quittez les bois, quittez la plaine,
 Bergers qui composez ma cour,
Que votre zèle en ces lieux vous amène,
 Venez y célébrer les charmes de l'Amour.
*Des Bergers & des Bergeres se rassemblent
 pour lui obéir.*

THALIE.

Chassons la tristesse,
 Divertissons-nous;

PROLOGUE.

Rions , dansons , chantons sans cesse ,
Il n'est rien de si doux.

E U T E R P E.

Cédez , tambours , cédez , trompettes ,
Tendres hautbois ,
Douce mufettes ,
Joignez-vous à nos voix.

C H O E U R de la Suite de Thalie.

Chassons la tristesse ,
Divertissons-nous ,
Rions , dansons , chantons sans cesse ,
Il n'est rien de si doux.

C H O E U R de la Suite d'Euterpe.

Cédez , tambours , cédez , trompettes ,
Tendres hautbois ,
Douce mufettes ,
Joignez-vous à nos voix.

T H A L I E.

On n'entend point ici le bruit affreux des ar-
mes ,
Ce n'est que sur nos ennemis ,
Déjà tremblans , bientôt soumis ,
Que le Ciel irrité détourne les alarmes.

E U T E R P E.

Le plus puissant des Rois , le plus grand des Hé-
ros ,
Qui va rendre le calme au reste de la terre ,
Nous permet au milieu des horreurs de la guerre
De goûter la douceur des jeux & du repos.

C H O E U R.

Le plus puissant des Rois , le plus grand des Hé-
ros , &c.

PROLOGUE.

207

THALIE, & EUTERPE.

Que Bellone & la Victoire
Remplissent tous les desirs,
Ses plaisirs font nôtre gloire,
Sa gloire fait nos plaisirs.

Fin du Prologue.



A C T E U R S.

HIPOCRATE , célèbre Médecin , Magicien
fameux , Amoureux d'Eroxene.

EROXENE , Bergere.

DAPHNE' , Bergere , Amic d'Eroxene,

GORAX , Confident d'Hipocrate.

AMINTE , Berger , Amant d'Eroxene.

TROUPE DE BERGERS , ET DE BERGERES.

TROUPE D'ESPRITS ENCHANTEURS.

ESCULAPE , Dieu de la Médecine.

SUITE D'ESCULAPE , Troupe de Médecins
& d'Apoticaire.



HIPOCRATE AMOUREUX,

PASTORALE-COMIQUE.

A C T E I.

Le Théâtre représente un bocage agréable, où l'on voit une fontaine, dont les bords sont couverts de fleurs.

SCENE PREMIERE.

EROXENE., DAPHNE.

DAPHNE.



ILLE amans empressez se déclarent pour vous,

Dans les hameaux voisins il n'est point de bergere

Qui brille d'un éclat & si vif & si doux,

Nos bergers à l'envi n'aspirent qu'à vous plaire,
On ne sçauroit vous voir qu'on ne soit enchanté

Et de vôtre jeunesse , & de vôtre beauté.

Vous charmez partout où vous êtes ,
Déclarez-vous, faites un choix ,
Ne nous enlevez pas le fruit de nos conquêtes ,
Et laissez nos amans revenir sous nos loix.

EROXENE.

Du Dieu qui fait aimer j'éprouve la puissance ,
J'ai fait enfin ce choix si doux & si charmant ,
Quand l'Amour veut d'un cœur bannir l'indif-
férence ,

Il y réussit aisément.

DAPHNE.

C'est en vain contre lui que l'on veut se défen-
dre ,

Chacun doit aimer à son tour ,

Vous donnez trop d'amour ,

Pour n'en pas prendre.

EROXENE.

Ma fierté se dément , je ne m'en défens pas ;
Aminte m'a surpris l'aveu de ma tendresse ,
Je n'ai pu l'éviter ; si c'est une foiblesse ,

Que cette foiblesse a d'appas !

DAPHNE.

Pour traiter de foiblesse une si belle fiâme ,
Aminte est trop aimable , & trop digne de vous ;
Qu'il doit être content du choix qu'a fait vôtre
ame ,

Que cet aveu va faire de jaloux !

Par des soins assidus qu'il fait toujours paroître
L'amour qu'il a pour vous se fait assez connoi-
tre ,

A montrer son ardeur qu'il est ingénieux !

Pour vous une galante fête

Par son ordre encore s'apprête.

*On entend un bruit d'instrumens
agréables & champêtres.*

EROXENE.

Quels accords !

AMOUREUX.
DAPHNE'.

217

Quels concerts !

EROXENE , & DAPHNE'.

Quel bruit harmonieux
Réveille les échos de ces belles retraites !
Les sons les plus touchans des hautbois, des mu-
settes
Se font entendre dans ces lieux.



S C E N E I I.

EROXENE , DAPHNE'. Des
Bergers & des Bergeres viennent en-
danfant donner une fête à Eroxene de la
part d'Aminte son amant.

• CHOEUR.

LE berger qui vous engage
Brûle pour vous des plus beaux feux,
C'est lui qui vous offre ces jeux,
Des bergers de ce bocage
Il est le plus aimable, & le plus amoureux.

UNE BERGERE.

Que la jeunesse
A de charmans appas,
Les ris, les jeux suivent ses pas,
Soupirez, jeunes cœurs, aimez, tout vous ex-
presse,
Dans la belle saison laissez-vous enflâmer,
Gardez-vous bien d'attendre à la vieillesse,
Il n'est de bon tems pour aimer.
Que la jeunesse.

HIPOCRATE CHOEUR.

Rien n'est exempt d'aimer dans la nature ,
L'écho de ces bois d'alentour ,
Les oiseaux par leur chant, l'onde par son mur-
mure ,
Tout dit qu'il faut se rendre aux charmes de l'a-
mour. *ils font plusieurs danses.*

EROXENE.

Mon inquiétude est extrême ,
Cessez, Bergers, vos jeux me coûtent des soupirs,
Quand on ne voit point ce qu'on aime ,
Peut-on goûter quelques plaisirs ?
ils sortent.



SCENE III.

EROXENE, DAPHNE.

EROXENE.

Sous ces ombrages verts Aminte doit se ren-
dre,
Sans lui rien ne me plaît, je vais ici l'attendre,
Mais hélas qu'il tarde à venir !
Loin de moy si long-tems qui peut le reténir ?
Le soin de me plaire l'engage
A m'offrir de ces jeux le doux amusement ,
Il me plairoit bien davantage ,
S'il me voyoit à tout moment.

DAPHNE.

Hipocrate va donc perdre toute espérance ,
Vous sçavez qu'en vos fers son cœur est engagé ,
Comment son amour outragé
Verra-t-il cette préférence ?

EROXENE.

Ha ne me parle plus de cet indigne amant ,

AMOUREUX. 213

Aminte, Aminte seul peut me paroître aimable,
Qu'il est tendre, qu'il est charmant !,
Qu'Hipocrate est insupportable.

Mais je le vois cet objet odieux,
Eloignons-nous, faut-il qu'il me suive en tous
lieux ?

Il cede en vain au penchant qui l'entraîne,
Le sien est de me voir, le mien est de le fuir,
Plus il veut être aimé, plus il se fait haïr,
Que sa présence, ô Ciel, m'importune & me gêne !
DAPHNE'.

Vous sçavez ce qu'il peut par ses enchantemens,
Dissimulez vos feux, songez à vous contraindre,
Redoutez ses ressentimens.

EROXENE.

Ha je sçai trop, Daphné, qu'il est à craindre ;
Il a mille secrets qui font des envieux,
Pour conserver nos jours il sçait ce qu'il faut
faire,

Il a mille talens rares & curieux,
Mais il n'a pas celui de plaire.

Elles sortent.



SCENE IV.

HIPOCRATE, CORAX.

HIPOCRATE.

A Mour, es-tu fait pour moy ?
Amour, suis-je fait pour toy ?
Laisse mon cœur en paix, tu causes trop de peines,
On ne fait que gémir sous tes cruelles chaînes,
Malheur cent fois malheur à qui vit sous ta loy ;

Amour, es-tu fait pour moy ?

Amour, suis-je fait pour toy ?

Mais en vain je combats , ton pouvoir est extrême ,

Malgré ma résistance j'aime.

CORAX.

Qu'entens-je ! quels discours ! quoy , Seigneur ,
vous aimez !

HIPOCRATE.

Eroxene est l'objet dōt mes yeux sont charmez.

Tu vois cette fontaine , & mille fleurs naissantes
Orner ses bords délicieux ,

Je venois y chercher ces salutaires plantes ,
Dont la vertu produit des effets merveilleux :

Mais qu'y trouvai-je ? hélas ! j'apperçus Ero-
xene

Qui goûtoit dans cette fontaine
La douceur de l'ēbrage & la fraîcheur des eaux ;
Avec plaisir l'onde amoureuse

Lui donnoit cent baisers , que l'onde étoit heu-
reuse !

Je sentis dans mon cœur mille transports nou-
veaux ,

Je vis dans ce moment si doux , si favorable ,
Ce que jamais le Ciel fit de plus adorable ,

Je vis la plus rare beauté . . .

Je vis . . . que j'en suis enchanté !

CORAX.

A la fin vōtre cœur soupire ,

Lui qui bravoit & l'Amour , & ses loix.

HIPOCRATE.

Il me soumet à son empire

Pour la première fois.

CORAX.

Que je vous plains ! souvent un objet agréable
Nous cause des maux rigoureux ,
L'Amour est traître & dangereux ,
C'est un Dieu plus malin qu'un diable.

HIPOCRATE.

L'adorable Eroxene a sçu toucher mon cœur,
Grands Dieux ! en la faisant si belle,
Que ne la faisiez-vous moins fiere & moins
cruelle :

Je lui témoigne en vain la plus sincere ardeur,
Rien ne peut vaincre sa rigueur.

CORAX.

Vôtre puissance redoutable
S'étend jusques dans les enfers,
Employez de vôtre art le secours favorable
Pour servir vôtre amour, ou pour briser vos fers.

HIPOCRATE.

Quelque effort que je fasse, il devient inutile,
Son cœur à mes desirs veut toujours s'opposer.

CORAX.

Elle est bien difficile,
L'amour d'un Médecin est-il à mépriser ?

Formez une chaîne nouvelle,
Le dépit doit vous dégager,
L'amour vous dit d'être fidele,
La raison vous dit de changer.

Malheur à qui se pique
D'une sorte de fidélité,
Le changement est l'émétique
D'un amant maltraité.

HIPOCRATE.

Du mal qui me possède
La mort est l'unique remede,
Non, non, sans mourir
Je n'en scaurois guérir.

CORAX *en mêmes tems.*

Du mal qui vous possède
Le changement est le remede,
Non, non, sans mourir
Vous en pouvez guérir.

216

HIPOCRATE

HIPOCRATE.

Ce n'est pas tout, apprens ce qui me desespere,
CORAX.

Qui peut encor vous alarmer ?

HIPOCRATE.

Par un rival que son cœur me préfère
L'ingrate s'est laissè charmer.

CORAX.

Elle a tort.

HIPOCRATE *apperçoit Eroxene qui
traverse le fond du Theatre.*

Je la vois, & toujours trop fidele

En vain je soupire pour elle :

Allons, suivons ses pas, & par un feu si beau

Tâchons d'attendrir la cruelle.

CORAX *la regardant.*

Dieux, quel friand morceau !

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

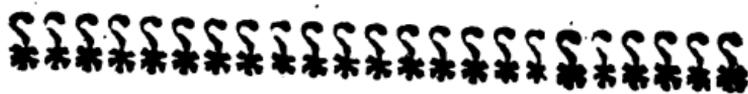
SCENE PREMIERE.

EROXENE *seule.*

B

Eaux lieux, retraites du silence;
Aimable & tranquille séjour,
Dù j'ai souvent cherché dans
mon indifférence

Un azile contre l'amour,
Soyez témoins de ma tendresse extrême,
Et des transports qui saisissent mon cœur,
Je viens vous apprendre que j'aime,
Si vous ignorez mon ardeur.



SCENE II.

EROXENE, HIPOCRATE.

HIPOCRATE.

B Eauté .. que tout le monde admire...
Et qu'on ne peut trop admirer...
Pour vous... je languis... je soupire...

EROXENE.

Il vous sied bien de soupirer.

Malgré v^otre rigueur vous devez vous attendre
 Que mon cœur enflâmé touj^ours vous aimera,
 Peut-être qu'à la fin le v^otre cessera

D'être si dur pour un amant si tendre.

Ecoutez mes soupirs, partagez mon ardeur,
 Quoy se peut-il que rien ne vous fléchisse?

Que la pitié du moins vous attendrisse,

Si l'amour ne peut rien sur v^otre injuste cœur;

Ciel ! de mes feux quelle est la récompense !

Dois-je donc voir chaque jour

Renâître mon amour,

Et mourir mon espérance ?

Quand verrai-je combler mon espoir le plus
 doux ?

Parlez, c'est trop souffrir sous v^otre empire,

Ne pourrez-vous jamais soulager mon martyre,

Et ressentir pour moy ce que je sens pour vous ?

EROXENE

Puisque vous le voulez, je romprai le silence,

Je vais parler, écoutez-moy :

J'aime un berger qu'amour a soumis à ma loy,

Rien ne sçauroit affoiblir ma constance,

J'aimerois mieux mourir que de mâquer de foy,

Perdez une vaine espérance,

Je ne changerois pas mon berger pour un Roy,

HIPOCRATE.

Ne puis-je faire t^une infidelle ?

EROXENE.

L'Hymen pour couronner une âme si belle,

Doit bientôt répondre à mes vœux,

Et m'unir avec lui du plus beau de ses nœuds,

HIPOCRATE.

Ignorez-vous ce qu'on doit craindre

De mon courroux, & de mon desespoir ?

Vous sçavez mon amour, vous sçavez mon pou-
 voir,

Quand ma fureur s'allume, elle a peine à s'étein-
 [dre ;

A M O U R E U X. 219

Tremblez pour mon rival , s'il ose m'outrager ,
Plus vous l'aimez , plus je l'abhorre :
Je suis fils d'Esculape , & je puis me venger ,
Ne desesperez plus un cœur qui vous adore.

EROXENE, & HIPOCRATE,

Ne sçauriez-vous former
Une nouvelle chaîne ?

HIPOCRATE,

Donnez-moy vôtre amour.

EROXENE.

Donnez-moy vôtre haine.

HIPOCRATE.

Je ne puis vous haïr.

EROXENE.

Je ne puis vous aimer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ne sçauriez-vous former

Une nouvelle chaîne ?

HIPOCRATE,

Quoy serez-vous toujours insensible à mes feux ?
Que dois-je faire, ô Ciel ! dans mon sort déplorable ?
Il réve un moment, & continue à part.

Sommeil , tu peux servir mes desirs amoureux ,
Endors par tes pavots cette bergere aimable ,
Si mon art te soumet à mes commandemens ,
Obéis-moy sans résistance.

EROXENE. *Elle veut servir. & est
recevut par le sommeil qui la faisoit.*

Une langueur secrete assoupit tous mes sens ,
Je cede à son aimable & douce violence.

Elle tombe sur un lit de gazon, & s'endort.

HIPOCRATE.

Le sommeil avec moy déjà d'intelligence
Flate l'espoir de mes vœux impuissans ;
Je vais de mon ame inquiète
Soulager , s'il se peut , les violens transports.

Pour le dessein que je projette
Employons nos plus grands efforts,

Sortez de la nuit éternelle ,
Vous qui sçavez tromper les yeux
Par des charmes mystérieux ,
Sortez , c'est moy qui vous appelle ,
Noirs habitans du Stix , venez , esprits , venez
Servir mes feux infortunez :
Mon art a donné la naissance
A votre suprême pouvoir ,
Faites-vous un devoir
De votre obéissance ;

Noirs habitans du Stix , venez , esprits , venez
Servir mes feux infortunez.

Laisse-leur un libre passage ,
Si jamais j'ai peuplé ton séjour ténébreux ,
Pluton , favorise mes vœux ,

De l'empire infernal quittez l'affreux rivage ,
Noirs habitans du Stix , venez , esprits , venez
Servir mes feux infortunez.

*On entend une symphonie qui precede
leur arrivée.*

Pluton m'entend, ce bruit annonce leur présence.



SCENE .III.

HIPOCRATE, EROXENE *endormie*.
Troupe d'Esprits enchanteurs.

CHOEUR.

Nous révèrons tes loix , soumis à ta puis-
sance ,
Tu nous vois prêts à suivre tes desirs ,

Nous faisons de remplir ta plus douce espérance
Et nôtre gloire, & nos plaisirs.

HIPOCRATE *montrant Eroxene.*

Charmez cette beauté qui m'a charmé moy-
même,

Secondez mes ressentimens,

Faites-lui voir en moy l'heureux amant qu'elle
aime, [mens.

Que je lui plaise au moins par vos enchante-
CHOEUR.

Du zele qui pour toy nous presse

Tes yeux vont être les témoins.

*Ils enchantent Eroxene, & font
plusieurs danses.*

HIPOCRATE.

Vous avez satisfait ma gloire & ma tendresse,
Je n'oublierai jamais ce service, & vos soins.



SCENE IV.

HIPOCRATE, EROXENE, Troupe
d'Esprits enchanteurs, AMINTE
dans le fond du Theatre.

*Eroxene s'éveille, & prend
Hippocrate pour Aminte.*

EROXENE à Hippocrate.

ENfin je vous revois, doux objet de ma hâ-
me,
Aimable & cher amant qui partagez mes feux,
Quels transports, quels plaisirs pour mon cœur
amoureux!

Que ne puis-je exprimer ce que ressent mō amō

A vous plaire , à vous voir je borne tous mes
vœux ,
J'en atteste du Ciel la puissance suprême.

Que je vous aime !

Rien n'est égal à mon ardeur ,
Tout vous répond de ma tendresse extrême ;
Ma bouche , mes yeux & mon cœur
Disent assez que je vous aime.

HIPOCRATE *apercevant Aminte.*
C'est assez , rendez-lui l'usage de ses sens ,
Mon rival irrité va la croire infidelle ,
Amour , fais qu'indigné de ses feux inconstans ,
A mes vœux empressez il cede la cruelle.

*Ils levent le chatme, elle reprend sa
raison & perd le trouble de ses sens.
Ils sortent.*



SCENE V.

AMINTE , EROXENE.

AMINTE.

C'En est donc fait, mes soins deviennent su-
perflus ,
Je cesse de vous plaire , un autre vous engage ,
Eroxene est une volage ,
Eroxene ne m'aime plus.

EROXENE.

Quel reproche ! est-ce à moy que ce discours
s'adresse ?

Quoy lorsque je fais voir la plus vive tendresse...

AMINTE.

Oui, perfide, il est vrai, mais c'est pour mon rival.

AMOUREUX. 216

Mon dépit est trop grand pour pouvoir se con-
traindre,
Fut-il jamais un destin plus fatal,
Eut-on jamais plus sujet de se plaindre ?

EROXENE.

Par quelle illusion, par quel enchantement
Aurois-je pû lui faire un aveu favorable !
Si je vous ai trahi, l'erreur me rend coupable,
Mes yeux ont fait mon crime, & mon cœur les
dément.

AMINTE.

Je vous croyois encor plus constante que belle,
Vous qui deviez n'aimer que moy,
Après tant de sermens vous eroirai-je infidelle,
Pouvez-vous me manquer de foy ?
Malheur à qui se dégage,
Malheur aux cœurs inconstans,
Quelque objet qui les engage,
Ils ne sont jamais contens :
Malheur à qui se dégage,
Malheur aux cœurs inconstans.

EROXENE.

Mon amour est égal au vôtre,
Et quand je le voudrois, pourrois-je vous trahir ?
Il ne m'est pas permis de pouvoir vous haïr,
Ni d'en pouvoir aimer un autre.

AMINTE.

Ne me trompez-vous point ?

EROXENE.

Pour vous mieux rassurer,
Par les nœuds de l'hymen je dois vous être unie,
Allez, allez sans différer,
Préparer tout pour la cérémonie,
Je vous suivrai bientôt. De vos soupçons jaloux
Calmez l'injuste violence,
Avant la fin du jour vous serez mon époux.
Mais redoutons un rival en courroux.

HIPOCRATE

AMINTE.

Mon amour brave sa vengeance ,
Je mourrois trop content , si je mourrois pour
vous.

Le Temple de Palés nous offre un sûr azile ,
Pour être ensemble unis rendons-nous y tous
deux ,

L'hymen y comblera nos vœux ,
Et pour jouir d'un destin plus tranquile ,
Nous irons sous un ciel plus fortuné pour nous
Goûter d'un si beau feu les charmes les plus
doux.

AMINTE , & EROXENE.

Soupirons toujourns l'un pour l'autre ,
Que rien n'éteigne nôtre ardeur ,
Je vous donne à jamais mon cœur ,
Ne m'enlevez jamais le vôtre ,

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EROXENE, DAPHNE.

DAPHNE.



ENFIN bientôt, belle Eroxene,
L'hymen va couronner vos feux,
Qu'il est doux de porter sa
chaîne,

Quand l'Amour en forme les nœuds!

EROXENE, & DAPHNE.

Qu'il est doux de porter sa chaîne,

Quand l'Amour en forme les nœuds!

DAPHNE.

Tout est prêt, le flambeau s'allume,

L'encens déjà parfume

Le Temple de Palés :

Le Prêtre vous attend, & par un sacrifice

A vos plus doux souhaits

Il a rendu l'unon propice.

EROXENE.

Un rival indigne à mon choix

S'oppose en vain... Mais je le vois encore,

Trouverai-je en tous lieux un amant que j'abhorre ?

O Ciel ! fais-le moy voir pour la dernière fois.





SCENE II.

EROXENE, DAPHNE,
HIPOCRATE.

HIPOCRATE.

JE ne puis tenir ferme l'ardeur qui me possède,
Dédaignez-vous toujours un amant em-
pressé ?

Hélas ! à mes tourmens n'est-il point de remède,
Dois-je mourir du trait dont je me sens blessé ?

Quand pour vous ma tendresse éclate,
Vous condamnez mes transports amoureux,
Et loin qu'un doux espoir me flatte,
Vôtre fierté redouble, & s'oppose à mes vœux,
Accablé sous le poids d'une cruelle chaîne,
Faut-il que j'aime encore un dangereux poison ?
Que ne puis-je avoir, inhumaine,
Moins d'amour, ou plus de raison ?

EROXENE.

Fuyez, l'absence doit éteindre
L'importune ardeur de vos feux,
Fuyez, nous cesserons tous deux
Et de souffrir, & de nous plaindre.

HIPOCRATE.

Je sçai trop le pouvoir de vos divins appas,
Non je ne pourrois vivre où vous ne seriez pas.

EROXENE.

Profitez d'un avis sincère,
Pour d'autres que pour moy réservez vos sou-
pirs,
Mille cœurs enchantez du bonheur de vous plaire
Avec empressement préviendront vos desirs.

AMOUREUX.

227

HIPOCRATE.

L'amour qui dans vos yeux prend ses plus fortes
armes ,

En vous de la beauté rassembla tous les traits ,
Quand on a vû briller vos charmes ,
Où peut-on trouver des attraits ?

• EROXENE.

Vous qui sçavez guérir tous les maux de la vie ,
Guérissez les transports que vòtre ame ressent.

HIPOCRATE.

Hélas ! dans le malheur dont elle est poursuivie
Mon mal est incurable , & mon art impuissant.

EROXENE.

Chassez l'amour qui regne en tyran dans vòtre
ame ,

Vous brûlez d'une vaine flâme ,
Brisez vos fers , dégagez-vous.

HIPOCRATE.

Pour les pouvoir briser , mes fers me sont trop
doux. [ble,

Verrez-vous sans pitié le tourment qui m'accab-
Et le feu dévorant dont je suis enflâmé ?

EROXENE.

Cessez de vouloir être aimé ,
Ou du moins devenez aimable.

HIPOCRATE.

Je cede à vos cruels mépris ,
Je cede à cet indigne outrage ,

Puisque de mon amour vos dédains sont le prix ,
Mon cœur s'abandonne à la rage

Qui le vient animer ,

Je ne respire plus qu'une juste vengeance.

EROXENE.

Modérez vos transports, il faut pour les calmer
Que j'évite vòtre présence.

Elle sort.

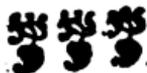


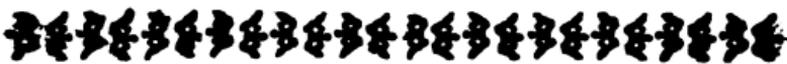
S C E N E III.

HIPOCRATE *seul.*

Elle fuit, & mon lâche cœur,
Loin de briser une honteuse chaîne,
Sôûpire encor pour l'inhumaine
Qui cause mon malheur !

Sortons d'un funeste esclavage,
Je commence à rougir des maux que j'ai soufferts,
Cherche une autre victime, Amour, ^{[gage,} je me dé-
C'est trop languir sous le poids de tes fers.
Un cœur tel que le mien doit être sans foiblesse,
Exerçons les talens que le Ciel m'a donnez,
Esclaves d'une indigne & fatale tendresse,
Fuyons ces lieux infortunez :
Que dis-je, malheureux ? mon espérance est vaine,
Quel parti dois-je prendre en l'état où je suis ?
Vainement je m'oppose au penchant qui m'entraîne,
Plus je le veux, moins je le puis.
Tout accroit mon amour, tout augmente ma peine.





SCENE IV.

HIPOCRATE, CORAX.

CORAX.

O Disgrace cruelle, ô malheur sans égal !
HIPOCRATE.

O Ciel ! que vais-je encore apprendre ?
CORAX.

Eroxene & votre rival...
HIPOCRATE.

Acheve...

CORAX.

Je ne puis...

HIPOCRATE.

Parle sans plus attendre :

CORAX.

Tous deux dans le Temple prochain,
Où Palés reçoit notre hommage,
Viennent de se donner la main,
L'hymen pour jamais les engage.

HIPOCRATE.

Qu'entens-je !

CORAX.

Vous deviez prévenir leur dessein.

HIPOCRATE.

Voilà le triste fruit du feu qui me dévore,

Quoy faut-il renoncer à l'ingrate beauté

Que malgré moy mon cœur adore ?

Je la perds, & je vis encore,

Tout cede au trouble affreux dont je suis agité :

Devois-tu me percer de tes traits redoutables,

Cruel Amour, tyran trop rigoureux ?

Tu ne nous fais sentir tes feus,

HIPOCRATE

Que pour nous rendre misérables.

Le sort a comblé mon malheur. . .

Heureux amans. . . destin barbare. . .

Verrai-je impunément mépriser mon ardeur ?

Non, non, suivons la fureur

Qui de mon ame s'empare.

Maux qui ravagez l'univers ,

Servez mon desespoir, & ma juste vengeance ,

Obéissez , rompez vos fers ,

Il est tems de répondre à mon impatience ,

Préparez vos plus rudes coups ;

Il est tems de répondre à mon impatience.

*Les maux les plus violens qui attaquent
la santé des hommes viennent à son
commandement.*

CHOEUR.

Ha quel plaisir pour nous

De punir qui t'offense !

Ha quel plaisir pour nous

De servir ton courroux !

HIPOCRATE.

C'est trop souffrir des rigueurs d'une ingrate,

J'ai fait pour être aimé des efforts superflus ,

Par votre cruauté que votre zele éclaire ,

Portez partout l'horreur, je ne vous retiens plus.

CHOEUR.

Nous allons faire voir par nôtre obéissance

Quelle est sur nous ta suprême puissance.

HIPOCRATE.

Portez partout l'horreur, je ne vous retiens plus.

*Ils dansent, & portent l'horreur
en tous lieux.*

HIPOCRATE.

Vous, dont les atteintes cruelles

Excitent des transports affieux ,

Et vous, dont les maux rigoureux

Font naître des langueurs mortelles ,

AMOUREUX.

238

Emparez-vous
De ces époux,
Que je jouïsse
De leur supplice,
Amenez-les expirer à mes yeux.

Je les vois.



SCENE V.

HIPOCRATE, CORAX,
EROXENE, AMINTE.

AMINTE *transporté.*

Quelle ardeur dans mes veines s'allume ?
Quel feu dévorant me consume ?
Où suis-je...

EROXENE *d'un air languissant.*

Quel pouvoir me conduit en ces lieux ?
AMINTE.

D'où vient le transport qui m'agite ?
EROXENE.

D'où naît ma secrète langueur ?
AMINTE.

Dieux ! ma peine s'accroît !
EROXENE.

Dieux ! mon tourment s'irrite ?
AMINTE, & EROXENE.

Ciel ! n'êtes-vous point sensible à ma douleur ?
EROXENE.

Finissez mes langueurs mortelles,
AMINTE.

Calmez le trouble de mes sens,

HIPOCRATE

EROXENE,

Je succombe aux maux que je sens.

AMINTE.

Je cede à mes peines cruelles ,

*Ils tombent tous deux de foiblesse
sur un siége de gazon.*

Trop content de vous voir, & de porter vos fers.

EROXENE.

Trop heureuse en mourant de porter vôtre
chaîne. . .

AMINTE , & EROXENE.

J'expirerai bientôt , & ma mort est certaine.

EROXENE.

Hélas ! Aminte , je vous perds.

AMINTE.

Hélas ! je vous perds , Eroxene.

HIPOCRATE.

Toi , qui vois en ce jour le destin de mes feux ,
Esculape , de qui j'ai reçu la naissance ,Venge ton fils , venge un cœur amoureux
D'une maîtresse ingrate , & d'un rival heureux.

Sois avec moy d'intelligence ,

Approuve les transports dont je suis animé ,

Si je n'ai pû goûter le plaisir d'être aimé ,

Que je goûte du moins celui de la vengeance.

CORAX.

Il va se montrer à nos yeux ,

Cet éclat , ces concerts annoncent sa présence ,

C'est lui qui descend en ces lieux.





SCENE VI.

ESCULAPE, HIPOCRATE,
AMINTE, EROXENE.

Esculape descend monté sur une mule, dans une machine qui représente une boutique d'Apoticaire. Quatre Médecins, & quatre Apoticairens viennent le recevoir, les quatre Médecins prennent les quatre coins de la housse de sa mule, & les quatre Apoticairens viennent faire devant lui l'exercice de la seringue, & ensuite font tous ensemble plusieurs danses.

E S C U L A P E.

Je suis touché de tes alarmes,
Mon fils, tu vas jouir d'un plus heureux destin.

Je viens pour essuyer tes larmes,
Calme tes déplaisirs, & finis ton chagrin.

Pour bannir l'ennui qui te presse,
Je soumets à tes loix & la vie, & la mort,
Tu peux en disposer, un si glorieux sort.

Doit faire cesser ta tristesse.

De ton nom remplis l'univers,
Et que de ton pouvoir l'éclatant avantage

Te console, & te dédommage

De la maîtresse que tu perds.

H I P O C R A T E.

Ma donnez-moy plutôt la beauté qui m'engage.

E S C U L A P E.

Que d'honneurs tu vas recevoir!

H I P O C R A T E.

Ma donnez-moy plutôt la beauté qui m'engage.

E S C U L A P E.

Chez toy de tout côté les trésors vont pleu-
voir.

HIPOCRATE, d'un ton moins animé
& plus radouci.

Ha donnez-moy plutôt la beauté qui m'engage.

ESCU LAPE.

C'est assez pour te consoler,
Que personne en ton art ne te puisse égaler,
Que d'une race illustre un jour illustre pere
On t'implore partout, partout on te révere;

Vois finir ta peine & tes maux,

Tu n'auras plus désormais de rivaux

Qui ne te cedent la victoire.

Chez cent peuples divers ton nom sera vanté,

Les siècles à venir respectant ta mémoire

Comblent de biens & de gloire

Ta nombreuse postérité.

Portez loin de ses lieux le trouble & le ravage,

Ministres redoutez de son fatal courroux,

Et vous, bergers, venez dans ce charmant bocage

Dissiper son chagrin par les jeux les plus doux.

Infortunez, qu'un tendre amour engage,

De vos sens reprenez l'usage,

Le plus puissant des Dieux s'intéresse pour vous.

AMINTE, & EROXENE.

Quel Dieu vient terminer ma peine!

EROXENE.

Amince, je vous vois.

AMINTE.

Je vous vois, Eroxene.

EROXENE. [ferts.

Je ne me souviens plus des maux que j'ai souff-

AMINTE.

Je ne me souviens plus de mes tourmens divers.

ESCU LAPE.

Vivez toujours contents d'une si belle chaîne,

Quittez ces lieux, tendres époux,

Vous y feriez trop de jaloux.

Ils sortent.

AMOUREUX.
ESCULAPE.

235

Que la mélancolie
D'entre vous soit bannie,
Faites de vos douleurs cesser le triste cours,
Le plaisir prolonge la vie,
Le chagrin abrége les jours.
Il remonte au Ciel.



SCENE DERNIERE.

HIPOCRATE, CORAX. Des
Bergers & des Bergetes viennent le di-
vertir, & former plusieurs jeux.

CHOEUR.

LA perte d'un objet aimable
N'est point irréparable,
Consolez-vous, consolez-vous ;
Un Dieu vous devient favorable,
Et vous promet un sort plus doux,
Consolez-vous, consolez-vous.

UN BERGER

Changez, & vengez-vous des mépris d'une in-
grate,

C'est ainsi que l'on doit traiter une beauté
Dont l'invincible cruauté
En dépit de nos feux éclate,
Quand il ne faut que changer,
Qu'il est doux de se venger !

UNE BERGERE.

Si vous voulez être heureux,
Suivez un conseil plus sage,
Si vous voulez être heureux,
Fuyez l'amour & ses feux :
Quand une fois des vents & de l'orage

236 HIPOCRATE AMOUR.

On s'est vû maltraiter ,
Il faut chercher le port , & ne plus le quitter ,
De peur de faire encor naufrage :
Si vous voulez être heureux ,
Suivez un conseil plus sage ,
Si vous voulez être heureux ,
Fuyez l'amour & ses feux.

CHOEUR.

La perte d'un objet aimable
N'est point irréparable ,
Consolez-vous , consolez-vous :
Un Dieu vous devient favorable ,
Et vous promet un sort plus doux ,
Consolez-vous , consolez-vous.

*Chaque chanson est entremêlée
de plusieurs danses.*

HIPOCRATE , & CORAX.

Consolons-nous , consolons-nous.

HIPOCRATE.

L'effort que je fais est extrême :
A ne te rien dissimuler ,
Quand on a perdu ce qu'on aime ,
On a peine à se consoler.

CORAX *sur le même air ,
aux spectateurs*

On fait tout pour vous satisfaire ,
A ne vous rien dissimuler ,
Lorsque l'on n'a pas sçû vous plaire ,
On a peine à se consoler.

Fin du dernier Acte

FRÉDÉRIC,

TRAGÉDIE.



ACTEURS

FREDERIC, Roy de Sicile.

FERNAND, Favori du Roy.

LEONORE,

LUCINDE, Confidente de Léonore,

BEATRIX, Suivante de Léonore,

ALONSE, Amant de Lucinde la Suite de
Frédéric.

GUSMAN, Officier de Frédéric, Amant de
Béatrix,

M^{lle} ELUSINE, Magicienne.

TROUPE DE CHASSEURS.

TROUPE DE MAGICIENS, ET DE
DEMONS,

TROUPE DE SICILIENS.

La Scene est en Sicile.



FREDERIC,

TRAGEDIE.

ACTE I.

Le Theatre represente la fontaine Aréthuse dans une forêt sombre & solitaire, & le mont Etna dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

LEONORE *seule.*

DU repos des mortels tyrannique ennemie,
 Impitoyable jalousie,
 Cesse de s'opposer à mes plus chers desirs ;

Des tendres cœurs quand seras-tu bannie ?
 Te plairas-tu toujours à troubler leurs plaisirs ?
 De tes cruels transports déplorable victime
 Sous tes coups rigoureux mon cœur est abattu ;
 Vous le sçavez, Ciel, je serois sans crime,
 Si j'avois été sans vertu.

Témoin du tourment effroyable
 Dont je sens les injustes coups,
 Solitaire forêt, pour moy plus pitoyable
 Que ne fut un amant jaloux,
 C'est trop me plaindre, hélas ! de mon malheur
 extrême,

C'est trop pleurer, & trop souffrir,
 Je vous quitte, & je vais aux yeux de ce que
 j'aime

Me justifier, ou mourir.

Et vous, qu'un tendre amant vit toujours inflexible,

Et qui d'une onde pure arrosez ces forêts,
 Aréthuse, à mes maux favorable & sensible,
 Vous n'entendrez plus mes regrets.

Lucinde ici s'avance, elle seule fidelle
 Prend pitié de mes jours proscrits ;
 Je n'ai rien de secret pour elle,
 Instruisons-la du dessein que j'ai pris.



SCENE II.

LEONORE, LUCINDE.

LUCINDE.

Approchons, je n'ai rien à craindre,
 C'est Léonore que je voy.

LEONORE.

Lucinde, c'est trop me contraindre,
 Apprens ce que je veux confier à ta foy ;
 Il te souvient qu'animé par la gloire
 L. Prince Frédéric, mon amant & mon Roy,
 Suivi partout de la victoire,
 Chez le fier Ottoman alla porter l'effroy.

Que

Que ses adieux accablèrent mon ame !

Ciel ! quelles furent mes douleurs !

Fernand, qu'il me laissa pour essuyer mes pleurs,

Brûla pour moy d'une coupable flâme.

LUCINDE.

Le perfide !

LEONORE.

Il osa me déclarer ses feux :

En vain il employa les soupirs & les larmes ,

Pour ébranler mon cœur trop impuissantes ar-
mes.

Enfin las de me voir insensible à ses vœux

Mépriser toujourns sa tendresse ,

Ce suborneur cruel m'accusa près du Roy

D'une criminelle foiblesse ,

de trahir mes sermens & ma foy.

LUCINDE.

Jusques à cet excès peut-on porter la rage !

LEONORE.

C'est par cet artifice , & sur ce faux rapport

Que le Prince abusé , pour laver cet outrage,

Ordonna sans tarder mon supplice & ma mort.

LUCINDE.

Quoy vos attraits qui sçurent tant lui plaire

Ne purent calmer sa colere ?

LEONORE.

Pour modérer les aveugles transports

D'un amant qui croit qu'on l'offense ,

On fait d'inutiles efforts ,

Il n'écoute que la vengeance.

LUCINDE.

Cruel Fernand ! O Ciel , pour qui réservez-vous

La foudre & ses terribles coups ,

Si ce monstre odieux n'en est pas la victime ?

LEONORE.

Le traître par ma mort crut étouffer son crime ;

Loin de punir de si noirs attentats ,

Le Roy le crut , & sans vouloir m'entendre ,

L

Au lieu du doux hymen où je devois prétendre,
Chargea deux assassins du soin de mon trépas.

C'est dans ces tristes lieux, hélas !

Que la trop crédule injustice

A ses jaloux soupçons eût fait ce sacrifice,
Si le Ciel n'eût donné des sentimens humains
A ceux qui de mon sang devoient souiller leurs
mains. •

De mille coups mortels déjà leur barbarie
Menaçoit fierement & mon sein & ma vie,

Quand une pitoyable horreur

Par un charme secret désarma leur fureur.

Mon sort est inconnu, le Roy même l'ignore,

Que je souffre de maux ! quel prix d'un tendre
amour !

Je respire, cent fois plus malheureuse encore

Que si j'avois perdu le jour.

C'est trop passer pour criminelle,

Sous le poids de mes maux mon courage abattu

A laissé trop long-tems soupçonner ma vertu ;

Et fabulons le Roy d'une flâme infidelle.

Voyons la fin d'un si funeste sort,

Il est tems que je parle, il est tems que j'éclate,

Non, ne différons plus, un doux espoir me flatte,

Il faut sauver ma gloire, ou courir à la mort.

LUCINDE.

Ce seroit pour vos maux un dangereux remède,

Vous connoissez le Roy, Fernand toujours l'ob-
sède,

Il vous perdrait, vous n'échaperiez pas

Une seconde fois aux horreurs du trépas.

Prenez un tems plus favorable,

Vous aurez pour vous quelque jour

Le Ciel, l'innocence, & l'amour ;

Le Roy seroit peut-être encore inexorable,

Ne pressez point votre retour.

LEONORE.

Il n'est point de rocher que n'aient touché mes
plaintes,

Il n'est point de ruisseau qui grossi de mes pleurs
 N'ait murmuré de mes malheurs ;
 Seroit-il moins sensible à ces vives atteintes ?

LUCINDE.

Vous sçavez que Fernand pour terminer la paix
 Doit bientôt quitter la Sicile ,
 Il vous sera pour lors moins difficile
 D'exécuter tous vos projets.

LEONORE.

Cher Prince, peut-être vôte ame
 Brûle d'une nouvelle flâme ;
 Puis-je soupçonner vôte foy ?
 Non malgré ma crainte mortelle
 Je veux vous croire encor fidelle.
 Secrets pressentimens, que voulez-vous de moy ?
 Quand verrai-je finir ma peine ?
 De son amour dois-je tout espérer ,
 Dois-je tout craindre de sa haine ?

LUCINDE.

Tout doit vous rassurer.
 Vous aurez vôte récompense ,
 Vôte malheur sera bientôt fini ,
 Le Ciel protege l'innocence ,
 Tôt ou tard le crime est puni.

LEONORE.

Que la punition tombe sur le perfide
 Qui m'a voulu noircir pour remplir ses souhaits,
 Si le Prince fut parricide ,
 Et l'erreur, & l'amour ont causé ses forfaits.
 O toy, pour qui mon cœur fidelement soupire ,
 Malgré mon rigoureux martire ,
 Et tes soupçons injurieux ,
 Puisses-tu m'accorder tout ce que je desire ;
 Je vais confier à ces lieux
 Ce que je n'ose encor te dire.



SCÈNE III.

LUCINDE *seule.*

Vous, que l'amour engage à pousser des
 soupirs,
 Brisez, amans, brisez vos chaînes,
 Il vous promet toujours des biens & des plaisirs,
 Et ne donne jamais que des maux & des peines.



SCÈNE IV.

LUCINDE, ALONSE.

ALONSE.

Qu'il m'en coûte cher de vous voir,
 Belle inhumaine que j'adore,
 Mais malgré tout mon desespoir,
 Hélas ! je veux vous voir encore :
 Faut-il qu'avec tant de beauté,
 Vous soyez toujours si cruelle,
 Ou qu'avec tant de cruauté,
 Vous paroissiez toujours si belle ?

Soyez sensible à mes soupirs, .
 Pourquoi fuir une Cour dont vous faissiez les
 charmes ?

Pourquoy vous refuser toujours à ses plaisirs ?
 Solitaire beauté, c'est trop verser de larmes,
 C'est trop combattre mes desirs.

TRAGÉDIE.

249

LUCINDE.

J'aime de ces forêts l'horreur & le silence,
Rien ne peut m'en arracher,
C'est la paix & l'innocence,
Loin du crime & du bruit, que je viens y cher-
cher.

Les malheurs seuls de Léonore
Remplissent mon esprit du soin qui le dévore,
Je ne puis plus quitter ces bois
Où je l'ai vüe, hélas ! pour la dernière fois,
Et veux, quoique le Ciel m'ordonne encor de
vivre,
Sans cesse la pleurer, & s'il se peut, la suivre.

ALONSE.

Oubliez son destin.

LUCINDE.

Que dit-on de sa mort ?
Instruisez mon ame inquiète.

ALONSE.

Incessamment Palerme la regrette,
Et plaint la rigueur de son sort.

LUCINDE.

Et le Roy trop barbare y pense-t-il encore ?

ALONSE.

C'est de ce cher & fatal souvenir
Qu'il se plaît à s'entretenir :
Il aime toujours Léonore,
Il en fait son plaisir, il en fait son tourment,
Tantôt cruel vengeur, tantôt fidele amant.
Le Roy n'est pas le seul barbare
Dont on peut se plaindre aujourd'hui,
En méprisant le feu qui de mon cœur s'empare,
Vous ne l'êtes pas moins que lui.
Que vôtre rigueur est extrême !
Du plus fidele amant vous rejettez les vœux,
Son destin seroit trop heureux,
Si vous l'aimiez comme il vous aime.

L iij

FRE'DERIC,
LUCINDE.

Il en coûte trop pour aimer ,
Ne parlons plus d'amour, perdez toute espérance
De pouvoir jamais m'enflâmer ,
Je veux mourir dans mon indifférence ,
Il en coûte trop pour aimer.

A L O N S E.

Rien n'est égal au beau feu qui m'enflâme ,
Rien n'est égal à vos attraits ,
Avec tant de beauté n'aimerez-vous jamais ?
Que dis-je ? hélas ! l'amour peut-il blesser vôtre
ame ? [traits.
Ce vainqueur dans la mienne a lancé tous ses
On entend un bruit de chasseurs.

L U C I N D E.

Quel bruit tumultueux ! quelles voix indiscrettes
Troublent de ce séjour les aimables douceurs ?

A L O N S E.

C'est une troupe de chasseurs
Qui se sont égarés dans ces sombres retraites ,
Lucinde fait un pas pour sortir.
Pourquoy m'abandonner : qui vous en fait la loy ?

L U C I N D E.

Le bruit redouble , l'on s'avance ,
Evitons des humains l'importune présence.
Elle sort.



S C E N E V.

A L O N S E.

NE pouvez-vous rester un moment avec
moy ?
Doux instant , où je vois la beauté que j'adore ,

Que ta lenteur auroit pour moy d'attraits,
 Pour satisfaire un feu qui me dévore,
 Ou ne commence, ou ne finis jamais.

Il sort.



SCENE VI.

TROUPE DE CHASSEURS.

CHOEUR. E

C'Est trop errer dans ces campagnes,
 Parmi les bois & les montagnes,
 Rassemblons-nous, rassemblons-nous.
 Diane, puissante Déesse,
 Soyez-nous propice sans cesse,
 Et conduisez nos coups,
 Rassemblons-nous, rassemblons-nous.

UNE CHASSERESSE,

Le tems de plaire
 Ne dure guere,
 Le tems de plaire
 N'obéit pas à nos souhaits,
 D'une vitesse moins légère
 Le cerf traverse les guérets.
 Le tems de plaire
 Ne dure guere,
 Le tems de plaire
 N'obéit pas à nos souhaits.

UN CHASSEUR.

Je ne connois point la constance,
 Ma plus fidelle ardeur ne dure qu'un moment,
 Et ma tendresse passe aussi rapidement

FRE'DERIC,

Que les traits que je lance.

UNE CHASSERESSE.

Souvent on s'égare en suivant

Un cerf qui fuit d'une extrême vitesse :

Mais en suivant le Dieu de la tendresse ,

On s'égare encor plus souvent.

*Le divertissement finit par les chasseurs
qui se retirent.**Fin du premier Acte.*



S C E N E II.

F R E D E R I C , F E R N A N D .

F R E D E R I C .

JE cede à mon inquietude,
Qui m'amene tremblant dans cette solitude,
 Je puis avoir injustement
 Aux rigueurs du trépas condamné Léonore,
 Et ce remords à tout moment
 Me tyrannise & me dévore.

Je viens m'en instruire en ces lieux,
 Et, s'il est vrai qu'elle fût innocente,
 Satisfaire en ce jour son ombre menaçante,
 Et tâcher d'appaier ses manes furieux.

F E R N A N D .

Ce soin est inutile,
 Devenez plus tranquile,
 Pourquoi ces vains transports pour un bien qui
 n'est plus ?

F R E D E R I C . [*perflus.*

Ils sont justes, Fernand, quoy qu'ils soient su-
 Ne condamne point ma tristesse,
 J'ai fait verser le sang de ma Princesse ;
 Eclatez, il est tems, éclatez ma douleur :

Que ma peine est mortelle,
 Quel trouble déchire mon cœur !
 Ha n'as-tu point eu trop de zele,
 N'ai-je point eu trop de fureur ?
 M'avois-tu bien prouvé mon malheur & son
 crime ?

F E R N A N D .

Votre rang, vôtre amour méritoient plus de foy ;

Le plus cruel trépas n'est que trop légitime,
 Quand on a pû trahir son amant & son Roy.

F R E' D E' R I C.

Je la connoissois trop, non il n'est pas possible
 Qu'elle ait été sensible.

Pour un autre que moy.

Ha devois-tu contr'elle irriter ma colere,
 Toy qui connoissois mon amour.
 Pour un objet qui m'avoit trop sçû plaire,
 Devois-tu m'exciter à lui ravir le jour?

F E R N A N D.

Le respect vainement s'opposoit à mon zele,
 Et de quelque pitié que j'eusse été saisi,
 A vous, à moy-même infidèle
 Aurois-je pû vous voir impunément trahi?
 Sur d'impuissans regrets remportez la victoire,
 Et triomphez de vous-même en ce jour,
 Dans un cœur qui chérit la gloire
 La raison doit vaincre l'amour.

F R E' D E' R I C.

Son image est toujours présente à ma mémoire;
 Tandis que le sommeil fermoit encor mes yeux,
 J'ai crû dans la forêt voisine de ces lieux,
 Et témoin du trépas qui fait couler mes larmes,
 La voir pendant la nuit avec ces mêmes charmes
 Qui de mon cœur furent victorieux.

Son ombre n'étoit point sanglante,
 Ni dans un appareil qui m'inspirât l'effroy,
 Mais tendrement plaintive & languissante;
 Ses regards affoiblis ne tomboient que sur moy,
 Ses soupirs, sa voix gémissante
 Sembloient m'assurer de sa foy.

Mon ame s'en est attendrie,
 J'ai fait pour l'embrasser d'inutiles efforts:
 Mais l'ombre trompant mon envie
 S'est dérobée à mes transports.

Il faut sortir d'incertitude,
 Je vais de Mélusine implorer le secours,

FRE'DERIC;

C'est trop souffrir de mon inquiétude ;
Il en faut terminer le cours.

FERNAND.

Il est tems qu'elle se modere ,
Pourquoy vous obstiner à vous entretenir
D'une vaine chimere
Qu'il faut bannir
De vôtre souvenir ?

FRE'DERIC.

A mon destin je m'abandonne ,
Ne suis point mes pas , laisse-moy.

FERNAND.

Je ne le puis.

FRE'DERIC.

Je te l'ordonne.

à part.

FERNAND.

Que je crains ! Quoy , Seigneur . . .

FRE'DERIC.

Obéis à ton Roy.



SCENE III.

FRE'DERIC *seul.*

JE vais donc le sçavoir ce secret que j'ignore ;

Et du destin de Léonore

Esre enfin éclairci... Mais Ciel ! quelle frayeur :

S'empare de mon cœur !

Rien peut-il être égal au tourment qui m'ac-
cable ?

Que Léonore soit innocente , ou coupable ,
Je n'en mourrai pas moins de trouble & de dou-
leur.

De tout côté ma mort est infaillible ,
Fut-il jamais un sort plus rigoureux ?

TRAGÉDIE.

253

Que je souffre un supplice horrible !
Que je suis malheureux !
Si Léonore est innocente ,
Je suis moy-même criminel ,
O destin trop cruel !
Mon ame impatiente
En proie à ses déplaisirs
S'égare dans ses desirs.
Hélas ! que vais-je apprendre ?
Que dois-je désirer ?
A quoy faut-il m'attendre ?
Approchons , c'est trop différer.



SCÈNE IV.

FRE'DE'RIC, ME'LUSINE.

FRE'DE'RIC.

O Vous , à qui tout est possible ,
Aux maux d'un malheureux amant.
Si vous fûtes jamais sensible ,
De mon cœur inquiet soulagez le tourment.

ME'LUSINE.

Qu'on est à plaindre quand on aime !

FRE'DE'RIC.

Pour l'ignorer , hélas ! il m'en a trop coûté ,
L'amour le seul amour cause le trouble extrême
Dont je vous parois agité.

Je ne m'en défens point, j'aimois une Princesse ,
Dont la vertu sembloit égaler la beauté :

Mais une jalouse foiblesse

Me l'a fait immoler à mes noires fureurs.

Peut-être étoit-elle innocente ,

Jugez de mes tourmens , jugez de mes douleurs ,

F R E' D E' R I C,

Apprenez-moy son sort, remplissez mon attente,
Si j'ai pu l'offenser par mes transports jaloux,
Que je puisse appaiser ses manes en courroux.

M E' L U S I N E.

H ne faut pas toujourns condamner sans l'enten-
dre

Une beauté qu'on croit céder au changement,
Et loin de la punir, n'est-ce pas son amant

Qui doit songer à la défendre ?

On risque de mal juger

En jugeant sur l'apparence,

Par le crime l'innocence

Souvent se voit outrager.

F R E' D E' R I C.

Quoy se peut-il que votre cœur ignore
Les funestes effets d'un séduisant poison ?

Hé ne sçavez-vous pas encore

Que plus on a d'amour, moins on a de raison ?

Un amant jaloux à la rage

Est toujourns prêt à se livrer ;

Si je vous ai fait un outrage,

Princesse, en expirant je veux le réparer.

M E' L U S I N E.

L'amour est-il donc si barbare ?

A l'objet de vos feux le vôtre fut fatal,

Vous l'avez fait mourir, la mort n'est pas un
mal

Que facilement on répare.

Malgré vos cruautés

Je plains les maux que vous sentez,

Et vais, pour adoucir la peine

De votre ame incertaine,

Employer de mon art les plus puissans efforts.

Vous, de mes loix ministres formidables,

Noirs habitans des sombres bords ,
 Quittez vos antres redoutables ,
 Sortez de l'empire des morts.
 Hâtez-vous , paroissez , c'est moy qui vous ap-
 pelle ,
 Venez , montrez-moy vôtre zele ,
 Obéissez à mes commandemens ,
 Venez , c'est moy qui vous appelle ,
 Secondez mes enchantemens.



SCENE V.

FREDERIC , MELUSINE ,
 Troupe de Démons & de Génies
 infernaux.

CHOEUR.

TU peux éprouver nôtre zele ,
 Qu'exiges-tu de nos enchantemens ?
 Nous sommes toujourns prêts , quand ta voix nous
 appelle ,
 A suivre tes commandemens.

MELUSINE.

A la puissante Hécate
 Dressez un autel ,
 Que vôtre zele éclate ,
 Qu'il soit immortel.

CHOEUR.

A la puissante Hécate
 Dressons un autel ,
 Que nôtre zele éclate ,
 Qu'il soit immortel.

FREDERIC,

MELUSINE.

Que le laurier brûle avec le bitume,
 Que l'encens magique s'allume,
 Démons, qui suivez mes loix,
 Obéissez à ma voix.

On fait plusieurs cérémonies magiques.

MELUSINE.

Et vous, dépositaires
 De ce livre où le passé
 Nous est si bien retracé,
 Venez approuver nos mystères,
 Apportez-moy ce livre, & l'ouvrez à mes yeux,
 Venez, esprits, paroissez en ces lieux.

*Deux Génies infernaux lui apportent
 le livre.*

MELUSINE *lit.*

Ciel ! que vois-je... amant déplorable,
 Il est tems de sortir de ta funeste erreur,
 Ta Princesse n'est point coupable,
 Elle a toujours brûlé d'une fidelle ardeur.

FREDERIC.

Quoy malgré sa vertu, malgré son innocence,
 J'ai donc sacrifié ce que j'aimois le mieux ?
 Amour, c'étoit à toy d'arrêter ma vengeance.
 Me voila donc certain de mon malheur af-
 freux :

O Ciel ! pour me réduire en poudre,
 Fais gronder & tomber la foudre,
 Et la mort est l'objet de mes vœux.

O terre ! entr'ouvre tes abîmes,
 Et dans ton sein cache mes crimes,
 Ma douleur, ma honte, & mes feux.
 Ha quel desespoir ! quelle rage !

Ma mort n'est que trop juste après un tel ou-
 trage.

ME'LUSINE.

Tu peux encor le réparer,
C'est tout ce que je puis te dire,
C'en est assez, je me retire.

FRÉDÉRIC.

J'ai perdu ce que j'aime, hé que puis-je es-
perer ?

Fin du second Acte.



ACTE III.

*Le Théâtre représente la forêt où l'on croit que
Léonore a été immolée.*

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, ALONSE.

BEATRIX.



U o y viendrez-vous toujours rêver
dans ces forêts ?

ALONSE.

J'y viens chercher la beauté que
j'adore.

BEATRIX.

Sur le tombeau de Léonore

Elle s'épuise en vains regrets.

C'est là l'unique soin qui pour elle a des char-
mes,

De ses vives douleurs rien ne suspend le cours,

Aux soupirs, aux plaintes, aux larmes

Elle s'abandonne toujours.

Je plains le sort de la Princesse,

Son trépas fut trop rigoureux,

Ses bienfaits m'ont souvent confirmé sa ten-
dresse,

Près d'elle je voyois couler mes jours heureux.

ALONSE.

Laissez-vous attendrir, cher objet de ma flâme,

TRAGÉDIE.

259

Lucinde, écoutez mes soupirs.

BEATRIX.

Lucinde est insensible à l'ardeur de votre ame,
Ne formez plus d'inutiles desirs,
Rien n'a pû jusqu'ici la contraindre à se rendre,
Tous vos efforts sont superflus,
Cette fiere beauté s'obstine à s'en défendre,
Quoy voulez-vous toujours essayer des refus,
Une éternelle indifférence
Lasse le plus fidele amant,
Et de son rigoureux tourment
Le seul remede est l'inconstance.

ALONSE *en même tems;*

Une éternelle indifférence
Ne doit point lasser un amant,
Et de son rigoureux tourment
Le seul remede est la constance.

BEATRIX.

Il est tems de vous dégager,
Changez, si vous m'en voulez croire,
La raison, le dépit, la gloire
Vous disent avec moy que vous devez chan-
ger.

ALONSE.

Je veux brûler d'une ardeur éternelle.

BEATRIX.

Vous pouvez changer d'amour
Sans passer pour infidele;
Hé n'est-il en cette Cour
Que Lucinde qui soit belle?

ALONSE.

Vous brillez des plus doux appas,
Du plus fidele cœur vous méritez l'hommage,
Et si je devenois volage,
Je ne vous mériterois pas.

Vous dites vainement que rien ne m'est sembla-
ble,

Et que de mes appas tous les yeux sont charmez,
Prouvez-moy que je suis aimable,
En me prouvant que vous m'aimez.

ALONSE.

Malgré sa rigueur & ma peine,
Lucinde seule me plaît,
Toute indifférente qu'elle est,
Je ne puis briser ma chaîne.

Il sort.



SCÈNE II.

BÉATRIX *seule.*

A Imons le changement,
Changeons à tout moment;
Etre si constant quand on aime,
C'est une erreur extrême,
Aimons le changement,
Et faut s'engager aisément,
Il faut se dégager de même.



SCÈNE III.

BEATRIX, GUSMAN.

GUSMAN.

Perfide, c'en est fait, vous ne m'aimez donc plus ?
 Mes soupirs désormais vont être superflus ?

BEATRIX.

Pourquoy me reprocher que mon cœur se dégage,

Et qu'il vous a manqué de foy ?

Apprenez, apprenez à devenir volage,

Et faites-en autant que moy.

GUSMAN.

Je romps mes nœuds, j'éteins ma flamme,
 Je sens la liberté revenir dans mon cœur,
 Vous ne jouirez plus des transports de mon ame,
 J'ouvre les yeux sur mon erreur.

GUSMAN, & BEATRIX.

Les plaisirs de l'inconstance

Sont les plaisirs les plus doux ;

J'y consens, d'intelligence

Tous les deux dégageons-nous ;

Les plaisirs de l'inconstance

Sont les plaisirs les plus doux.





SCENE IV.

FREDERIC *seul.*

Sombre & tranquile solitude
 De ces ténébreuses forêts,
 Que vôtre horreur convient à mon inquiétude,
 Ecoutez mes soupirs , partagez mes regrets.

Et toy , qui de ton sein de flâme
 Vomis les plus terribles feux ,

Tu causes moins de troubles en ces lieux ,
 Que l'amour n'en cause en mon âme.

*Il parcourt la forêt , & voit quelques
 mots tracez sur des arbres.*

Mais que vois-je. . . lisons. . . *Malgré la cruauté
 Qui te fit au trépas condamner Léonore ,
 Ingrat , pour toy son amour dure encore ,
 Connois ton injustice & sa fidélité.*

Quelle horreur me saisit ! quel remords me déchire ?

Ciel , que viens-je de lire ?

Quels autres mots sont offerts à mes yeux ?
 Je frémis , contentons nos desirs curieux.

Il lit.

*Si pressé d'un amour le plus illégitime ,
 Un traître m'accusa d'avoir trahi le mien ,
 S'il me supposa ce grand crime ,
 Ce ne fut , cher amant , que pour cacher le sien.*

Ha c'est son ombre même
 Qui se plaint par ces mots de ma rigueur extrême.

S'il vous faut tout mon sang pour remplir vos
 souhaits ,

Parlez , manes , parlez , vous serez satisfaits.
Que la foudre du Ciel vous venge , & me punisse ;

Deserts affreux , soyez témoins de mon supplice,
Que la terre à l'instant s'entr'ouvre sous mes pas :

Mais pour punir mon injustice ,
Mon cœur doit seul armer mon bras ,
Je vais sur l'infernale rive

Expier mes noires fureurs :

Ombre malheureuse & plaintive ,
Voyez couler mon sang , c'est trop peu de mes pleurs.



SCÈNE V.

FRE'DERIC , LE'ONORE.

*Frédéric veut se tuer , Léonore paroit ,
& lui arrête le bras.*

LE'ONORE.

Vivez.

FRE'DERIC.

Que vois-je , ô Ciel ! ma surprise est extrême !

LE'ONORE.

Vivez... je prens soin de vos jours ,
Quoy qu'un injuste arrêt prononcé par vous-même

Ait ordonné des miens qu'on terminât le cours

FRE'DERIC.

Ombre desolée , ombre errante...

Vain phantôme , qu'exiges-tu ?

F R E' D E' R I C ;

Je vais par une mort sanglante
Prouver mon crime & ta vertu.

Il veut encore se tuer.

L E' O N O R E.

Je vous vois , je respire encore,

F R E' D E' R I C.

Ha trop charmante Léonore ,
Si vous voyez encor le jour ,
Pardonnez un forfait que causa mon amour,
Ou si vôt're belle ombre
Errante sur les sombres bords
Gémit dans le séjour des morts ,
Souffrez qu'en m'immolant j'en augmente le
nombre.

L E' O N O R E.

Par un prodige nouveau ,
Le Ciel qui prend la défense
De la timide innocence ,
Lui-même m'a fermé les portes du tombeau :

F R E' D E' R I C ;

Chimériques douceurs que le sommeil enfan-
te ,
Que le réveil détruit ,
Aimables filles de la nuit ,
Illusions dont l'appas nous enchante ,
Par vos charmes trompeurs ne suis-je point sé-
duit ?

Quoy je puis voir encore
La beauté que j'adore ,
Que ce bonheur est doux !
Aux plus heureux mon sort doit faire envie,
Ordonnez de ma mort , ordonnez de ma vie ,
Je n'en veux recevoir l'arrêt qu'à vos ge-
noux.

Il se jette à ses pieds.

L E' O -

LEONORE *le retour.*

Vous ne condamniez point Léonore fidelle,
 Je vous pardonne votre erreur,
 C'étoit contre une criminelle
 Que vous armoit votre fureur.

FREDERIC.

C'en est trop. ... Chaque instant accroit ma juste
 rage

Contre le traître audacieux
 Qui vous a pû noircir d'un si cruel outrage,
 Son trépas punira ses projets odieux.

LEONORE.

Oubliez-les, je lui pardonne.

FREDERIC.

Il n'échapera pas à mon ressentiment.

LEONORE.

A ses remords je l'abandonne,
 Que ce soit son seul châtiment.

FREDERIC.

Non, il faut sous mes coups que le barbare ex-
 pire,

Il a trop mérité le plus cruel trépas.

LEONORE.

Sa grace est ce que je desire,
 Ne me la refusez pas,
 C'est ainsi que l'innocence
 Se venge de qui l'offense.

FREDERIC.

O vertu sans exemple ! avant la fin du jour
 Qu'il se retire de ma Cour :
 Je remets au tonnerre

FRE'DERIC,

Le foin de le punir
Et de purger la terre
D'un monstre dont je veux perdre le souvenir.

FRE'DERIC, & LEONORE.

Goûtons un sort heureux, qu'un hymen plein
de charmes

Réunisse à jamais nos cœurs,
Qu'il en bannisse les alarmes,
Et les fasse brûler des plus vives ardeurs.

LEONORE.

Formons les plus aimables chaînes,
Tout rit à nos tendres desirs,
Que la mesure de nos peines
Fasse celle de nos plaisirs.

FRE'DERIC.

Vous qui suiviez mes pas, venez, troupe fi-
delle,

Mon desespoir m'alloit ravir le jour,
Venez faire éclater l'ardeur de votre zele,
Célébrez mon bonheur, célébrez mon amour.



SCENE DERNIERE.

FRE'DERIC, LEONORE,
Troupe de Siciliens.

FRE'DERIC.

L'Aimable Léonore
Voit la lumière encore,
Tant de vertus, tant d'appas.

TRAGÉDIE.

267

Ont triomphé du trépas.

CHOEUR.

L'aimable Léonore
Voit la lumière encore,
Tant de vertus, tant d'appas
Ont triomphé du trépas.

FRE'DE'RIC.

Faites briller une entière allégresse,
Chantez & répétez sans cesse,
Tant de vertus, tant d'appas
Ont triomphé du trépas.

CHOEUR.

Faisons briller une entière allégresse,
Chantons & répétons sans cesse,
Tant de vertus, tant d'appas
Ont triomphé du trépas.

FRE'DE'RIC.

Pour un cœur délicat & tendre
Il ne suffit pas d'être aimé,
A plaire sans rival il ose encor prétendre,
Il veut tous les regards des yeux qui l'ont char-
mé :

Jaloux & plein de défiance
D'un soupir qu'on lui vole il se croit outragé,
Et la haine & l'indifférence
L'offensent moins qu'un amour partagé.

LE'ONORE.

Un amant aimable
Ne peut allumer
Qu'un feu véritable,
Doit-il s'alarmer ?
Qu'il est doux d'aimer
Un amant aimable !

CHOEUR.

Faisons briller une entière allégresse,
Chantons & répétons sans cesse,
Tant de vertus, tant d'appas
Ont triomphé du trépas.

Fin du dernier Acte.

EUROPE.

TRAGÉDIE.



PERSONNAGES
du Prologue.

L'ENVIE.

Chœur de Forgerons & de Cyclopes.

LA VICTOIRE.

Troupe de Graces, de Jeux, d'Amours,
& de Plaisirs.



PROLOGUE.

*Le Théâtre représente l'antre de l'Envie, où elle
fait forger des armes.*

SCENE PREMIERE.

L'ENVIE, Troupe de Forgerons &
de Cyclopes.

L'ENVIE.

Que vos soins ont pour moy de charmes !

Ranimez votre zele, & redoublez vos coups,
Inventez de nouvelles armes

Pour vaincre un Roy qui fuit tant de jaloux.
CHOEUR.

Inventons de nouvelles armes
Pour vaincre un Roy qui fait tant de jaloux.

L'ENVIE.

Doit-il seul prétendre à la gloire
Que donnent les exploits vainqueurs ?
Forçons l'aveugle victoire
A partager ses faveurs.

Les Forgerons continuent leur travail.

L'ENVIE.

Que vos soins ont pour moy de charmes !
Ranimez votre zele, & redoublez vos coups,
Inventez de nouvelles armes

Pour vaincre un Roy qui fait tant de jaloux :

CHOEUR.

Inventons , &c.

*On entend un bruit de plusieurs
instrumens guerriers.*

L'ENVIE.

Quelle Divinité s'avance ,

Quel éclat brille dans ces lieux . . .

Ces concerts éclatans , ce bruit harmonieux :

De la Victoire annoncent la présence.



SCENE II.

*La Victoire descend sur un trône
semé de fleurs de lys.*

LA VICTOIRE, L'ENVIE.

LA VICTOIRE.

D U Héros que tu crains la justice est l'ap-
pui ,

Et brave les efforts que ta fureur prépare ,

Si l'enfer pour toy se déclare ,

Le Ciel se déclare pour lui.

Vous qui tentez en vain d'abattre sa puissance ,

Tremblez , fiers ennemis , redoutez sa ven-
geance

Jupiter foudroya les Titans furieux ,

De son juste courroux ils furent la victime ,

Un mortel que la gloire anime

Guidé par la vertu peut autant que les Dieux.

Songe à te garantir du coup qui te menace ,

Reconnois ta témérité ,

Où crains qu'à la fin ton audace . . .

Ne reçoive le prix qu'elle a trop mérité.

L'ENVIE.

Secondez les transports de ma jalouse rage,
 Venez, filles du Stix, venez à mon secours,
 Servez mon desespoir, achevez mon ouvrage,
 Ce n'est qu'à vous que j'ai recours;
 Secondez les transports de ma jalouse rage,
 Venez, filles du Stix, venez à mon secours.

Elle sort avec sa Suite.



SCÈNE III.

LA VICTOIRE.

Que tout prenne en ces lieux une beauté nouvelle...

*Le Théâtre change, & représente
 un lieu que la Victoire embellit.*

Amours, Plaisirs, rassemblez-vous...

*Les Jeux, les Amours, & les Plaisirs
 lui obéissent.*

Ne fuyez plus, c'est moy qui vous rappelle,
 Reprenez vos jeux les plus doux.

Elle remonte au Ciel.





SCENE IV.

Troupe de Jeux, de Graces, d'Amours,
& de Plaisirs.

UNE GRACE.

T Andis que sur la terre
Mars répand ses horreurs,
Déclarons tous la guerre
Aux insensibles cœurs.

CHOEUR.

Tandis que sur la terre, &c.

Ils font plusieurs danses.

UN PLAISIR.

Charmante jeunesse,
Fuyez la tristesse,
Charmante jeunesse,
Suivez vos desirs;
Aimez dans la vie,
Tout vous y convie,
Goûtez les plaisirs.



Heureux qui soupire,
C'est un faux martyre,
Heureux qui soupire,
Laissez-vous charmer;
Songez à vous rendre,
Pourquoy s'en défendre,
Puis qu'il faut aimer?

UNE GRACE, & UN AMOUR.

Jeunes beautez que l'amour blesse,
Profitez de vos plus beaux jours,

PROLOGUE.

275

Il est un tems pour la sagesse,
Il est un tems pour les amours.

UN DES JEUX.

Pour Europe autrefois Jupiter fut sensible,
Nous allons en tracer le spectacle pompeux,
Et montrer que l'Amour, à qui tout est possible,
Soumet à son pouvojr les Héros & les Dieux.

Fin du Prologue.



A C T E U R S, *de la Tragédie.*

A G E' N O R , Roy de Phénicie.
 E U R O P E , Fille d'Agénor.
 N A R B A L , Prince Phénicien.
 U R S I N E , Princesse de la Cour d'Agénor.
 B E R I T E , Confidente d'Europe.
 S I D O N , Confident de Narbal.
 J U P I T E R.
 M E R C U R E.
 U N E N Y M P H E.
 U N M A T E L O T.
 U N P H E' N I C I E N.
 U N E P H E' N I C I E N N E.
 L' A M O U R.
 T R O U P E D E N Y M P H E S , E T D E S A T Y R E S.
 T R O U P E D E C A P T I F S , E T D E S O L D A T S.
 C H O E U R D E M A T E L O T S.
 T R O U P E D E P H E' N I C I E N S , E T D E
 P H E' N I C I E N N E S.
 C H O E U R D E L A S U I T E D E N A R B A L ,
 E T D E S C O M P A G N E S D' E U R O P E .

La Scene est en Phénicie.



EUROPE,

TRAGÉDIE.

A C T E I.

Le Théâtre représente un bocage agréable, entrecoupé de fontaines & de ruisseaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSINE seule:



TYRAN cruel, fatal vainqueur,
 Amour, dont le pouvoir n'est que
 trop redoutable,
 Tyran cruel, fatal vainqueur,
 Ne peux-tu sortir de mon cœur ?
 Le poids de ta chaîne m'accable,
 Et j'aime malgré moy mon trouble & ma lan-
 gueur ;
 Tyran cruel, fatal vainqueur,
 Amour, dont le pouvoir n'est que trop redouta-
 ble,
 Tyran cruel, fatal vainqueur,
 Ne peux-tu sortir de mon cœur ?

Ma rivale en ces lieux s'avance ;
 Contraignons-nous en sa présence.



SCENE II.

EUROPE, URSINE,
 BÉRITE.

EUROPE.

JE viens adoucir mes tourmens
 Dans cette agréable retraite,
 C'est pour les tendres amans
 Que la solitude est faite.

URSINE.

Que vôtre sort est doux !
 Jupiter soupire pour vous.

EUROPE,

Narbal a prévenu mon ame,
 Son cœur brûle pour moy de la plus belle flâme.
 L'amour de Jupiter a pour moy peu d'appas,
 Je connois son pouvoir suprême :
 Mais, Ursine, un mortel qu'on aime
 Efface un Dieu qu'on n'aime pas.

URSINE.

Quoy ne craignez-vous point la terrible ven-
 geance

Et les transports d'un Dieu jaloux ?

On est puni quand on l'offense,

N'attirez point sur vous

Son foudroyant courroux,

Il est maître absolu de tout ce qui respire,

C'est en vain qu'à ses vœux on voudroit s'oppo-

EUROPE.

Sur mon cœur il n'a point d'empire,

[scr.]

TRAGÉDIE.

179

L'Amour, le seul Amour a droit d'en disposer.

URSINE.

A son empressement rendez-vous sans vous plaindre,

Puisque vous l'avez ~~les~~ charmer,

Jupiter sçait se faire craindre,

Quand il ne peut se faire aimer.

EUROPE.

De son amour en vain ce Dieu m'honore,

URSINE.

Aimez un Dieu que l'univers adore.

EUROPE.

Aussi bien que les Immortels

Devant qui tous les humains tremblent,

L'objet de mon amour mérite des autels,

J'en adore les Dieux qu'autant qu'ils lui ressemblent.

URSINE.

Rompez vos premiers nœuds pour des liens plus doux,

Aimez le Souverain du Ciel & de la Terre,

Aimez le maître du tonnerre,

C'est un amant digne de vous.

Pour brûler d'une ardeur plus belle,

On peut devenir infidelle,

Sur un cœur tout-puissant il est beau de régner,

Songez que Jupiter n'est pas à dédaigner.

Elle sort.





SCENE III.

EUROPE, BÉRITÉ.

EUROPE.

Quel soin dans mon sort l'intéressé !
 Pourquoi s'empresse-t-elle à me vouloir servir ?
 Quoy Narbal seroit-il l'objet de sa tendresse ?
 Voudroit-elle me le ravir ?
 Puis-je vous soupçonner d'une flâme nouvelle ?
 Non, vous sçavez trop bien aimer,
 Dissipez les chagrins qui viennent m'alarmer,
 Revenez, cher amant, & revenez fidelle.

BÉRITÉ.

Vous le verrez couvert d'une gloire immor-
 telle,
 Nos ennemis vaincus ont senti sa valeur,
 Son retour en ces lieux va remplir votre at-
 tente,
 Que vous devez être contente,
 Tout conspire à votre bonheur.

Mais quelle troupe ici s'avance ?
 Les Nymphes des bois d'alentour
 Viennent de leur présence.
 Honorer ce séjour.



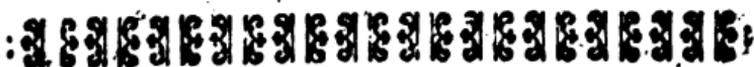


SCÈNE IV.

EUROPE, BÉRITÉ, MERCURE,
 • Troupe de Nymphes & de Satyres
 conduite par Mercure.

MERCURE.

C'Est par cete beauré que Jupiter sensible
 A laissé surprendre son cœur,
 Par vos plus tendres chants faites, s'il est possi-
 ble, [deux
 Qu'elle sente à son tour pour lui la même ar-



SCÈNE V.

EUROPE, BÉRITÉ, Troupe
 de Nymphes & de Satyres.

CHOEUR.

LE Dieu qui pour vous soupire
 Brûle des plus tendres feux,
 C'est lui qui vous offre ces jeux,
 De tous les Dieux qu'Amour soumet à son em-
 pire,
 Il est le plus puissant, & le plus amoureux.

UNE NYMPHE.

Rendez-vous à l'amour, soupirez, jeunes cœurs,
 Qui cède à son pouvoir goûte mille douceurs.

Le Chœur repete ces deux derniers vers.

On se défend en vain d'obéir à ses loix,
Les plus fiers sont contraints de lui rendre les ar-
mes,

Il soumet, quand il veut, & les Dieux & les Rois,
Et les force à payer le tribut à ses charmes.

CHOEUR.

Rendez-vous à l'amour, &c.

Amans, que v^otre sort, que vos plaisirs sont
doux !

Suivons, suivons les loix du Dieu de la tendresse,
Loin de parer ses traits, livrons-nous à ses coups,
N'en craignons point l'atteinte, il guérit ceuz
qu'il blesse.

CHOEUR.

Rendez-vous à l'amour, &c.

Jupiter enchanté par vos divins appas
N'a p^u vous résister, ne lui résistez pas.

Le Chœur repete ces deux vers.

Peut-on trop admirer le pouvoir de vos yeux ?
Ils savent tout charmer, belle & jeune Prin-
cesse,

Leurs traits ont soumis le Souverain des Cieux,
Secondez ses desirs, partagez sa tendresse.

CHOEUR.

Jupiter enchanté, &c.

Il oublie en ce jour sa suprême grandeur,
Son hommage est sincère, & son ardeur extrême,
Par les mains de l'Amour il vous offre son cœur,
Mais ce Dieu tout-puissant veut plaire quand il
aime.

CHOEUR.

Jupiter enchanté, &c.

UNE NYMPHE.

Ne craignez point qu'il se dégage,
Par quelque nouveau changement,

TRAGÉDIE. 283

Croyez , puis qu'il est votre amant ,
Qu'il cesse d'être amant voyage.

EUROPE.

Jupiter est un Dieu , je suis une mortelle :

LA NYMPHE.

Plus Jupiter est grand , plus la conquête est belle ,
Aimez un Dieu qui tient l'univers sous ses loix ,
Pouvez-vous faire un plus beau choix ?

Ils sortent.



SCENE VI.

EUROPE , BÉRITÉ.

EUROPE.

QU'un rival si puissant me cause de con-
traintes !

O toy plus grand encor que le Maître des Dieux ,
Soutiens mon espérance , Amour , finis mes
craintes ,

Et ramene au plûtôt mon amant dans ces lieux.

BÉRITÉ.

Il doit bientôt ici paroître.

EUROPE.

Par un espoir si doux je sens mon feu s'accroître.
Depuis qu'il est absent vous languissez , rui-
seaux ,

Si vous coulez , ce n'est que par mes larmes ;

Si vous chantez , tendres oiseaux ,

Vous repetez mes plaintes & mes maux :

Puissiez-vous , pour finir ma peine & mes alar-
mes ,

Bientôt en le voyant reprendre tous vos charmes.

Mais déjà de trop de lenteur

Je m'accuse moy-même ,

Courons , courons vers ce vainqueur ,

On ne peut montrer trop d'ardeur ,

Quand on doit revoir ce qu'on aime.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente le port de la ville de Tyr , & une flote qui rentre dedans. Narbal qui revient victorieux d'un combat naval , descend d'un vaisseau avec toute sa Suite.

Troupe de Soldats chargez des dépouilles
des ennemis. Troupe de Matelots.
Troupe de Captifs.

SCENE PREMIERE.

NARBAL, SIDON.

NARBAL.



NEIN nos ennemis ont plié sous
nos coups ,

Nous avons dissipé leurs flotes me-
naçantes ,

Les Dieux ont cōbattu pour nous ,
Et conduit jusqu'ici nos voiles

triumphantes ;

En vain les flots émûs soulevant nos vaisseaux ,

Dans des gouffres profonds nous ouvroient des
tombeaux ,

Par l'effort de nôtre courage

Nous avons surmonté les fureurs de l'orage.

Tout vainqueur que je suis , par un plus grand
vainqueur ,

Il faut te l'avouer, je suis vaincu moy-même,
Je cacherois en vain le trouble de mon cœur,
Tu connois la beauté que j'aime.

SIDON.

Quoy dans un si grand jour
Vous oubliez vôt're victoire ?
Tout parle ici de vôt're gloire,
Et vous parlez de vôt're amour.

NARBAL.

Pour un objet charmant je languis, je soupire,
Ses beaux yeux m'ont blessé des plus sensibles
coups,

Si j'obtiens ce que je desire,
Quel Dieu de mon bonheur ne sera point jaloux ?

SIDON.

Le Roy vient, modérez ces transports de tendresse,

Il est accompagné d'Europe & de sa Cour.

NARBAL.

Dieux ! quel bonheur pour moy, je revois ma
Princesse,

Tout sert en même tems ma gloire & mon amour.

SCENE II.

AGENOR, la Suite, EUROPE,
NARBAL, BERITE,
SIDON.

LE ROY.

Prince, tout vous est favorable,
La victoire pour vous se declare en tous lieux,
Vôt're invincible bras n'est pas moins redoutable
Que la foudre des Dieux :

Je veux accomplir ma promesse ;
 Ma fille dès long-tems est dûë à vos exploits,
 Recevez de ma main cette jeune Princesse,
 Toute la Phénicie approuvera mon choix.

NARBAL.

Le bien que vous m'offrez comble mon espé-
 rance,

Après mille travaux divers

La conquête de l'univers

Ne mériteroit pas une autre récompense.

LE ROY.

Je vais faire pour vous préparer les honneurs
 Qui sont dûs aux vainqueurs.

Il sort.



SCÈNE III.

NARBAL, EUROPE, SIDON,
 BÉRITÉ, & leur Suite.

NARBAL

Consentez-vous, belle Princesse,
 D'unir vôt're cœur & le mien ?

Le choix du Roy ne laisse-t-il plus rien
 A desirer à ma tendresse ?

Mille craintes toujourns alarment les amans,
 Vous m'avez aimé : mais l'absence,
 Malgré les plus tendres sermens,
 Est quelquefois l'écüeil de la constance.

EUROPE.

Je fais de vous aimer mon bonheur le plus doux,
 Cessez, Prince, cessez de craindre,
 Les feux dont je brûle pour vous
 Sont trop violens pour s'éteindre.

EUROPE,
NARBAL.

Est-il un destin plus charmant,
Que d'être aimé de ce qu'on aime ?
Quel plaisir pour un tendre amant !
Ainsi que mon amour mon bonheur est extrême,
Est-il un destin plus charmant,
Que d'être aimé de ce qu'on aime ?

EUROPE.

L'aveu de ma sincère ardeur
Fait aujourd'hui toute ma gloire,
On ne peut trop chérir un cœur
Que l'on reçoit des mains de la victoire.

NARBAL.

Princesse, votre amour couronne mes exploits,
Après avoir vaincu sur la terre & sur l'onde,
Il m'est plus doux de recevoir vos loix,
Que d'en donner à tout le monde ;
Par vos appas vous m'avez sçu charmer,
Le bonheur de vous plaire est le seul où j'aspire,
Je ne sçaurois vous voir sans vous aimer,
Ni vous aimer sans vous le dire.

NARBAL.

Aimons-nous toujours.

EUROPE.

Aimons-nous sans cesse.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Rien n'est égal à ma tendresse,
Que rien n'en finisse le cours.

NARBAL.

Aimons-nous sans cesse.

EUROPE.

Aimons-nous toujours.

Bannissons de ces lieux l'importune tristesse,
De ces infortunez finissez le malheur.

NARBAL.

Par vos chants, par vos jeux marquez votre
allégresse,

Que votre zèle égale mon ardeur.

Aux Captifs.

Quittez, quittez vos chaînes,
Rendez hommage à la beauté,
Qui m'a ravi ma liberté,
Vous lui devez la vôtre, & la fin de vos peines;
Faites de la servir vôtre félicité.

CHOEUR.

Quittons, quittons nos chaînes,
Célébrons à l'envi cette jeune beauté,
Elle finit nos peines,
Et nous rend nôtre liberté,
Faisons de la servir nôtre félicité.

*Les Captifs quittent leurs chaînes,
& forment plusieurs danses.*

Pourquoy feindre,
Et se contraindre,
Qu'a-t-on à craindre
En aimant ?
Cessez belles,
D'être cruelles
Aux vœux fidelles
D'un amant.
Il faut faire,
Quand on sçait plaire,
Sa grande affaire
D'un nœud charmant.
Pourquoy feindre, &c.
Quoy qu'on fasse,
La beauté passe,
L'âge de glace
Vient promptement.

Pourquoy feindre, &c.

EUROPE, & BÉRITÉ.

Tout languissoit pendant l'absence
De ce Héros victorieux,
Que tout ressent la présence,
Que son nom par vos chants soit porté jus-
qu'aux cieux.

EUROPE,
UN MATELOT.

Tu soumets tous les cœurs sous ton obéissance,
Sans toy l'on ne peut être heureux ;
Qui pourroit résister, Amour, à ta puissance ?
Jusqu'au milieu des eaux nous ressentons tes
feux.

CHOEUR.

Tu soumets tous les cœurs, &c.

NARBAL, & EUROPE.

Livrons-nous aux transports que l'Amour nous
inspire,

Heureux qui vit sous son empire :

Venez, tendres soupirs, venez, douces langueurs,
Nous vous abandonnons nos cœurs.

EUROPE.

Allons consacrer la mémoire

De vos nobles travaux,

Allons nous préparer à voir les jeux nouveaux
Que l'on doit à votre victoire.

Ils sortent.



SCENE IV.

SIDON, BERITE.

BERITE.

Arrête un moment.
SIDON.

Je ne puis.

BERITE.

Reconnais la voix qui t'appelle,

Perfide, est-ce toy qui me fuis ?

Devois-tu me promettre une âme éternelle ?

Pour quelque tems laisse-moy respirer,
 Nous pourrons à loisir deormais soupirer.



SCENE V.

BERITE *seule.*

O Ve dois-je soupçonner de sa prompte re-
 traite ?

Dieux ! qu'il reconnoît mal une ardeur si par-
 faite !

Si l'ingrat me trahit, payons sa cruauté
 D'une inconstance mutuelle :

Quelle douceur pour un cœur irrité,
 De pouvoir se venger d'une infidélité,
 Par le plaisir d'être infidelle !

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente un lieu magnifiquement orné pour célébrer par des jeux la victoire de Narbal.

SCENE PREMIERE.

URSINE *seule.*



RANSPTS impétueux d'une amou-
reuse flâme,

Calmez vos mouvemens, laissez pren-
dre à mon ame

Dans les bras du sommeil la douceur
du repos.

*Elle demeure quelque tems les yeux
fermez, & se leve à demi.*

D'un si flateur espoir je goûte en vain les char-
mes, [larmes,

Mes yeux vous n'êtes faits que pour verser des
Rien ne peut adoucir la rigueur de mes maux.

Elle se leve entierement.

J'ai voulu le revoir ce Héros que j'adore,

Hélas en obtenant ce que j'ai souhaité,

Mon cœur jaloux, que le dépit dévore,

N'est que plus inquiet & que plus agité.

Dieux! j'apperçois Europe... ô contrainte fa-
tale!

Dis simulons mon trouble aux yeux d'une rivale.

SCÈNE II.

EUROPE, URSINE.

URSINE.

Tout comble vos vœux les plus doux,
Narbal doit être vôtre époux :
Mais croyez-vous que cet amant seconde
Les tendres sentimens que vous avez pour lui ?

EUROPE.

Puis-je douter qu'il n'y réponde,
Après tous les sermens qu'il m'a faits aujourd'hui ?

Il m'a donné sa foy, son grand cœur me rassure,
Je ne puis soupçonner le don qu'il m'en a fait,
S'il étoit un amant parjure,
Seroit-il un Héros parfait ?

Quoy pourroit-il ne m'être pas fidele !
Ma si vous l'aviez vû me jurer mille fois
Qu'il brûletoit pour moy d'une flâme éternelle,
Croiriez-vous que son cœur pût suivre d'autres
loix ?

URSINE.

Les promesses ne coûtent guere,
Faut-il se reposer sur la foy des amans ?
Ils n'ont pas plus de peine à trahir leur sermens,
Qu'ils en ont à les faire.

Jupiter paroît, Ursine continuë.

Quel éclat embelit ces lieux !
Jupiter vient, je me retire,
C'est pour vous seule qu'il soupire,
C'est pour vous qu'il descend des Cieux.

Elle sort.

Que ne puis-je éviter de paroître à ses yeux ?

SCENE III.

JUPITER, EUROPE.

JUPITER.

JE quitte le céleste Empire,
Pour venir rendre hommage à vos charmans at-
traits ;

Dans mon cœur acablé d'un rigoureux martyre
L'Amour, belle Princeſſe, a lancé tous ſes traits.

EUROPE.

A nos cœurs laissez la tendreſſe,
Vous avez d'autres ſoins que celui d'être aimé,
L'amour pour les mortels eſt un amuſement,
Pour les Dieux c'eſt une foibleſſe.

JUPITER.

Quand on voit vos divins appas,
C'eſt en vain qu'on veut ſe défendre,
Eſt-on maître de n'aimer pas ?

Sans réſiſter il faut ſe rendre,

Quand on voit vos divins appas.

Tout eſt ſoumis à mon obéiſſance,
L'univers en tremblant reconnoît ma puiffance,
Vôtre cœur ſeul s'oppoſe aux plus doux de mes
vœux.

EUROPE.

Quels vœux pouvez-vous encor faire ?
Arbitre ſouverain des hommes & des Dieux,
Vous êtes reſpecté de la terre & des Cieux.

JUPITER.

Le ſeul reſpect ne peut me plaire,

Je demande en ce jour

Moins de respect, & plus d'amour.

Je le vois, vous feignez de ne pas entendre,
 Vous dédaignez toujours Jupiter amoureux ;
 Cessez de mépriser un cœur fidèle & tendre,
 Consentez à sa flâme, & partagez les feux.

E U R O P E.

Vous le sçavez, mon cœur n'est plus en ma puissance.

J U P I T E R.

Dégagez votre soy,

Un amant tel que moy

Est une raison d'inconstance.

E U R O P E.

Quand on aime un Héros charmant

On doit être toujours fidelle,

Si je changeois, bientôt par une ardeur nouvelle
 Vous puniriez mon changement.

J U P I T E R.

Puis qu'un autre amant sçait vous plaire,

Et que de mon amour votre haine est le prix,

Je punirai mon rival téméraire

De son bonheur, & de vos fiers mépris ;

Ma fureur contre lui n'est que trop légitime.

E U R O P E.

Punissez-nous, si c'est un crime

Que d'aimer constamment.

J U P I T E R.

Tremblez pour cet heureux amant,

Craignez qu'il ne partage

Ma fureur & ma rage,

Craignez qu'il ne partage

Mon desespoir & mon tourment.

Mais je veux bien suspendre encore

L'effet de mon juste courroux,

Songez que Jupiter vous aime & vous adore,

Et qu'il ne sera point impunément jaloux.

Il sort.

EUROPE,
EUROPE.

Les Dieux ne sont point inflexibles,
Peut-être qu'à ma peine ils deviendront sen-
sibles.



SCENE IV.

EUROPE, URSINE.

URSINE.

NArbal avance vers ces lieux,
Le bruit de ses exploits retentit jusqu'aux cieux,
*On entend un bruit d'instrumens
de guerre.*

On vient célébrer sa victoire.

EUROPE, & URSINE.

Soyons témoins des jeux qu'on prépare à sa
gloire.



SCENE V.

LE ROY, NARBAL, EUROPE,
URSINE, UN PHÉNICIEN,
Troupe de Phéniciens & de Phéni-
ciennes.

LE ROY.

CHantez un fameux conquérant,
Chantez un Héros invincible,
A son courage il n'est rien d'impossible,
Ce n'est qu'à l'amour seul que son grand cœur se
rend.

TRAGÉDIE.

297.

CHOEUR.

Chantons un fameux conquérant,
Chantons un Héros invincible,
A son courage il n'est rien d'impossible,
Ce n'est qu'à l'amour seul que son grand cœur se rend.

UN PHÉNICIEN.

Pour une belle
Tendre & fidelle

Le plus grand cœur peut s'enflâmer.
Au pouvoir de l'Amour, guerriers, rendez les
armes,

La gloire auroit-elle des charmes,
Si ses loix défendoient d'aimer ?

*Des gens de leur Suite viennent dresser
en dansant des trophées à la gloire
de Narbal.*

LE ROY.

Rendez à ce vainqueur vos plus dignes hommages,
Le Ciel répond aux soins que vous prenez pour
lui,

Faites de son grand nom retentir ces rivages,
Sa valeur & son bras deviennent vôtres appui.

CHOEUR.

Rendons à ce vainqueur nos plus dignes hom-
mages, [lui,

Le Ciel répond aux soins que nous prenons pour
Faisons de son grand nom retentir ces rivages,
Sa valeur & son bras deviennent nôtre appui.]

NARBAL à Europe.

Quels que soient les lauriers qui couronnent ma-
rête,

Le sort me réservait un plus charmant bonheur,
Ma plus brillante conquête
Est celle de vôtre cœur.

EUROPE.

Je goûte une douceur que nulle autre n'égale,
Vous daignez vivre sous ma loy,

A la gloire en ce jour je donne une rivale,

Quel plus beau triomphe pour moy ?

*La fête est interrompue par des Spectres
affreux, qui passent dans un nuage
épais, & qui remplissent la Scene
de feux & de flâmes.*

TOUS ENSEMBLE.

O Dieux ! où sommes-nous ? quel malheur nous
menace ?

Quelle soudaine horreur nous saisit & nous gla-
ce ? *Ils se retirent en desordre.*



SCÈNE VI.

URSINE, NARBAL.

URSINE.

UN obstacle puissant s'oppose à vos desirs,
Et fait naître l'effroy dont mon ame est
faïcie :

Sçachez que d'un rival, qui trouble vos plaisirs,
Vous avez contre vous armé la jalousie.

NARBAL.

Qu'entens-je ! que me dites-vous !

Nommez-moy l'ennemi qu'il faut que je com-
batte,

Et que le téméraire expirant sous mes coups,
Apprenne par sa mort qu'un vain espoir le flate ;

Contentez mes transports jaloux,

Parlez...

URSINE.

C'est Jupiter.

NARBAL.

O Ciel, est-il possible ?

Quelle injustice horrible!

Dieu cruel, je perdrai le jour
Avant que de céder l'objet de mon amour.

URSINE.

Formez plutôt les nœuds d'une chaîne nouvelle,
C'est le conseil d'un cœur qui soupire pour vous;
Quelle gloire pour lui, que son sort seroit doux,
S'il pouvoit vous rendre infidelle!

NARBAL.

Rien ne peut me réduire à violer ma foy,
Europe a sur mon cœur un trop puissant em-
pire, [moy?
Pourrois-je en disposer quand il n'est plus à
Europe me tient sous sa loy,
Ce n'est que pour Europe enfin que je respire.
Il sort.



SCENE VII.

URSINE *seule.*

Quelle elle est heureuse, ô Ciel! qu'il l'aime
tendrement!

N'a-t-il pas assez vû l'excès de mon tourment?
Cent fois dans les transports de sa flâme fatale
Sa bouche a prononcé le nom de ma rivale,
Tandis qu'abandonnée au plus grand des mal-
heurs,

Du plus affreux destin j'éprouve les rigueurs.
Dieu puissant, dont le bras est armé de la foudre,
Pourquoy tant différer à le réduire en poudre?
Souffres-tu qu'un mortel par de coupables feux
Se puisse impunément opposer à tes vœux?

Que ton courroux vengeur, que ta flâme of-
fensée

Répandent dans son cœur & le trouble & l'effroy :
Toane, frappe, il est tems... Mais que dis-je, in-
sensible ? ●

Tes coups en l'accablât retomberoient sur moy.

Celui qui veut ma mort est trop digne de vivre ,
Tout barbare qu'il est, cessons de le poursuivre ,
Je veux pour l'attendrir faire un dernier effort ,
Allons fléchir son ame , ou me donner la mort .

Fin du troisième Actes.



ACTE IV.

Le Théâtre représente le Temple de l'Hymen.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUROPE seule.



'ESPÉROIS que l'amour favorable
à mes vœux

Me feroit goûter mille charmes :

Mais loin de contenter mon espoir &
mes feux ,

C'est lui seul aujourd'hui qui fait couler mes
larmes.



SCÈNE II.

JUPITER, EUROPE.

JUPITER.

LE céleste séjour pour moy n'a plus d'ap-
pas ,

Ses douceurs ne sont qu'imparfaites ,

Je sens mille plaisirs, belle Europe, où vous êtes,

Je souffre mille maux. où je ne vous vois pas.

Rien ne peut-il pour moy vous rendre plus sen-
sible ?

Ne vous laissez-vous point de combattre mes vœux?

Serez-vous toujours inflexible

Aux soupirs du plus grand des Dieux ?

J U P I T E R.

Je ne suis plus à moy, par le choix de mon pere

Narbâl doit être mon époux,

L'Hymen & l'Amour sont pour nous.

J U P I T E R,

Et c'est ce qui me desesperé :

Où je sçai qu'en ces lieux

On forme les apprêts d'un hymen odieux,

Dans ce Temple tout s'y dispose :

Mais pour parer ce coup fatal,

Et troubler le bonheur qui fâte mon rival,

C'est assez que moy seul à ses vœux je m'oppose :

Plûtôt du Dieu d'Hymen j'éteindrai le flambeau,

Tout sentira mon courroux légitime,

A l'autel, aux amans, au Prêtre, à la victime :

Ce Temple renversé servira de tombeau.

J U P I T E R, & E U R O P E.

Brisez une fatale chaîne,

Faites un choix digne de vous,

Qu'un heureux changement finisse nôtre peine,

Cessez de me porter les plus sensibles coups.

J U P I T E R.

Vous détournez les yeux, ma présence vous

blesse,

Vous vous plaisez, cruelle, à m'ôter tout espoir,

Ne me réduisez point, pour venger ma tendresse,

A me servir de mon pouvoir.

Il sort.

E U R O P E.

O Ciel ! que je crains sa vengeance.



S C E N E III.

EUROPE, NARBAL.

EUROPE.

Quelle ardeur vous transporte ? où s'a-
dressent vos pas,
Prince ?

NARBAL.

Que deviendrai-je, hélas !
Je vous cherche, votre présence
Peut seule de mes maux calmer la violence.

EUROPE.

L'amour de Jupiter cause votre embarras,
Je le vois, mais en vain pour moy ce Dieu soufi-
pire, [pire,
Quand il viendrait m'offrir tout le céleste Em-
Ses dons & sa grandeur ne m'éblouiroient pas.

Tout vous dit que pour vous ma tendresse est
extrême,
Ma bouche mille fois d'accord avec mon cœur
Vous a juré la plus sincère ardeur,
Et jusqu'à mon silence même,
Tout vous dit que pour vous ma tendresse est
extrême.

NARBAL.

Vous m'aimez, je suis trop heureux,
Je n'ai plus de souhaits à faire ;
Quoy vous me préférez au Souverain des Dieux,
Que Jupiter me soit contraire,
Vous m'aimez, je suis trop heureux.
Je recouvre à la fois la vie & l'espérance.

EUROPE,
NARBAL, & EUROPE.

Que l'inconstance

Ne détruise jamais de nos cœurs amoureux

L'heureuse & douce intelligence ;

Le trépas le plus rigoureux

Me paroît moins affreux

Que l'inconstance.

EUROPE.

L'hyménée aujourd'hui doit couronner nos feux,

Ce Temple est préparé pour cette grande fête.

Déjà chacun s'apprête

A voir former de si beaux nœuds.

Puisse le Ciel auteur de toutes nos alarmes

Approuver cet hymen, & se rendre à nos larmes,

C'est le plus grand bonheur qu'il puisse m'accorder,

Et que par mille vœux je vais lui demander.



SCENE IV.

NARBAL, SIDON.

NARBAL.

TOut me semble répondre aux transports
de mon ame,

J'arrive triomphant, j'aime, je suis aimé ;

Cependant un rival à me perdre animé

Vient troubler les douceurs d'une si belle âme.

O puissante Junon, vengez-vous, vengez-moy,

Jupiter vous outrage, & vous manque de foy,

Souffrirez-vous qu'il vous ravisse

L'hommage de ses tendres feux ?

Souffrirez-vous qu'il détunisse

Ce que l'Amour a joint du plus beau de ses
nœuds ?

SIDON.

Esperez de voir à vos vœux
La Déesse propice.

NARBAL.

Mais Europe est pour moy, je dois me rassurer,
Pour nôtre hymen je vais tout préparer.



SCÈNE V.

SIDON, BÉRITÉ.

BÉRITÉ.

NArbal épouse la Princesse,
Il voit couronner sa tendresse,
Pourquoy tant différer ?
Puisque nous avons sçû nous plaire,
Imitons-les, nous ne pouvons mieux faire.

SIDON.

Point d'engagement,
C'est là ma méthode,
Un amour commode
Est bien plus charmant :
L'hymen empoisonne
Les biens qu'il nous donne,
Un cœur sans desirs
N'a plus de plaisirs.

BÉRITÉ.

Pourquoy tant craindre
De si beaux nœuds ?
Ha que les époux sont heureux !

SIDON.

Ha que les époux sont à plaindre !
L'hymen sçait éteindre
Les plus tendres feux.

En sa présence au moins tu devrois te contraindre,

Pourquoy tant craindre

De si beaux nœuds ?

Ha que les époux sont heureux !

SIDON.

Ha que les époux sont à plaindre !



SCENE VI.

LE ROY, Suite du Roy, EUROPE,
NARBAL, BERITE, SIDON,
Troupe de Phéniciens.

LE ROY.

DE ce vainqueur que l'univers admire
Venez tous recevoir les loix,
Je donne à ce Héros ma fille & mon Empire,
Sa gloire & sa valeur déterminent mon choix.
Qu'il triomphe toujours sur la terre & sur
l'onde,

Puisse-t-il à jamais vivre & regner sur vous,
Puisse-t-il achever la conquête du monde,
Et voir de son bonheur tout l'univers jaloux.

CHOEUR.

Qu'il triomphe toujours sur la terre & sur
l'onde,

Puisse-t-il à jamais vivre & regner sur nous,
Puisse-t-il achever la conquête du monde,
Et voir de son bonheur tout l'univers jaloux.

*Les peuples montrent leur joye
par plusieurs danses.*

TRAGÉDIE.

307

UNE PHÉNICIENNE.

Un destin plein de charmes
S'offre à vos tendres cœurs,
Goûtez-en les douceurs
Sans trouble & sans alarmes.

CHOEUR.

Que deux cœurs sont heureux
Quand l'Amour & l'Hymen s'intéressent pour
eux !

LA PHÉNICIENNE.

Vivez exemts de peines,
Tout répond à vos vœux,
L'Amour forme vos nœuds,
L'Hymen serre vos chaînes.

CHOEUR.

Que deux cœurs sont heureux
Quand l'Amour & l'Hymen s'intéressent pour
eux !

NARBAL, & EUROPE.

NARB. Tout cède à l'éclat de vos charmes,

EUR. Tout cède à l'effort de vos armes ;

Je vous jure en ce jour

Un éternel amour.

LE ROY.

Avançons, tout est prêt, que chacun me se-
conde. . .

*Comme ils s'approchent de l'autel de
l'Hymen, l'Hymen s'envole, il
éteint son flambeau, on entend un
bruit de tonnerre, on voit des éclairs,
la terre tremble.*

Mais la terre s'ébranle, & le tonnerre gronde !

Qui peut nous attirer la colere des Cieux. . .

Que nous demandez-vous, ô Dieux ?

*Une voix se fait entendre, & prononce
ces mots.*

Finis l'amour fatal où ton cœur s'abandonne,

Le Souverain des Dieux désapprouve ton choix :

*Cesse d'aimer Europe, il le veut, il l'ordonne ?
Son oracle sacré te parle par ma voix.*

*Des Furies sortent des enfers au milieu
des feux & des flâmes, elles trou-
blent les réjouissances, & brisent
l'autel de l'Hymen.*

CHOEUR.

La terre tremble, le ciel tonne,
Quel spectacle frappe nos yeux !
Fuyons de ces funestes lieux.

Ils sortent.



SCENE VII.

NARBAL *seul.*

DE mon affreux destin puis-je douter en-
core ?

Quel oracle, grands Dieux ! l'ai-je bien entendu ?
Il faut qu'en renonçant à l'objet que j'adore,
Je cede à mon rival un bien qui m'étoit dû !

Non, tout puissant qu'il est, il ne peut m'y re-
foudre,

Son bras dût-il sur moy faire éclater la foudre,
Europe & mon amour ont pour moy trop d'at-
traits,

Europe de mon cœur ne sortira jamais ;

Je veux au moins montrer que j'étois digne
d'elle,

En mourant, s'il le faut, malheureux & fidele.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

*Le Théâtre représente une campagne, où l'on voit
des antres, des rochers, & dans une épaisse forêt
un Temple rustique dédié à l'Amour.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.



ESPOIR qui séduisiez mon ame;
Cessez, cessez de me flater,
On m'oppose un rival, on mé-
prise ma flâme,
Dépit jaloux, il est tems d'éclater;
Espoir qui séduisiez mon ame,
Cessez, cessez de me flater.

En vain à l'objet qui m'enchan-
te
Je fais voir chaque jour mes feux & ma lan-
gueur, [mente,
Plus mon amour s'accroît, plus sa fierté s'aug-
mente.
Rien ne peut desarmer sa fatale rigueur.

MERCURE.

Pour rendre la Princesse à vos vœux moins re-
belle
J'ai fait ce que j'ai pû, mais toujours vainement,
A son Héros cette beauté fidelle
Ne veut point dans un Dieu reconnoître un amant;

EUROPE,
JUPITER.

Employons l'artifice , & le pouvoir suprême,
Servons-nous de leur secours ;

Pour posséder ce qu'on aime

A quoy n'a-t-on pas recours ?

Mais avec son amant la Princesse s'avance ,

Le bonheur d'un rival redouble mon courroux ;

Enlevons-lui l'objet de ses vœux les plus doux ,

Pour remplir mon dessein évitons leur présence ,

Je vais contenter en ce jour

Et ma vengeance & mon amour.



SCENE II.

NARBAL, EUROPE,
& leur Suite.

NARBAL.

L'Amour peut terminer nôtre cruel supplice,
A l'honneur de ce Dieu ce Temple est consacré ,

Rendons-lui nôtre hommage en ce lieu révééré ,

Qu'à nos vœux , s'il se peut, il devienne propice.

NARBAL, & EUROPE.

De tes nœuds les plus beaux c'est toy qui joins
nos cœurs ,

Reçois les vœux que nous venons te faire ,

Amour , c'est en toy que j'espère ,

Finis le cours de nos malheurs.

On danse.

UN DE LA SUITE.

Cœurs accablez d'inquiétudes ,

Ne vous alarmez pas , l'Amour sera pour vous ,

C'est par les peines les plus rudes,
Qu'il nous conduit aux plaisirs les plus doux.

*Une épaisse nuit se répand sur le Théâtre,
Jupiter dans l'obscurité enleve Europe.*

NARBAL.

Quel prodige effrayant! le jour nous abandonne...

Une épaisse nuit m'environne...

Quelle subite horreur se répand dans ces lieux...

Quels cris confus se font entendre...

Où suis-je? je frémis... à quoy dois-je m'at-
tendre...

Mais je vois revenir la lumière des cieux.

L'obscurité se dissipe, la clarté revient.



SCENE III.

NARBAL, la Suite, & les Compagnes
d'Europe.

NARBAL *cherche de tous côtés.*

JE ne vois plus Europe... ô disgrâce cruelle!..
Qu'êtes-vous devenuë? en quels lieux êtes-
vous?

Dieux... que je crains... Europe... en vain je vous
appelle...

Belle Europe... répondez-nous.

Dans le trouble où je suis à peine je respire,

Rien ne flate mes vœux, contre moy tout con-
spire,

Et les échos plaintifs de ces sombres forêts

Daignent seuls par pitié répondre à mes regrets;

Que je souffre de maux! Europe m'est ravie,

Je puis enfin du sort défier le courroux:

O toy qui me l'enleve, arrache-moy la vie,

EUROPE,

Le bien que j'ai perdu m'étoit cét fois plus doux.
 Vous, ses compagnes malheureuses,
 Mêlez vos voix à mes tristes accens,
 Pour partager nos plaintes douloureuses,
 Antres, rochers, joignez-vous à nos chants.

CHOEUR.

Europe... ô disgrâce cruelle...
 Qu'êtes-vous devenuë... en quels lieux êtes
 vous...
 Faut-il qu'en vain on vous appelle...
 Belle Europe... répondez-nous.

NARBAL.

Il y va de ta gloire, Amour, prens ma défense,
 Fais-moy revoir Europe, ou rends-moy l'espé-
 rance,
 N'aurois-tu joint nos cœurs que pour les sépa-
 rer?
 Déjà ce Dieu répond à mon impatience,
 Mon destin va se déclarer.

CHOEUR.

Venez, Dieu des Amours, montrer vôte puis-
 sance,
 Vous tenez sous vos loix & la terre & les cieux,
 Nous implorons vôte assistance,
 Vous êtes le plus grand des Dieux.





SCENE IV.

L'AMOUR, NARBAL,
& sa Suite.

L'AMOUR.

JE ne puis te servir dans ton malheur-ex-
trême,
L'inflexible destin me soumet à sa loy,
Il faut céder à son pouvoir suprême,
C'est en vain que l'Amour s'intéresse pour toy.
Il s'y vole.

NARBAL.

Malheureux qui porte tes chaînes,
J'y croyois, Dieu cruel, trouver mille plaisirs,
Mais hélas ! je ne sens que de mortelles peines,
Tu ne te plais qu'à tromper nos desirs.
A sa Suite.

Laissez-moy, c'est la solitude
Qui convient aux horreurs de mon inquietude.



SCENE V.

NARBAL *seul.*

HA qu'il en coûte cher d'aimer trop ten-
drement !
J'aimois, d'un doux succès ma flâme étoit suivie,
Au plus puissant des Dieux mon sort a fait en-
vie,

J'éprouve dans ce jour le plus cruel tourment
 Que puisse ressentir un malheureux amant.
 Daignez finir, grands Dieux, où ma peine, où
 ma vie :
 Ha qu'il en coûte cher d'aimer trop tendrement!



SCENE VI.

MERCURE, NARBAL.

MERCURE.

Apprens ton destin déplorable,
 A présent tu peux tout sçavoir,
 De l'empire des Cieux le maître redoutable
 Veut en Europe en son pouvoir.

NARBAL.

Quel coup de foudre, ô Ciel! quoy je perds ce
 que j'aime,

Lorsque j'en suis le plus aimé!

C'en est fait, je me livre à ma fureur extrême,
 Je perds tout en perdant celle qui m'a charmé!

Suivons la rage qui m'anime,
 De mon fidele amour je serai la victime.

MERCURE.

Calme tes transports furieux,
 On peut céder sans honte au Souverain des
 Dieux.

Il remonte au Ciel, on entend le tonnerre.





SCÈNE VII.

NARBAL *ſeul.*

C'Est en vain que par ſon tonnerre
Il croit pouvoir m'épouvanter ,
Je combats pour l'Amour, qui pourtoit m'arrê-
ter ?

Qu'une ſeconde fois dans une affreufe guerre
Il redoute l'effort des enfans de la terre ,
Que ſes autels détruits à la face des Dieux
Nous ſervent de degrez pour monter juſqu'aux
Cieux.

Il m'a ravi l'objet pour qui je ſuis ſenſible :
Que ne peut la fureur d'un amant outragé ?
Je braves deſormais la mort la plus terrible ,
Pourveu qu'en périffant je puiſſe être vengé.
Mais terminons plutôt une vie importune ,
C'en eſt fait, de nos jours éteignons le flam-
beau ,

Il vaut mieux par la mort finir mon infortune ,
Renfermons nos malheurs dans la nuit du tom-
beau ,

Mourons...

Il tire ſon épée pour ſe percer le fein.



SCÈNE VIII.

URSINÉ, NARBAL.

URSINÉ *lui arrêtant le bras.*

Quelle rage funeste !
 NARBAL. *Il voit Ursine qui
 lui retient le bras , & qui l'ôte
 arrache son épée.*

N'arrêtez point mon bras ,
 Laissez-moy par pitié la douceur du trépas ,
 C'est le seul espoir qui me reste ,
 Sans Europe le jour pour moy n'a plus d'appas ;
 Laissez-moy par pitié la douceur du trépas ,
 C'est le seul espoir qui me reste.

URSINÉ.

Quoy pour un autre objet que vous avez charmé
 Votre cœur trop constant ne peut être enflâmé ?

Quand je vous vois , je soupire ,
 Quand je soupire , c'est pour vous ;
 Ha que mon sort seroit doux ,
 Si vous pouviez aussi me dire :
 Quand je vous vois , je soupire ,
 Quand je soupire , c'est pour vous.
 Dissipez la douleur mortelle
 Qui vous fait souffrir tant de maux ,
 Engagez-vous dans des liens nouveaux ,
 Souvent c'est un malheur que d'être trop fidele.

NARBAL.

Le Ciel est contre moy , rien ne peut l'attendrir ,

Mon cœur à la rage se livre,
 Pour Europe il ne doit plus vivre,
 Je ne veux songer qu'à mourir.

4 vers.



SCENE DERNIERE.

URSINE *seule, tenant à la
 main l'épée de Narbal.*

IL me fuit le cruel, il dédaigne ma flâ-
 me,

En vain de mon amour le malheureux aveu
 A fait voir malgré moy tout l'excès de mon
 feu ;

Rien ne le rend sensible à l'ardeur de mon ame.
 Qu'êtes-vous devenuë, orgueilleuse fierté ?
 Je reçois des mépris pour fruit de ma ten-
 dresse,

Ma honte & mon amour n'ont que trop éclaté,
 Par une prompte mort punissons ma foiblesse.

C'est trop souffrir, je cede à mes transports,
 La fureur me saisit, le desespoir m'entraîne,
 J'ai fait pour un ingrat d'inutiles efforts,
 Brisons une fatale chaîne,

Et que ce même fer, par un heureux secours
 A ma gloire immole mes jours.

Elle se frappe, & tombe.

Cruel... viens me voir expirante...

Ce spectacle te sera doux...

Barbare, acheve... & que ta main sanglante
 Vienne encore à mon cœur porter les derniers
 coups.

EUROPE:

Je t'aimai tendrement , je perdis l'espérance ,
Tu souffres dans ce jour les maux que j'ai soufferts ,

Le Ciel a pris le soin de ma vengeance ,

Je descens contente aux enfers ,

F. E. N.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Théâtre Lyrique*, &c. & j'ai crû que le Public en verroit avec plaisir l'impression. Fait à Paris ce huitième Août mil sept cent onze.

Signé, BURETTE



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé, *Théâtre Lyrique du Sieur Le Br. avec une Préface où l'on voit du Poëme de l'Opéra*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la ville de Paris seulement, Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Ribou, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le tems

de cinq années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, dans ladite ville de Paris seulement, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phélypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres: Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au

commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûëment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Chartres Normandes , & Lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre plaisir. Donnë à Versailles le trentième jour du mois de Janvier , l'an de grace mil sept cent douze , & de nôtre Regne le soixante-neuvième. Signé , Par le Roy en son Conseil , D^N SAINT HILAIRE , & scellé du grand Sceau de Cire jaune.

Réglstré sur le Réglstre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 304. n. 303. conformément aux Réglmens , & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris ce 4. Février 1712.

Signé , L. JOSSE , Syndic.